UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284433 0

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s10cahiersdelaquinz06pg

BINDING LIST JUL 1 1922

168927
25/1/22

SIXIÈME CAHIER, CAHIER POUR LE PREMIER JANVIER
DE LA DIXIÈME SÉRIE

RENÉ SALOMÉ

plus près des choses

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
sér. 10
no 6-8

139947
4/10/10

1

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie; et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci,

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué :

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série étant naturellement composé en grandes capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier lui-même, dans la série ainsi déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série;*

b) la date du *bon à tirer,* ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer,* ou, à son défaut, la date du cahier même;

c) le prix actuel;

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, la page du *catalogue analytique sommaire* où ce cahier se trouve catalogué.

René Salomé, — *Vers l'action* (II-2, *17 décembre 1900* .... ÉPUISÉ 03

— — courrier de Belgique (III-18, *mardi 10 juin 190*.. un franc 153

— — *Monsieur Matou* et les circonstances de sa vie, *avec le portrait authentique de M. Matou* (IV-8, *samedi 27 décembre 1902*..... deux francs 202

— — *par le chemin des souvenances* (IX-7, *mardi 24 décembre 1907*..... deux francs

plus près des choses

IN MEMORIAM

à la mémoire de notre ami Eddy Marix

le 31 août 1908

Ile feuillue, ceinturée de porphyre ——

Ile feuillue, ceinturée de porphyre et d'algues,
Faisant traîner sur le flot qui rit et divague
Tes longs cheveux d'Océanide et le touchant
De tes longs doigts harpeurs qui évoquent le chant
Des filles bleues cachées sous les plantes marines :

Ile feuillue où se vivifient les narines
Aux baumes résineux des cèdres et des pins,

Et dans la même bouffée d'air, au souffle sain
Des eaux salées qui de toutes parts s'entrebâillent,

Tu nous as dit, du haut de tes rouges murailles,
Ton premier rêve, et tu renais dans un passé
Divin, sur les émaux liquides balancée,
Patrie des Faunes végétaux et des Dryades.

Or, joufflus, roux, demi-chevreaux par les gambades
Qu'ils font de rocher en rocher le long des bois,
Demi-garçons par la figure et par la voix
Et l'art de moduler au creux sonnant des flûtes,
Nés des plantes dont les mains versent à leur nuque
L'ombre qui les chatouille et ròde au jeu des muscles,
Les Faunes vont dansant, folàtrant ou s'embusquent
Pour guetter un reflet sous le treillis des branches,
Ou poursuivent l'agreste nymphe qui s'épanche
Soudain parmi les buissons floconneux en source
Fugitive et défie leur appel et leur course
Et la prise de leurs mains griffues et velues.

Et vers le soir garçons et filles se diluent

En poudre mauve ou ambrée que l'on voit s'étendre
Au ras du sol, ou disparaissent dans les antres
Que dérobent le lierre et les vignes sauvages.

Ile feuillue, sans cesse autour de tes flancs nagent
Pour écouter la musique des chalumeaux,
La mélopée des voix liquides et les mots
Soutenus longuement au gosier des arondes,
Les dieux glauques vaguant à la cime des ondes,
Pasteurs des bœufs d'écume aux lourdes voix d'airain.
Ils soufflent l'eau verdâtre et le sable marin
De leurs narines avec des rumeurs de conque,
Émergeant hors du flot qui les roule et les tronque.
Et ils implorent des rieuses et des rieurs
Juchés ou déchaînés là-haut parmi les fleurs,
Ils implorent des airs de flûte ou des chansons
Ou des récits, car les voix de cette île sont
Un miel qui doucement coule dans leur poitrine.

Ile feuillue, à l'heure où le soleil incline
Sa course à l'eau vineuse, entre les plis fleuris
De la tunique d'un soir passant qui charrie
Paisiblement sur les flots ses tamis de cendre,
Tu vis poindre, avec des ailes en lilas tendre,
Une nef aux formes d'oiseau, travail humain,
La première des nefs qui suivit ce chemin,
Le long du continent lointain dont tu es née.

Elle glissait, quêteuse et fine, ayant glané
Des coquilles et des herbes dont sa carène
S'avivait, et, portant en proue, déesse ou reine
Du voyage, une chèvre de bois qui fixait
Des deux globes saillants de ses yeux en losange
Les hasards des chemins liquides, les succès
Heureux ou décevants, le profitable échange,
Les gouffres noirs et les mouillages abrités.

Et les hommes tendant la curiosité
De leurs yeux de milan vers tes formes de nymphe,
T'ont vue enveloppée d'un voile mauve et ceinte
D'un péplos lydien aux ombres de jacinthe ;
Et leur âme nourrie aux merveilles des cycles
De Melkarth et des autres dieux dont les périples
Se voient gravés sur les temples voisins des flots,
Leur âme, pénétrée du fin mystère enclos
Sous ton feuillage, île feuillue, et sous tes pierres,
A fait gauchir son vol de bête carnassière.

Ils ont passé, craignant les visions qui trompent :
Les sirènes ; les géants mangeurs d'hommes ; l'onde
Soulevée en troupeau de fumantes génisses ;
La brume sans lumière et sans voix où l'on glisse

Parmi les ombres des défunts; les eaux changées
En sang visqueux; la nef lente à se dégager
De la plaine liquide étoupée d'herbes grasses;
Les torches remuées dans la nuit; les espaces
De cuivre où les cheveux brûlent, où les gosiers
Durcissent, où la poix comme au feu d'un brasier
Coule en nappe sur le bois qui roussit et craque;
Et, lorsqu'on va le long des fleuves et des lacs,
Les arbres parfumés qui endorment ou grisent;
Et les piliers des Iles de l'Étain, balises
De l'extrême Océan, et les dunes de chanvre;
Et les golfes profonds taillés dans la roche, antres
Des hommes blonds, vendeurs de peaux et de duvets —

Ainsi les souvenirs nautiques se suivaient
Et se mêlaient au fond des âmes mercantiles
A l'aspect du tissu mauve qui vêtait l'île,
Et la crainte divine enchaîna leur élan.

Ile feuillue, beau corps de Nymphe aux souffles lents,
Tu vis la chèvre asiatique se tourner
Vers le rougeâtre continent dont tu es née,

Et tu vis disparaître la maison qui rôde,
D'un glissement furtif de lionne en maraude
Et des rires légers fusèrent dans tes vagues,

Ile feuillue, ceinturée de porphyre et d'algues.

Sur la colline, entre les pins ———

Sur la colline, entre les pins et les cyprès,
Le long des haies formées de cactus et d'agaves,
Dans la nuit que la mer emplissait d'un chant grave,
Dans la nuit où les dieux répandus murmuraient
Parmi les branches et les fins ruisseaux qui gravent
Leurs dessins ondoleux au porphyre et au grès :

Sur les nocturnes flancs de la colline agreste,

Issue des monts, et qui d'un lent et noble geste
Va plonger dans les flots sa tunique de pourpre ;

Sur la colline inébranlable au choc des houles,
Qui semble naviguer toujours, le vent en poupe,
Glissant du glissement des heures qui s'écoulent ;

Sur la colline où par instants luisent des nymphes,
Voilà surgir et me bercer dans une étreinte,
D'autres nuits, des nuits de jeunesse belle et simple,
Évoquées de mon âme où elles se sont peintes
Au temps où j'expliquais le livre des erreurs
D'Odysseus naviguant dix ans vers sa demeure
Et les chants que chantaient les pâtres de Sicile.

Et ces antiques nuits me reviennent, dociles,
Et baignent les cyprès, les pins, les oliviers,
Et font sur le feuillage osciller et briller
Les lampes des héros qui vers l'ombre cheminent.

Or là, sous les rosiers grimpants et les glycines,
Ce petit clos où la lune frôleuse étire
Son léger voile ourdi par des femmes de Tyr,

Est la maison d'un artisan qui vint des îles
Qu'on dit flotter sur des flots d'hydromel ou d'huile
Au pays qui sait l'art de façonner l'argile
Et d'y fixer les cortèges dansants des vierges
Ou des enfants qui jouent de la flûte ou des chefs
Immolant un taureau ou des frises de lierre ;

Et ce colon jadis débarqué de la nef
Où voyageaient ses dieux par les eaux d'où émerge
Le défilé constant des porteurs de lumière,
Jeune encore a bâti sa maison et son four
Sur la colline, en cet abri calme, où les jours
Semblent se modeler au rythme de son tour.

Et les gens d'en bas lui charrient de leur sol rouge :
Et lui rêvant de fruits, citron, orange, ou courge,
Et de fleurs allongeant leur col, ouvrant leur bouche,
Et de fûts de palmiers et de vierges farouches
Dont les bras relevés et partagés en fourche
Tendent la toile humide aux angles d'un rocher —
Plein de ces rêves, passants d'un rêve, nochers
Du fleuve qui circule en son âme tranquille,
Ce potier fait tourbillonner la molle argile,
La bombant de la paume et la creusant du pouce,
Et l'effile, et l'évase en calice, et retrousse
Les bords déchus et effondrés et — la nuit douce
Écoutant sa chanson lointaine et régulière —

Il impose l'idée des formes familières
Au sol gras et teinté du sang des premiers dieux.

Sur la noble colline issue des monts neigeux
Dont la nuque soutient des cieux nouveaux et barre
Les chemins qui tendraient à l'Ourse des barbares,
J'ai aperçu debout au bord de l'ombre mauve,
Debout au seuil, dieu rocheux qui garde et qui sauve
Des hasards de la route et des rigueurs de l'air,
J'ai aperçu, nocturne et mince filandière
Venue là respirer les souffles de la mer
Et frissonner un peu d'une crainte divine,
J'ai aperçu entre les grappes des glycines
La fille du potier interrogeant la nuit.

Et les lampes d'en haut qui cheminent sans bruit
Vers le fleuve Océan dont notre terre est ceinte
Lui versaient des clartés de lys et de jacinthe
Sur les plis verticaux de sa molle tunique.

Vierge adroite à combler les heures domestiques,
O diligente, il est l'heure de reposer,
Car le dieu seul parmi la lune et la rosée
Peut sans péril se répandre en clartés fuyantes.
Toi, tu es lasse, et l'huile a tari dans la lampe

De terre que ton père a façonnée jadis ;
Tes yeux ne suivraient plus tes doigts en leur office,
Car une âcre buée les accable et les dompte ;
Ta journée fut mieux que remplie, tu peux sans honte,
O ménagère, après ta besogne d'abeille,
Aux toisons des brebis demander le sommeil
Et accueillir les visiteurs légers, les songes
De bonheur qui cherchent un asile et qui plongent
Leur frais visage dans l'eau fraîche des cœurs purs.

Mais des dieux ignorés la fixent au seuil dur.

Sur la colline qui de noble et fière allure
Se détache des monts et chevauche l'azur,
La fille du potier déploie son âme fine,
Voile au tissu d'argent que le désir incline
A l'inconnu des rochers mauves et des cimes
Neigeuses, loin du port bâti au creux d'une anse
Sous le bois de cyprès, loin des flots qui balancent
Des nefs que fait sonner la chanson des rameurs,
Loin du temple aux fûts brillants, où avec des fleurs
Nouvelles et des fruits on offre des colombes,
Loin de la foule du marché roulant ses ondes
Frôleuses comme un champ de maïs au Zephyr

Et conservant parmi sa rumeur et ses rires
La modulation du parler d'Ionie,
Loin de la blanche et bourdonnante colonie
Parsemée sous les mimosas d'or et les palmes,
Loin du tour et du four paternels, loin des calmes
Tâches qui font reluire et rire le foyer.
Elle n'entrevoit pas davantage ondoyer
Dans sa mémoire un bois de laurier près des bords
De l'île qu'autrefois, toute petite encore,
Elle quitta pour traverser les flots qui chantent.
Elle ne rêve pas à la vieille servante
Qui porte à son collier d'étranges bestioles
Vêtues d'émail et dont les traînantes paroles
Sont des contes recueillis sur les boues molles
Du fleuve nourricier qui la berça enfant.

Mais la vierge, parmi la nuit guetteuse, étend
Son âme vers les monts d'où bondit la colline
Et en esprit, en volonté, elle chemine
Par delà ces géants rigides et glacés
Qui murent des pays dont la seule pensée
Est hivernale et ténébreuse, et fait pencher
L'âme vers les marais du souterrain nocher.
Elle y songe pourtant ; car un jour, au marché,
Des vendeurs de peaux d'ours, de cailloux verts et d'ambre,
Massifs, vêtus de poils conquis parmi les antres,

L'œil aigu et les bras cerclés d'or et de cuivre,
L'ont frôlée et lui ont fait signe de les suivre,
En souriant et déclant des dents pointues,
Là-bas, par où les monts s'écartent et se livrent ——

Elle a passé ; mais le souvenir s'évertue
A demeurer, et la vaste nuit des barbares
Plane en son cœur autrefois sagace et l'égare
Loin des voies qu'ont suivies ses aïeules lointaines
Dans leur cité de marbre égayée de fontaines
Qui semblaient un essaim de joueuses de flûtes.

O Vigilante, va, n'écoute plus la chute
Non rythmée des ruisseaux qui tombent du mystère.
Va dormir, ton devoir est certain et la terre
Qui t'a reçue veut tes offrandes et tes soins
Et ton labeur discret et ta grâce qui joint
Des vertus que l'on trouve aux herbes et aux nymphes ;
N'écoute plus, au fond de ton âme, ces plaintes,
Ces soupirs d'un hiver qui gèle en son étreinte
Les forêts étendues sous le Signe de l'Ourse.
Mais laisse aux Lumineux dont la nocturne course
Déjà s'incline à l'Occident, laisse à ces dieux
La vision des êtres fauves et des lieux

Hérissés dont les monts te dérobent la brume.

Ils voient, ces dieux, tout ce qu'a tissé la fortune,
Et ne frémissent pas et suivent leur chemin
D'un pas égal. Mais toi, ô fille des humains,
Crains le rêve et la nuit et les désirs qui volent
Au delà du circuit tracé par les paroles
Du sage et par les circonstances familières.

Dors ce soir et demain suis la voie coutumière.
Ainsi tu orneras, enfant, comme un beau lierre
Orne le chêne où ses doigts se sont incrustés,
Ta maison et le temple et la noble cité
Inclinée vers le gouffre bleu qui la reflète
Et la fontaine et la colline aux larges hanches,
Et, fileuse, tu fileras des heures blanches.
Et tu seras la joie de l'artisan, la fête
Éternelle en son âme éprise de beauté,
Car plein de ton image glissante, hanté
Des mouvements divins que ton labeur accuse,
Plus fier, il pétrira le sol au gré des Muses.

La bibliothèque a deux fenêtres ——

La bibliothèque a deux fenêtres qui s'ouvrent,
L'une au gazon bordé de tilleuls chuchotants,
L'autre sur le rond-point de lilas aux voix douces
Qui les étés bourdonne en ruche, et qui s'étend
Jusqu'au mur où le poulailler caquette et glousse.

Dans la bibliothèque il fait moite et tranquille.

Il y règne une odeur de cuir, d'encre de Chine,
De vieux bois que jadis on nommait bois des Iles
Et aussi le parfum des livres qui somnolent
Et dont la plupart sont de très doctes personnes
Qui ont instruit beaucoup d'enfants qui sont des hommes
Ou des vieillards ou des ombres des jours passés.

Le petit être obscur et flou dont les pensées
Ressemblent aux buées qu'on voit sous les ramures
Se faire et se défaire aux jeux du crépuscule,
Est là souvent juché sur un haut tabouret
D'architecte et s'occupe à d'âpres écritures
Qui se mêlent et se hérissent en forêts.

Les livres n'ont pour lui pitié ni indulgence
Et semblent un conseil de vieux maîtres grognons,
Férus d'orthodoxies, de disciplines rances.
Ils s'indignent des doigts saccadés et brouillons,
Des petits doigts sans méthode et sans assurance,
Car ce sont livres d'assurance et de méthode,
Leurs raisonnements sont de bons raisonnements:
Leurs jugements sont des lois et des vérités
Et ils n'ont de penchant que pour l'autorité,
Le mot affirmatif et le gouvernement;
Surtout ceux-là qui recherchent et qui expliquent
Les liens du physique et du psychologique
(Car tout dans leur esprit s'enchaîne avec rigueur).

Mais l'enfant persévère en sa damnable erreur
Et n'entend point leurs critiques et leurs murmures.
Ses lettres et ses mots ne font ni rues, ni murs,
Ni angles droits, ni cercles aux nobles coulés,
Ni chemins ondulés, mesurés, calculés
Où l'on cheminerait en pensant aux atomes
De Démocrite, aux ifs qui figurent des cônes
En des jardins purgés de rêve et de mystère,
Et aux façons de se représenter l'éther
Par des schémas qui nous sont venus d'Angleterre
Et qui sont des engins de sport ou des machines.

L'enfant, loin du courroux qui mijote en sourdine,
S'extasie au fouillis noir de son écriture
Et il y voit tout ce qu'il sait de la nature,
Tout ce qui tous les jours le hante et le caresse
Et fait monter en lui des joies et des détresses
Et se condense et s'évapore en un moment.
Il y voit les fourrés au sein du bois dormant
Avec des troncs moussus qui sortent des arbustes
Et des licornes ou des guivres qui s'embusquent
Derrière un chêne aux longs bras de moine en prière,
Et des charbonniers à l'ouvrage, et des clairières
Où des marais h[illegible]leux sont frôlés par les branches
Des châtaigniers qui vers l'eau en velours se penchent
Pour surprendre et toucher ce qu'on y fait d'étrange;

Il y voit les brouillards d'automne sur les chaumes
Avec les feux de la Saint-Jean fumant au ras
Des coteaux : il y voit des rangées de fantômes
Qui sont les cyprès qu'on entend parler tout bas
A la nuit quand on craint de s'éloigner des lampes,
Et aussi des osiers, des genêts, d'autres plantes
Qu'il imagine en les pays où sont les nègres
Et qui ressemblent à des gens qu'il croit connaître,
Et les avoines dont les jeux parmi la brise
Font des rumeurs de taffetas et scandalisent
De vieux pommiers catarrheux et rhumatisants,
Et des cigognes sous des cheminées qui fument,
Et des défilés de géants ou d'éléphants
Et les grognards de Napoléon dans la brume ——

Et tout cela surgit en frise ou en fumées,
En ébats de fillette espiègle ou amusée
Par un reflet qui danse, en figures de rêves
Qui vinrent, on ne sait comment, car la fenêtre
Est close et elles n'ont pas entr'ouvert la porte :
Ou bien en tourbillons gémissants de feuilles mortes
Qui nous surprennent au carrefour des allées ;
Et tout cela surgit et disparaît sans cause
Dans les yeux papillotants et ensorcelés
De l'écolier qui est chose parmi les choses.

Et c'est pourquoi les vieux livres sont irrités,
Eux pour qui rien n'est bon que la rigidité

Des jugements bien établis et les idées
Géométriquement unies et accordées
A la façon des ornements de la pendule.
Et chacun d'eux pronostiquant dans sa cellule,
Émet l'avis que cet enfant tournera mal
Et qu'il ne verra rien sous un angle normal
A l'opposé de son grand père et de son oncle
Ou de son petit cousin qui montre des ongles
Si bien tenus, ne salit point ses tabliers
Et dont l'écriture est toute en menus piliers
Bien verticaux qui çà et là portent des voûtes
Et des cônes aigus que les vieux livres goûtent,
Car ils y voient des entrelacs de théorèmes ———

C'est pourquoi leur indignation se démène
Entre tant de feuillets où les méthodes sûres
Se couvrent lentement de fines moisissures.
Mais ce courroux lointain ne trouble pas l'enfant
Si occupé à se mêler aux mouvements
Des êtres dont il a peuplé son écriture.
Et du dehors voici qu'avec un long murmure
Et des parfums, les arbres et les arbrisseaux
S'allongent et font un grand voyage et pénètrent
Discrètement, comme un zéphyr, par la fenêtre
De la bibliothèque et viennent au bureau
Et là, feuillus, chargés de fleurs, grouillants d'oiseaux,
Se penchent au cahier où l'enfant fait éclore
Ce noirâtre univers dont la faune et la flore

Semblent les échappés de quelque préhistoire.
Et tous regardent au cahier comme au miroir
Magique où ils verront leurs troubles origines.
Le jardin tout entier les suit ; la vie chemine
Vers l'écriture aux secrets profonds : les glycines,
Les marronniers, les cactus du gazon, le lierre
Grimpeur de peupliers, les vives ouvrières
De la ruche, au petit corps tout déchiqueté,
Et les bourdons, carillonneurs du ciel d'été,
Puis les grands papillons au vol mou et liquide,
Et beaucoup d'autres animaux, d'âme timide,
Mais que les pèlerins fleuris et chantants guident
Vers la bibliothèque où jamais rien de tel
N'arriva de mémoire humaine, et où les livres
Croient qu'à force de poésie le monde est ivre
Et ne suit plus les lois que la raison révèle
Et qui dans maints doctes recueils sont imprimées ——

Voici des chats des murs voisins qui de leur nez
Pointu viennent flairer la vaste forêt d'encre
Où des proies font des bruissements parmi les antres
Feuillus ou souterrains; voici des sauterelles,
Un merle, un écureuil et le fouillis des ailes
Des pies et des corbeaux, balancées en cadence,
Et des pigeons dont l'un fait songer à Constance,
La femme de Pierrot, notre garde-champêtre ;
Et sous le bercement des trembles et des hêtres,
Voici venir un cerf escorté de trois biches :

Et voici tout le long des chaumes et des friches
Et tout le long des haies noires des chemins creux,
S'approcher de vieux paysans qui sont noueux,
Ridés, parcheminés, vêtus de rude écorce,
A demi confondus avec les noyers torses
Qui marchent avec eux vers l'étrange écriture.
Et tout ce que l'enfant connait de la nature
Vient consulter l'histoire et s'examiner là,
Tout ——— jusqu'au figuier du coin du mur qui parla
Souvent dans un langage obscur et que les livres,
Malgré leur savoir singulier ont peine à suivre;
Tout, jusqu'aux pampres noirs des tertres ondulés
Qu'on voit à l'horizon et qui se sont mêlés
Pour ce pèlerinage au lierre, à l'orme, au chêne;
Et leurs bras, en souplesse et en vigueur, enchaînent
Et couvrent d'un feuillage obscur et frémissant
Et grimaçant et pleins de rumeurs et d'accents
Les livres obligés à garder le silence
Sous l'envahissement des choses en démence ———

Et les livres s'en vont ——— et ils n'existent plus ———
Ils se sont dans le noir confondus et perdus ———
Car la bibliothèque est un monde où le flux
Et le reflux des multitudes végétales
Et des bêtes se répandent en Bacchanales
Et en forme de houle et en courses sous bois
Et en chants de pipeaux, de cor et de hautbois
Et en lumière ou en frissons de chairs dorées

Et en beaux déploiements de cheveux décorés
De fruits vermeils, de baies noirâtres, de châtaignes.
Et tout cela ondoie sans que l'écolier craigne
De se voir submergé parmi ces flots vivants
De nature imprégnée de parfums et d'aromes,
Et où dans la feuillée que hante un léger vent
Pointent ici et là les oreilles d'un Faune. ———

Ce parchemin bruni et ridé

Ce parchemin bruni et ridé qu'une main
De moine germanique aviva de carmin
Pâle à présent, et recouvrit de caractères
Arrondis qui ont pris une teinte de fer
Comme un feuillage d'Octobre — ce parchemin
Où chuchotent les voix des tambours romains
Dont le pieux copiste ignora les mesures,
Tandis que j'en scrutais la pesante écriture
Un soir, il m'a parlé doucement de la nonne

Lointaine qui, au fond d'une abbaye saxonne,
Le déroulait et annotait dans sa cellule.
Et la voici, devant ma pensée incrédule
Et déshabituée de suivre les fantômes;
La voici lisant, non l'Écriture ou les Psaumes,
Mais des fables qui font converser en cadence
Les animaux ou des comédies de Térence
L'Africain, poète au langage caressant.
Elle murmure et met le poids de son accent
Farouche au tintement des syllabes latines.

Toute blanche en sa tunique fourrée d'hermine,
Une coiffe de lin attachée sur le seigle
De ses cheveux, massive, avec un œil espiègle,
De fortes joues et un gros nez d'évêque en pierre,
Elle écoute bruire ainsi qu'une prière
Bourdonnante sous des cintres et des voussures,
Les voix des temps païens sortant de l'Écriture
Fleurie où son regard amoureusement trempe ——
Et la jaseuse et molle clarté de sa lampe
De cuivre, ciselée en manière d'oiseau
Par un ciseleur byzantin dont le ciseau
Pour les coulées d'émail creusa mainte nervure,
La clarté s'épanche et ondoie en chevelure
D'ambre doré qui fait se dissoudre les murs;
La clarté monte en jets diffus de houblonnière.
Et sur le chapiteau d'un pilier nain le lierre
Et la vigne parmi les fuseaux de lumière

Tendent leurs bras chargés de feuilles et de grappes
Qui chuchotent bizarrement et d'où s'échappent
Les souffles végétaux des champs — Et la cellule
S'emplit d'air libre, et des murmures y circulent
Qui sont les litanies des bêtes et des plantes.
O docte nonne, crains le parchemin qui tente
L'effort de ta pensée quêteuse et inquiète.
Pour ton salut, mieux vaut répéter aux fillettes
Des vassaux, troupeau roux que gouverne ta voix,
La vie des hommes saints d'hier et d'autrefois
Avec les oraisons que chacun d'eux préfère ;
Mieux vaut au bois cueillir les simples de la terre
Dont tu sais composer des breuvages calmants :
Mieux vaut dans la chapelle égrener lentement
Vers le soir ou quand l'aube enlumine les voûtes
Les mélopées qui sont des chansons pour la route
Que font les âmes, pèlerins allant au ciel ;
Mieux vaut baigner ton cœur dedans l'huile et le miel
Des méditations que l'envoie Notre Dame
Et qui, fins ruisselets, humectent les arcanes
De ta pensée fleurie comme les parchemins.
Fuis les charmes nouveaux du poète romain,
O fille de barbare au nom rude et qui sonne
Du son des flots heurtés sur les dunes frisonnes ——

Les saints moines ont baptisé, absout, béni
Les mers crayeuses, les étangs, les forêts, nids

De dieux glauques et verts qui rampent et qui grimpent,
Les cavernes hantées de nains riches en feintes
Et en métiers, les idoles taillées dans l'orme,
Les ruisseaux, gais harpeurs que suivent les licornes,
Les géants vêtus d'ours et de loups, les clairières
D'en haut que chevauchaient de fumantes guerrières,
Et les oiseaux qui savaient parler, et le seuil
Des huttes. Et voici que la pierre et les feuilles
Et les eaux et le sol nourri d'ossements rudes,
Voici que tout s'est revêtu de quiétude
Et s'est uni dans le murmure des prières.

Mais la vierge saxonne écarte ses paupières
Lourdes sur ses gros yeux d'enfant rieuse et forte;
Et elle accueille les rumeurs que lui apportent
Les signes fermement ouvrés sur la peau d'âne.
Et son âme se sent frôlée par d'autres âmes
Qui lui semblent délicates et balsamiques;
Les pierres du caveau s'allongent et s'expliquent
En jardins où la vigne embrasse les ormeaux
Et où des pâtres nus jouant du chalumeau
Font danser des garçons velus aux chevelures
Mêlées de ceps tordus, de lauriers et de mûres
Dont le sang noir s'égoutte au duvet de leurs joues;
Et non loin, des mers bleues roucoulent, que des proues
De cèdre et des dauphins et des juments piaffantes
Et des filles vêtues de coquillages fendent

Agilement parmi les rires et les rides
Entrebâillés sur l'eau —— Et sur le plan liquide
Se mire une cité blanche qui est sans doute
Rome la Grande avec ses foires et ses joutes
Et ses donjons carrés où les païens écoutent
Des joueuses de harpe et des gnômes subtils;
Et les petites rues entrecroisent leurs fils
D'araignées à travers la masse des repaires
Où des dames, volées du château de leur père
Et vendues par des pirates, sont les esclaves
Du ruffen griffu et morose qui brave
La loi du Christ étant fidèle de Mahom.

La petite cellule est pleine de voix d'hommes,
De bêtes, d'arbrisseaux, d'ondes frôlées de rames,
De temples, de marchés que parcourent des femmes,
De vergers où tressant des couronnes de roses
S'amusent des enfants charmus. Le flux des choses
Et des êtres païens se déverse et arrose
De clair matin la pensée fleurie de la nonne —

Et le manuscrit d'où ces apparus rayonnent,
Le manuscrit gonflé, palpitant, divisé,
S'éparpille en essaim de colombes, rosées

D'aurore, qui vont indolemment se poser
Sur les rameaux jaillis de la terre du rêve ——

Et la liseuse sent des bras qui la soulèvent!

Fille entrevue...

FILLE entrevue sur des feuillets de parchemin
Remplis de votre apport et de vos hoirs futurs,
Articulés en mots d'ancienne procédure
Et noircis d'un grimoire touffu, par la main
De certain clerc pressé d'aller joindre sa mie,
Vous n'etiez pas si bien dissoute et endormie
Dans ces dossiers fleurant la vieille encre et la poudre,
Car vous ne cessez plus, ô lointaine, d'en sourdre
En eau fraiche ou en bourgeonnement d'emeraude ——

Et votre image autour de moi s'installe, et rôde
A pas discrets de souris et de Carmélite.

Vous vous rendez très familière, et si vous dites
Peu de chose, et ce peu équivalant à rien,
Néanmoins je vous vois et je vous connais bien,
Demoiselle Javotte, ô petite bourgeoise
Aux yeux baissés, qui ne rêviez malice ou noise
Et que sa mère avait nourrie aux bons propos.
Car vous saviez bien coudre et surveiller le pot
Dans la cuisine aux parfums d'herbes et d'épices,
Composer doctement des pâtes de réglisse
Et des onguents, de la vulnéraire ou des baumes,
Et vous aviez jadis épelé vos *Sept Psaumes*
Ou la *Civilité* pour y apprendre à vivre
Et à prier; vous ignoriez tout autre livre,
Même la *Belle Maguelonne* ou *Mélusine* ——

Vous entendiez parfois, dans les maisons voisines,
Quelques voix fredonner un vieil air de Paris
Ou un Noël, parfois moduler un théorbe
Ou les commères se gausser de leurs maris
Dans un caquet menu de poules en discorde ——
Mais le caquet, les airs de luth ou les chansons
Ne vous causaient humeurs ni vapeurs ni frissons.

Je crois aller chez vous, Javotte, sans façons,
En voisin, sans laquais pour m'annoncer, un soir
De Mai. Votre logis frôle d'un pignon noir
Le ciel tissé de fils d'argent et de soies mauves.
Votre vieux chat me voit m'approcher et s'ensauve
Dans l'escalier qui tourne en manière de vis.
Avant d'entrer, je jette un coup d'œil au narcisse,
Au basilic fleurant la tisane, aux jacinthes
Qu'on aperçoit à votre fenêtre et qui pointent
Hors de l'étain gravé d'armes et de devises.

Et vous êtes là-haut taillant une chemise
Avec vos grands ciseaux que jadis quelque fée
Porta, pour éclaircir, avant de les coiffer,
Les cheveux des forêts, des jardins et des parcs ——
Et qui en gémissant se ferment et s'écartent.
Et vous êtes là-haut dans la salle en pénombre
Où musent des rayons attardés à l'encontre
Des faïences, du chêne et des ferronneries.
Indifférente et close aux rumeurs de Paris
Qui tinte et carillonne et siffle et ronfle et grince,
Votre âme est comme un mail dans un bourg de province,
Un mail planté d'ormeaux où s'étouffe la brise.

Et vous êtes là-haut taillant une chemise

Dans la toile de Flandre au coin du feu tissée
Et qu'à la foire on vous a vendue l'an passé,
A Saint-Denis, devant que d'aller, ô Javotte,
Vous adjoindre au troupeau marmonnant des dévotes
Qui venaient de complimenter Monsieur le Saint.
Et ce clair souvenir dedans votre âme est peint
De la couleur des vitraux de votre paroisse.

J'entre. Il n'y a ni gaîté folle, ni angoisse,
Ni surprise parmi le gîte où vous ouvrez
Les bons ouvrages de la reine Berthe, au gré
De votre mère, énorme dame en coiffe et guimpe,
Dont tout le long du jour vous entendez les plaintes
Et les sermons contre le luxe d'à présent ——
Mais n'avez-vous pas d'autres soins? En artisans
Pressés, vos doigts par le tissu vont et furettent,
Pendant que la maman grommelante feuillette
Sa *Fleurs des Saints* ou bien son livre de recettes
Commencé par sa mère au temps du Roi Henri.

J'entre, ô Javotte, et votre bouche me sourit,
Mais gravement vous m'avez fait la révérence,
Et votre père a décoché quelque sentence
Tirée d'Horace où de loisir il se complaît;
Car votre père est avocat au Châtelet
Et cite les auteurs d'Italie ou des Gaules
Fort proprement, quand il a griffonné ses rôles

Ou dupé en matois quelque maigre plaideuse.

On bavarde. On m'apprend que vous serez quêteuse
A la Saint-Jean, et vêtue d'un damas genêt,
En l'église Saint Nicolas du Chardonnet,
Et que je suis requis de n'être point un ladre.

On rit. Je vous contemple, ô ma mie, dans le cadre
Que vous font les étains, les émaux de Limoges,
Les pampres sculptés et les cuivres de l'horloge
Dont le lourd balancier cadence votre vie.
Telle est votre beauté qu'il me vient une envie
De vous dire tout bas les Stances à Sylvie
Ou le dernier sonnet goûté chez Arthénice ——
Mais vous pourriez, étant innocente et novice
En bel esprit me regarder comme un benêt.

J'irai donc à Saint Nicolas du Chardonnet,
A la Saint-Jean, vous ayant prêté mon laquais
Pour vous servir de page, et tous vos affiquets
Seront choisis par moi chez les bonnes faiseuses.
Pour la première fois vous semblerez heureuse

De me voir, et je vous conduirai par la main,

Fille entrevue sur des feuillets de parchemin ———

Le vieux porte-carte en crocodile

Le vieux porte-carte en crocodile gîta
Bien des années parmi l'ombre du secrétaire ;
Il somnolait dans l'inertie et le mystère
Comme au sein d'une Administration d'État.

Son cas est vraiment si moderne et si banal !

N'envions point sa vie dormante de canal.

N'envions point le crocodile bureaucrate,
Car son histoire sans événements ni dates,
Son histoire sans dieux, ni héros, ni martyrs,
Sans larmes ni sanglots, sans rire ni sourire,
Sans révolutions, sans hasards, sans idées,
Va d'un pas traînant de Rossinante guidée
Par la main d'un Sancho goutteux et maniaque.

Le porte-carte en crocodile s'enfle et craque
De documents qui lui tiennent lieu de pensées.
J'y vois que j'ai toujours dans un brumeux passé
Payé mes contributions aux gens du fisc;
Et j'y vois, ornées de *Libertés* dans un disque,
Les quittances momifiées des premiers termes;
J'y vois que de tout temps je fus rigide et ferme
En mon propos de régler à point mes factures;
Et voici pour ceux qui dans un vague futur
Éplucheront cette Troisième République
(Et ce sera suivant des Méthodes critiques
Qui videront tout le contenu du réel)
L'adresse d'un député ministériel,
Les prénoms d'un évêque aujourd'hui cardinal,
Un trio de prescriptions médicinales,
Puis la carte (sur bristol fin) d'un pédicure —
Et l'avenir qui germe chez nous aura cure
Des confidences de ce précieux paquet.

O porte-carte en peau rugueuse, tu craquais
Autrefois de métaphysique et d'aveux
D'amour et de grands vers tirés par les cheveux
Et de projets de tragédies et de romans
Et de billets sertis de feuillus ornements
Où roucoulaient des colombes sentimentales
Tu étais un boudoir qui rit, un hôpital
De sentences tirées (plus ou moins) de l'*Éthique*.
Un cloître que hantait le péché romantique,
Une officine, une académie, un musée,
Presque une âme, et fouiller tes flancs, c'était causer
Avec des gens, des faits, des choses, des fantômes,
Avec toute la vie, c'était flairer l'arome
Des hasards trouvés et cueillis le long des jours,
C'était se ressaisir parfois dans l'instant court
Et fugace où l'invention joyeuse éclate ——
Et te voici fonctionnaire et bureaucrate,
Parmi la nuit et la poussière qui te cernent !

Ton cas est vraiment si banal — et si moderne

Tu piquais dans la soie

Tu piquais dans la soie des épingles ténues ;
L'Automne aux alentours et sur les avenues
De notre âme estompait des formes surannées.

Tu m'as dit : « Au fin fond de mes primes années,
Lorsqu'enfant j'habitais un vieux logis bien sage
Et que par les casiers des boîtes à ouvrages

Mes doigts faiseurs de désarroi se promenaient
Palpant les souples écheveaux, le cordonnet,
Le ruban, les boutons d'os et de porcelaine,
Les dés, les grands ciseaux criards, les bas de laine
Qu'on tricotait au coin du feu en devisant,
J'ai trouvé ce qu'on ne trouve plus à présent,
Des épingles à double tête, au corps trapu,
A la pointe inflexiblement droite, et j'ai pu
Dialoguer avec elles dans leur langage.
Car muettes aux vieux, ces épingles ménagent
Aux petits des leçons charmantes et des contes
Si les menottes aventurières se domptent
Et s'abstiennent de toucher au bel acier mat ——

Elles avaient ces épingles de vieille date
Uni sur de tendres cœurs nourris de fadaises
Les coins des légers fichus de toile irlandaise
Et dans les falbalas qui déferlent en mousse
Elles s'étaient au gré de l'index ou du pouce
Glisse pour maintenir le rêve des écharpes,
Aux assemblées pourvues de joueuses de harpes
Et de sensibles fredonneuses de romances...

Ah! ces épingles, je revois leur front qui pense
Et connaît; je revois leur taille ronde et forte!
Pour moi chacune était faite et marquée de sorte
Qu'elle était une vraie personne, différente

En traits, mœurs et goûts de Mesdames ses parentes
Ou compagnes logées dans le même réduit.
Chacune à sa façon trompait les jours d'ennui
Au songe du passé plein de mythes berceurs,
Alors qu'il n'est en vous, épingles d'aujourd'hui,
Anonymes et falotes petites sœurs,
Nulle âme pour garder quelque trace des heures
Dont le cheminement d'aveugles vous traverse ——

Ta voix chantait ainsi, pendant que les averses
Jetaient de petits grains pointus contre nos vitres
Et que tes doigts, clercs ingénieux qui déchiffrent
Le grimoire des soies plissées où ils cheminent,
Fixaient les petites épingles anonymes.

L'outillage menu

L'OUTILLAGE menu de la vie que l'on mène
Chaque jour au foyer hanté d'ombres humaines,
De traditions et de vagues souvenances,
L'outillage quotidien dont tu ne penses
Ni bien ni mal, dont on ne pense rien ou guère,
Parce que ce seraient des pensées terre-à-terre,
L'outillage dont tu ne saurais te passer
Pour tes ouvrages ondoyants de gynecée,
Rien n'en reste dans les choses ni les mémoires

Quand il a disparu des coffrets, des tiroirs,
Des étuis, du vieux linge en charpie et des loques ——

Les aiguilles n'ont pas aux replis des époques
Fait leur trouée continuelle et perspicace;
Les épingles bombées n'ont point laissé de traces
Au tissu chiffonné des années et des jours;
Tant de bouts de rubans, flore d'anciens atours,
De cordons, de galons, de fils, d'anneaux, d'agrafes,
N'ont plus leur fonction précise et délicate
Au costume de nos souvenances pâlotes.

Or ces disparus ne se plaignent ni ne sanglotent
Ni n'exhalent des fantômes et des soupirs
Dans les coins d'âme ou dans l'ombre d'un meuble empire
Ou dans un musée noir de ville de province.

L'outillage menu tout flambant neuf évince
L'outillage vieillot d'hier et d'autrefois
Et le relègue dans un mystère où les doigts
Fureteurs des petits ne jouent ni ne se posent ——
Et ces choses, dans l'inconnu brumeux encloses,
Ne sont plus là pour te raconter les vieux ans,
Les fileuses, les brodeuses, les artisans
Minutieux qui des ciseaux et de la lime

Taillaient les membres fins de l'outillage infime
Dont le maniement s'accompagne de légendes,
De chansons, de récits d'un autre âge, et se scande
Au murmure lointain des âmes étouffées.

L'outillage menu des elfes et des fées
S'est dissout dans l'éther où tant de passé vogue,
Pour n'être point classé par les archéologues.

Tu te ris de ma bibliothèque ——

Tu te ris de ma bibliothèque tournante
L'hiver, lorsque nous devisons près de la lampe
Et que tes doigts manient des chiffons écroulés.
Et tu me dis, laissant ta douce voix couler
En eau fraîche qui tasse et peigne son lit d'herbes

« Tes livres sérieux et recueillis s'énervent

A la longue de leur sagesse d'écoliers ;
Ils rêvent de feuillets minces éparpillés
Dans la brise et de majuscules qui tournoient
Et de signes menus présentant leur minois
Enfantin au cristal imagier des fontaines ——

« Ils se donnent un peu les âmes incertaines
Des tout petits qui se plaisent à imiter
La danse des objets dansant à leurs côtés
Et pour eux seuls, des danses pour nous invisibles.
Car l'Histoire, la Littérature et la Bible
Savent que le délire est aux sources de l'Être
Et qu'il faut délirer quelquefois pour connaître
Ce que n'atteint jamais la bovine raison ——

« Or les bons livres, sans sortir de la maison,
Grâce aux rayons de chêne au pivot suspendus,
Se figurent lancés dans la course éperdue
Des atomes qui se cherchent et se poursuivent ——

« Ou plutôt, car votre âme est modeste et naïve,
Livres, vous vous croyez ou feignez de vous croire
Sur les chevaux de bois qui tournent à la foire —— »

Autour de mon vieux chapeau verdâtre ———

Autour de mon vieux chapeau verdâtre, la frise
De fleurs cueillies tout en grimpant de roche en roche,
Se dessèche et se pulvérise et s'effiloche
Avec le souvenir des marches dans la brise
Vers les sommets de calcaire imbibé de sang.
Ne ris pas : ces fantômes de fleurs grimaçant
Aujourd'hui de leurs délicats minois en loques,
Ce furent, au désert des sapins et des rocs,
Les héroïnes guerrières et décidées

Qui luttaient et peinaient sous le vent, les ondées,
Les frimas, l'éboulis des pierrailles coupantes,
Le ciel clair mais pauvre et avare, les tourmentes
Floconneuses, les eaux qui ravinent les pentes
Et bondissent avec des cris et des rumeurs.

Autour du vieux chapeau les vaillantes se meurent.

Elles n'ont pas choisi les coins de terre grasse
Et tiède où le zéphir est sage, mais l'espace
Béant, que les piliers et clochers empourprés
Déchiquètent, le diaphane et vaste pré
Du ciel où les tempêtes sans merci chevauchent.
Elles ont pris jadis un élan roide et gauche,
Jadis au fond des temps où croissaient leurs aïeules
Et ont de degré en degré, de seuil en seuil,
Laissant les frêles et les blessées à mi-pente,
Atteint la roche austère et glacée dont les fentes
Abritent leur petit corps nerveux et tassé.

Autour du vieux chapeau tu vois se balancer
Leur front vite oublieux de la gloire passée.

En voici trois, emmitouflées de blanche hermine,
Trois princesses d'en haut, que leur génie incline
A bourrer et fourrer des capuchons, des houppes,
Des loups mystérieux de poils blancs qui étoupent
Et calfeutrent leur figure de fée mutine :
Aux toisons des nuées lentes qui encourtinent
Les rinceaux et les dentelures de la roche,
Elles ont enlevé des duvets et des floches,
Le long des siècles accoudés sur les sommets.
O princesses d'en haut, artisanes, jamais
Nous n'imaginerons vos labeurs, ni vos ruses,
Ni vos inventions soudaines, ces intruses
De la nue, ni votre endurance, ni l'effroi
De vos rares amours qu'épouvante le froid,
Les bourrasques et les névés qui s'alourdissent.

Autour du vieux chapeau verdâtre les pelisses
Et les houppes des fleurs se dépouillent et glissent
Le long de leurs membres fluets d'enfants malades.

Les princesses d'en haut esquivent l'embrassade
Mortelle de la cinglante bise et des neiges
Et des brumes, géants fumeux qui les assiègent ;
Elles semblent trotter gaîment sur les lichens
Vers les étoiles défilant, rieuses naines,
Entre les pignons et les flèches écarlates.
Mais, vois ces autres fleurs, pinceaux noirs à stigmates

Grisâtres, qui tragiquement dressent la tête
Comme pour écouter la venue des tempêtes
Ou l'approche de la destinée aux pas lourds.
Vois et surprends le souvenir aigu des jours
De deuil et de tourments appesantis sur elles ;
Surprends leur volonté griffue qui n'a plus d'ailes,
Mais qui s'accroche en désespérée au présent
Et qui pince les grains des blocs tordus gisant
Pêle-mêle en un champ de bataille sanglante.

Autour du vieux chapeau, agonisent les plantes !

Ces pinceaux noirs ocelles de points gris, ferus
D'ascensions au chef des montagnes bourrues,
Sont des âmes aventurières qui ne souffrent
La vie que promenée sur la lèvre des gouffres.
De fatigue en fatigue et d'échec en échec,
Elles rôdent au bord de l'espace et des siècles
Qui meurtrissent aveuglement leurs menues tâches.
Mais vaincues et flétries, les obstinées remâchent
Profondément leur appétit de libre espace.
Et sûres du prochain désastre, elles s'enchâssent
Mieux que jamais entre les dalles congelées.

O frileuse qui vas glissant dans les allées
De nos tièdes jardins et dans les chambres closes,
Et goûtes lentement la vie par menues doses,
Les princesses et les aventurières des nues
Demeureront pour toi d'étranges inconnues
Dont ta sagesse qui raisonne et qui sourit
Dédaignera moqueusement la barbarie
Et les efforts constants et les travaux obscurs
Et la montée persistante le long des murs
Écarlates et nus que la tempête hante ——

Autour du vieux chapeau se meurent les vaillantes.

Feu du ciel, je t'ai vu...

Feu du ciel, je t'ai vu souvent dans l'humble vie
Doucement cadencée aux rêves du logis,
Les soirs d'hiver quand rôde en moi la nostalgie
Des chemins d'ombre que les aïeux ont suivis...
C'est dans la salle ornée d'assiettes et de cruches
De grès où vient danser le sourire des bûches,
Cependant que les doigts ravaudent et tricotent
Et que discrètement bourdonne la parlote
Où l'on gémit de ce que les mœurs dégénèrent :

Et le chat blanc, familial et sanguinaire,
Ronronne près de moi devant le bois qui chante
Et la fée des labeurs domestiques, la lampe
Fait son crachotement sous sa guimpe en papier ——

Et aussi m'élevant sur la pointe des pieds,
Je t'ai vu dans le grand fourneau de la cuisine,
Au temps des fruits pendus sous les branches voisines,
Quand le ciel emplit tout de calme et de murmures
Et que les chaudrons mats sont décrochés du mur
Pour cuire le monceau juteux des confitures
Selon les liturgies qu'ont léguées nos aïeules ;
Et le tiède parfum s'épandait jusqu'au seuil,
Jusqu'à la rue silencieuse entre les granges,
Et ta voix, feu d'en haut, sous les gestes étranges
Des femmes qui officiaient au bord du cuivre,
Ta voix close dans la fonte semblait poursuivre
Un discours violent de nuée qui s'approche.

Je t'ai revu en banderoles et en floches
Ondoyantes rôder sur l'or d'une omelette,
Gondole naviguant dans la nuit violette
De la chambre où les frais visages s'allumaient :
Et le rhum et les œufs sucrés, de leur fumet
Onctueux caressaient la gorge et les narines ;
Tu te jouais en phosphorescence marine
Et tu grimpais vers les épaules, vers les yeux,

Vers les nez étonnés des enfants curieux,
Vers les cheveux cendrés et bouclés d'une aïeule.
Et les cloisons vêtues de rameaux et de feuilles,
Le linge qui fleurait le camphre, les Limoges
Et les Rouen du mur, les boiseries, l'horloge
En marbre noir qui porte un appareil en cuivre,
Tout, bleuâtre et mouvant, simulait les flots ivres
De mers illuminées que frôlent des musiques.

O feu d'en haut, follet rieur et pacifique,
Souffle rauque et courroucé des nuées d'orage,
Ame des cheminées prodigues de mirages,
Où éclosent pour les petits enfants sauvages,
Pour les vieux, ballottés parmi les souvenances,
Pour les pensées qui dans le rêve se balancent,
Tant de figures, tant de rêves, tant de jardins,
Tant de plantes, de fleurs, de ruisselets soudains
Dont les ondes sont des chevelures frisées;
Feu de chez nous qui sais comment il faut causer
Avec le chat frileux grillant son museau rose
Et qui évoques dans les ames et dans les choses
Pendant la course des aiguilles sous la lampe,
Bien des choses et bien des âmes murmurantes,

Agni le bienfaisant, l'éternel, feu d'ici.

Feu de chez nous, chanteur de mythiques récits,
Confident des jours clos jadis entre nos murs,
Ame des actes et des ouvrages qui durent
Et dureront tant qu'il y aura la maison,
Gaîté, lumière et chaud de l'ouvrable saison,
Élan de ce qui fut vers ce qui pourrait être,
O feu, notre fiévreux captif et notre maître,
Demeure, et sois longtemps répandu parmi nous,
Et fais que les petits se tenant à genoux
Devant toi quand un soir d'hiver cause et tricote,
Entendent dans tes voix la rumeur des Cyclopes ———

Le thé chante ——

Le thé chante, la soie filtre l'or, la soie craque :
Tes doigts précis me jouent des fugues du vieux Bach
Et ton âme joyeuse et féconde s'épand.

Près de la cheminee, ma lecture en suspens
Recommence dans la cadence qui persiste.
J'ai refermé le petit livre janséniste

Vêtu de truie olivâtre et parcheminée,
Où quelques noms du grand siècle sont griffonnés
D'une encre pâle avec deux devises latines
Et les dates de mystérieux faits intimes
Dont ces pages sont les discrètes confidentes.
Le feu craque, la soie filtre l'or, le thé chante,
La fugue dit son héroïsme calme et fort ;
Le petit livre janséniste est là qui dort,
Mais les âmes dont il est imbu se réveillent
Et tiennent, près de nous, un suprême conseil
Dans ton salon d'accorte et fine ménagère.

La grand ville en clinquant fait silence et digère
Très loin de nous ses turpitudes modernistes.
J'ai refermé le petit livre janséniste
Et je poursuis ma lecture parmi la fugue.

J'entrevois dans une automnale solitude
Monsieur Hamon qui marche avec l'enfant Racine,
Lui dit les simples dont on fait les médecines,
La joie d'aller sur un ânon paisible et sage
Dès l'aube visiter les pauvres des villages,
Sourit à la beauté des petites mésanges
Et prend dans son bissac un pain de chien, qu'il mange

D'un cœur humble et joyeux, en admirant la grâce
Qu'il a reçue de réparer ses forces lasses.
Et tous deux dans cette solitude automnale,
Le vieux maître et l'enfant marchant près du canal
S'exercent à rester humbles dans leurs propos.

Mais deux cygnes passant en blancheur les troupeaux
Des nuées qu'Apollon dans ses étables range
D'après les auteurs lus à l'*École des Granges*,
Deux cygnes sont venus tout près sillonnant l'eau,
Et l'enfant pense au grec de Monsieur Lancelot,
Et Monsieur Hamon pense aux âmes innocentes...

Le feu craque, la soie filtre l'or, le thé chante,
La fugue est une vie austère, simple et tendre
Qui chemine d'un pas certain loin des méandres
Où vague la cohue de nos âmes fanées.
J'y vois dans la pâleur de lointaines années
Le bon vieux médecin que raconte mon livre
Et l'enfant inquiet des choses qui l'enivrent
Bien qu'il soit prémuni contre les goûts du siècle,
Car sa tante, Madame Agnès de Sainte-Thècle
Et les doctes Messieurs qu'il entendit ou lut
Lui ont décrit la voie chanceuse du salut ——
Il est troublé par les idoles de ses yeux
Par les cygnes ployant leur long cou sinueux,
Par la buée qui voile, en rôdant, les prairies

Mais le vieux maître est plein d'onction, et sourit
En signalant des oies sauvages dans l'espace.
Ayant fini son pain de chien, il dit ses grâces,
Un peu honteux d'avoir vécu dans l'abondance.

Le thé chante, la soie filtre l'or, le feu danse
Et jette des reflets qui marchent dans la fugue.
L'héroïsme lointain pénètre et nous subjugue ;
La ville de clinquant ne tient plus nos pensées.
Je sens tout près de moi ton âme balancée,
Et les ombres des solitaires se dessinent
Dans ton salon de ménagère accorte et fine.

Le long du jour d'été ———

Le long du jour d'eté qui bourdonne en suspens
Aux tuiles du village et au front des charmilles,
Le marronnier dans la paisible cour epand
Son tissu d'ombre vers la besogne des filles.

Les choses de la cour sont groupees en famille :
D'un côte le jardin, en face la cuisine

Où sifflote la voix constante des bouillottes ;
Puis un mur où le lierre obscurément chemine,
Au plâtre lézardé agrippant ses menottes ;
Puis un petit bûcher qui porte un réservoir.
Le marronnier remplit simplement son devoir,
Simplement, d'un air doux et quasi paternel,
Un peu bureaucratique, et du matin au soir,
Il rafraîchit les laveuses qui entremêlent
Des complaintes et des sentences du terroir.

Le marronnier déploie son ombre bienfaisante
Sur la cuve de bois où les bras nus se trempent ;
L'eau est cendrée ; le linge écume et s'arrondit
Et se gonfle; mais les bras fumants et hardis
L'attaquent; le voici tordu, voici couler
Sa mousse pénétrante et sa forme exilée ——

Et l'arbre met des tons mauves à ce tableau,
Et l'ouvrage ruisselle et jaillit, et des flots
De gaîté par accès montent du sein des femmes.

Le grave marronnier semble étaler des palmes

Rituellement sur des têtes de sultanes,
Car son bois est hanté d'une âme orientale,
Et quelque dieu hindou y continue son rêve
Lent qui se ramifie et monte avec la sève.

Mais les filles d'en bas n'en poursuivent pas moins
Les rustiques propos, les chansons et les soins
Qu'il sied de prendre en des logis qui se respectent,
Parfois, dans la pénombre où quêtent les insectes,
Les bustes relevés se cambrent et les bras
Bleuis se dressent vers l'immobile entrelacs
Des mains vertes aux doigts palmés qui versent l'ombre ;
Et un instant le joyeux effort plie et tombe,
Les yeux soudain voiles s'imprègnent de langueur ——
Puis, la fatigue exclue, un long rire moqueur
Éclate, l'eau jaillit et mousse, les chants fusent
Et le linge clapote avec des voix confuses
Et se gonfle et retombe et se gonfle à nouveau.

Le marronnier est un artiste et les travaux
Qu'il adoucit ne gisent pas dans l'ombre vaine ;
Mais son épais feuillage est parcouru de veines
Par où, sang irisé, circulent des raies d'or
Qu'il fait choir goutte à goutte aux cheveux des laveuses.

A leur nuque brunie et lourde, à l'eau mousseuse
Qui bouillonne, au beau linge assoupli qui en sort
En flancs bombés, aux gestes mesurés et forts
Dont les filles ont le secret et la cadence.
Et tout cela frémit de sourires et danse
Une danse étouffée de Naïade entrevue.

Au loin, ce sont les vêpres des champs qui remuent
A peine, et la respiration du village.
Ici près, le jardin aux arbustes bien sages
Qui méditent les actions du jardinier,
Et la cuisine où le murmure coutumier
Des bouillottes s'épand. Tout médite ou somnole ;
Mais la petite cour travaille, et les paroles
Et les rires et les gestes vaillants y volent,
Et la toile blanchie est une voix qui chante.

Le marronnier déploie son ombre bienfaisante.

La chambre bleue dormait ——

La chambre bleue dormait sur la petite cour
Où le bon marronnier avec ses rameaux lourds
Versait de l'ombre et de la fraîcheur aux laveuses.
Les feuilles, éventails de reines paresseuses,
Venaient toucher les persiennes et les croisées
De la chambre et voulaient peut-être s'y poser
Sur le marbre rafraîchissant du secrétaire,
Meuble empire, tenancier des graves mystères
Familiaux qui font que la maison chuchote.

O chambre bleue, douce et somnolente dévote,
Amoureuse de vieux parfums et de pénombre,
Te revoici, volets clos, et des mèches blondes
Ou mauves de soleil roulent sur les tentures.
Languissamment tu t'éveilles dans l'aube pure
Où passent les appels répétés des arondes.
O chambre bleue, où, long voilés, tournent en ronde
Les souvenirs de l'âme enfantine et hardie
Qui gîtait là dans un tissu de rêve, ourdi
Par d'invisibles fées venues avec les branches.

Tous les matins semblent des matins de Dimanche
Dans cet azur et la mélopée des bois proches,
Quand l'enfant se réveille au murmure des cloches
Et que ses yeux pleins de songes amis rencontrent
Tout d'abord, suspendues sous un portrait, deux montres
Bombées, historiées, archaïques de forme,
L'une en argent bruni et la deuxième en corne
Et chacune portant au cadran sa devise.
Et les yeux, imprégnés d'apparitions, lisent
Péniblement les gros et ronds chiffres arabes
Où les aiguilles, doigts en ferraille, par saccades,
Comme accablées de paralysie et de goutte,
Poursuivent néanmoins d'un pas constant la route
Qu'elles firent pour nos aïeux et nos aïeules.

O chambre bleue qui sens la sauge et le tilleul
Et le camphre et la désuète bergamote ——
Grâce aux deux montres dont les aiguilles tremblotent
Et dont les voix s'enrouent, tu restes balancée
Sur les bras maternels des heures du passé
Que l'enfant curieux interroge et effleure.
Et soit que la gaîté mouille son âme en fleurs,
Soit qu'un vague désir le gêne et le tourmente,
Les heures du passé, graves ou fredonnantes,
Lui accordent leur sympathie et leurs conseils.

O chambre bleue, musée de mèches de soleil,
Tu sais combien la montre d'argent parle vite !
Elle entretient l'enfant de choses déjà dites
Et ressassées, mais qui plaisamment se déclenchent ;
Sa voix a des trottinements de souris blanche
Et des empressements de petite bourgeoise
Qui reçoit des cousins de province et, grivoise,
Leur narre en caquetant les scandales du jour.
Elle sait pénétrer les meubles d'alentour
De son humeur dansante et parfois querelleuse ;
Elle fronde et s'irrite et raille la veilleuse
Éteinte et rit gaiement d'un petit rire fou.
Et les heures qu'elle a stylées glissent et jouent
Par la chambre avec de longs bruissements de soie
Et vont pinçant du luth et doucement s'assoient
Sur la bergère ou bien se font des révérences.

O chambre bleue, faiseuse d'ombre et d'indolence,
Tu sais combien la montre de corne est bourrue;
Elle marque le pas des soldats dans la rue
Ou ceux de l'artisan voyageur sur les routes;
Sa voix mordante et dûment cadencée, boute
Au cœur de l'incertain le goût des âpres luttes,
Des étapes forcées et chantées vers un but
Fuyant toujours, l'amour des ouvrages finis,
Bien ajustés, fouillés, révélant un génie
Qui s'observe, les soins d'un maître en son métier
Et le respect des vieux âges dont l'héritier
Doit conserver les tours de mains et les recettes
Les aiguilles ont l'air d'avoir mis des lunettes
Pour mieux voir si le geste ou le pas sont bien nets,
Si les doigts à propos et dans la bonne voie
Poussent l'outil, si par les champs et par les bois
Les compagnons cambrent le buste et sont dispos.
Et la durée, insoucieuse du repos
Des âmes où la vie s'écoule monotone,
L'héroïque durée de guerre et de besogne,
Emplit la chambre bleue de sa noble rumeur
D'atelier et fait sourdre au fond de la demeure
Des musiques de marche et des bruits de métal.

O chambre bleue rêvant d'un rêve végétal
Et te parant de perles de feu qui s'étalent

En éclipses sur ton tapis et sur tes murs,
Tu aimes plus que tout somnoler au murmure
De luth ou de satin froissé que font les heures
Issues de la montre d'argent — et tu as peur
De l'héroïsme âgé de la montre de corne.
Mais l'enfant l'aime bien, la tient pour sage et forme
Des rêves de conquête et de Travaux ardus
En l'entendant qui marque le pas et gradue
Les efforts patients des mains et des pensées
Et, de sa persistante et robuste poussée,
Fait craquer les cloisons de ton rêve fermé,

O chambre bleue, dormeuse obscure et parfumée.

J'ai rêvé que le marronnier

J'ai rêvé que le marronnier de notre cour,
Celui qui verse l'ombre violette, au cours
Des heures de l'été, sur l'ébat des lessives,
En des temps plus lointains que les temps où revivent
Les personnages des contes de nos grands mères,
En des brouillards confus de temps qui s'agglomèrent
Avec des ombres de géants et de vieux mythes,
J'ai rêvé que le marronnier, paisible ermite
Qui poursuit dans nos murs ses premières extases,

Commençait un voyage très lent et dont les phases
Duraient chacune beaucoup plus de cent années.

O voyageur feuillu de mon rêve étonné,
Tu t'approches tout doucement de la demeure ;
Tu vas suivant les jeux des petits doigts que leurrent
Tes boules peintes et vernies comme des vases.
En tous lieux tu poursuis tes premières extases
Et tu charmes le seuil des maisons et des huttes.

Que sais-tu de ta direction, de ton but,
Du pourquoi de ta course inégale et chanceuse ?
Tu te meus dans le temps d'une âme paresseuse
Vers le temple des dieux qui peignent les couchants.
Tu ne t'avises pas de comprendre le chant
Varié suivant les climats où tu circules,
Des oiseaux confiés à ton doux crépuscule.
Tu souffres, dans le voile étendu par tes mains,
Les différents travaux des différents humains.
Leurs différents loisirs, leurs morales diverses.
Et sur tout et sur tous, ton ombre se déverse
Avec la même paix et la même bonté.

Je te vois somnolent auprès d'une cité
Qui mire le tissu fin de ses pierres blanches

En des flots ciselés et bombés d'où s'épanche
Le chœur léger des voix de déesses qui jasent.
C'est là que tu poursuis tes premières extases
Devant un seuil orné de bœufs taillés en marbre.
Une source a creusé sa vasque près de l'arbre
Étranger qui gouverne et tamise le jour
Sur les rochers moussus d'où l'eau timide sourd
Goutte à goutte avant de s'enfuir en nobles ondes.
O marronnier, l'aile anguleuse des arondes
Vous effleure, la source et toi, d'un vol pointu ;
Et les femmes d'en haut, long voilées, long vêtues,
Quand vous entremêlez de nocturnes soupirs
Descendent du logis les outres à remplir
En chuchotant pour ne pas attirer les Mânes
O marronnier, l'aube paraît, les petits ânes
Viennent des champs avec des courges et du lait ;
Tu vois, non loin, voler le disque ou le palet
Figurant le circuit des Héros de la nue.
Puis les adolescents agitent leurs pieds nus
Dans l'eau pure où tu fais ruisseler des oboles.

Que ton voyage est lent parmi la durée folle !
Tu muses, pèlerin songeur et délicat
Sur les chemins que l'humaine cohue marqua
De pas fuyants tournés vers le déclin des jours.

Je te retrouve au pied de l'église d'un bourg
Serti de gros remparts, de tours et de fossés.
Les cloches, dans la cage obscure balancées
Disent un chapelet de proses monastiques.
Tu couvres de tes mains étendues la boutique
En toile d'un vaillant chaudronnier qui martèle
Des cuivres de Dinant, vaisseaux sacramentels
Où fumera le grand œuvre des ménagères.
Devant ta forme et tes manières étrangères,
Des gens venus de loin trafiquer à la foire
Et présenter leurs vœux à quelque saint notoire
S'arrêtent ébahis, gesticulent, patoisent.
Les petites maisons pointues et discourtoises
Rient de tes airs béats de chanoine et se serrent
A s'étouffer en un mystérieux concert
De pignons gradués, de clochetons et d'angles.
Les enfants hâillonneux se gourment et s'étranglent
Pour tes marrons peints et vernis comme des vases.
En ce lieu tu poursuis tes premières extases,
O marronnier; les saints de leurs niches te guettent,
Soupçonneux : les corbeaux du haut des échauguettes
Te connaissent d'après ce qu'ont dit leurs ancêtres ;
Et quelquefois les chapelains ou l'archiprêtre
T'exorcise pour voir si tu n'es point hanté ———

Et tu erres, tu sejournes dans les cités :

Tu charmes les entours des maisons et des huttes ;
Dans les clos, dans les cours où les gerbes d'eau flûtent,
Doucement et sans y penser tu t'insinues.
On s'accoutume à ta bienveillance ingénue
Qui protège les longs travaux, les confidences
Et les entretiens où coulent d'abondance
Les eaux de la sagesse et du savoir antiques.

Te voici dans un cloître où les nonnes se piquent
De bien parler, d'avoir le bel air et des charmes.
Elles excluent la robe crasseuse des Carmes
Et goûtent les pourpoints crevassés, les grands cols
Florentins, les gants parfumés d'essences molles,
Les paroles musquées de leurs jeunes voisins.
L'Abbesse, une enfant docte et gaie, dont les cousins
Et les oncles sont rois, princes ou connétables,
Fait dresser et charger de sucreries sa table
Sous tes rameaux, ô voyageur, et t'examine
En badinant de ses deux prunelles gamines
Qui trottinent ainsi que souris en liesse ;
Et chacun fait sa cour à Madame l'Abbesse,
Lui offrant caramels, dragées et cotignacs
Et des regards luisants de ferveur qui se braquent
Sur le tissu bombé de sa guimpe flamande ——
Les doigts, frôleurs de soie et de velours, quémandent.
On la dénomme Calypso, Vénus, Armide ;

On choit dans la mythologie galante et vide :
On jargonne en latin, on italianise ;
On boit ; on fait tinter les verres de Venise.
Et trois nonnains pinçant du luth et du théorbe
Soupirent un motet de leurs voix qui s'accordent
Languissamment avec les voix de ta feuillée.
L'abbesse enfant essuie ses paupières mouillées,
Car dans les vers sonnants que la musique avive,
Elle se reconnaît sous le feint nom d'Olive
Enveloppé de vœux, de regrets, de prières ——
C'est là que tu poursuis tes extases premières
Dans le cloître égayé d'arceaux et de gargouilles.

O voyageur, tu muses longtemps, tu te rouilles
Dans les cloîtres, le long des avennes sournoises,
Près du puits de la cour des demeures bourgeoises,
Sur les places des bourgs frémissants de caquets
Où les clercs attablés combinent un piquet,
Au soir, quand l'Angélus rôde parmi les tuiles,
Sous la fenêtre du philosophe tranquille,
Dans les jardins où vont des ombres de marquise ——

Et te voici à mon réveil qui te ravises
Et fais semblant d'être immuable sur ta base :

Tu poursuis près de moi tes premières extases.

La bague des aïeux —

La bague des aïeux me confie sa pensée :
La bague des aïeux, lourde et cadenassée
De jaspe où s'éternise une mouche de sang
Ne connaît point les faits et les êtres récents.
Elle sait qui je suis, ma souche, ma lignée,
Mais n'est point sur le temps moderne renseignée,
Ignore même si le temps moderne existe :
Sa pensée a des horizons de vieux droguiste
Enclos dans une officine provinciale

Où les mêmes instants, d'un glissement égal,
Où les mêmes instants qu'aux époques rouillées
Se promènent parmi des bêtes empaillées
Qui ne ferment jamais des yeux de porcelaine,
Mais la bague, dans ce passé captive, est pleine
Des sentiments drus, vigoureux et juvéniles
Qu'on retrouve aux chansons des aïeules qui filent
Sur le vitrail imaginaire des légendes.

Ses lointains ne sont pas embruinés de cendre,
Mais souriants des feux d'une aube d'Évangile;
Son âme ne s'ankylose point, mais agile,
S'ébat dans la feuillée musicale des rêves.
Elle a des sentiments vigoureux dont la sève
Montait jadis au cœur des hommes et des races :
Elle serre, elle tient, elle unit, elle embrasse,
Elle attache les doigts, les pensées et les pierres.
Elle est la fée du cercle où rôdent des prières,
Des rires, des regards sans malice et des mots
Plus suaves qu'un vent léger dans les ormeaux;
Elle est la fée de l'assemblée silencieuse
Comme un bois composé de hêtres et d'yeuses
Sous l'été qui sommole et ne souffle qu'à peine :
On est ensemble, lèvres closes, les haleines
Discrètement chantent un chant vague de brise;
On est ensemble; il fait un silence d'église,

Vu que les âmes se recherchent et s'écoutent.
On recueille sa vie, on la boit goutte à goutte,
Et l'on sent bien que c'est une vie très humaine.
La bague des aïeux en rêve se promène
Dans les maisons où l'on fut heureux d'être ensemble.

On recueille sa vie, on la savoure, on tremble
De la voir tout-à-coup rompue et dispersée :
Les ombres du logis planent sur ces pensées;
Les travaux en commun des cœurs, des bras, des sens
Renaissent finement sous l'intime silence
En tendres souvenirs, en douces lassitudes.
Des heures d'autrefois, un peu sèches et prudes,
S'installent, se déridents volontiers, racontent
Ce qu'il en a coûté d'audaces, de mécomptes,
De jours patiemment taillés et ciselés
Pour faire la maison durable et bien calée,
Et comment tel vieux bisaïeul ou trisaïeul
Cisela cette lampe ou planta les tilleuls,
Et comment le grand oncle Antoine dont voici
La timbale fit la campagne de Russie ;
Et comment telle dame en robe feuille-morte
Astiquait les verrous et les boutons des portes.
Et comment le passé dans le présent s'obstine ——
La bague des aïeux rêve sous sa patine.
A l'humanité juste et sage que ce fut.

La bague des aïeux n'a point l'esprit confus
Des bagues d'aujourd'hui qui sont des fleurs malades.
Elle a le sentiment des dignités, des grades,
Du rang qu'il faut que dans la maison chacun tienne.
Elle adhère au statut des familles païennes
Dans les temps des cités dures et primitives.
Quand, au passé, dont elle est volontiers captive,
Elle erre sous sa figure humaine de fée,
Je l'entrevois en toge de pourpre étoffée,
Plissée, drapée sur la tunique des Romaines.
Elle dit aux enfants les mythes qui ramènent
Le vouloir aux traditions longtemps suivies
Depuis les héros nés du sol, de qui la vie
Fut un enchaînement de travaux méritoires.
Elle impose les actes propitiatoires
Qui peuvent féconder les faits et les discours.
Aux filles, aux garçons elle apprend le retour
Dans les mêmes instants des mêmes disciplines.
Son geste, selon qu'il se relève ou s'incline,
Dit la loi de l'effort, du manger, du repos,
Soit qu'il faille pousser au pâtis les troupeaux,
Soit qu'il faille rogner les pousses des arbustes.
Soit qu'il faille arracher les herbes qui s'incrustent
Au pied des ceps rangés en ordre de cohorte,
Soit qu'un voisin jaloux et famélique apporte
La violence aux biens qu'ont fondés les ancêtres,
Soit que le père, dispensateur, juge et prêtre
Divise les quartiers de brebis et de porc.

Soit qu'aux pointes des peupliers qui s'évaporent
Vesper luise, annonçant le cortège des ombres.

La bague des aïeux empêche de se fondre,
Serre, maintient, unit, noue de liens têtus,
Groupe autour de la pierre où le feu perpétue
L'inquiète pensée des morts toujours présents,
Ceux et celles qui vont du même effort creusant
Un unique sillon dans l'histoire diverse.

O bague des aïeux, juriste qui converse
Des choses établies par la force, l'usage,
Les mois divins, les destins lus dans les présages
Et le génie caché dans les fibres des hommes,
Tu sais également les rêves qui bourdonnent
Et rôdent dans l'or fin des âmes juvéniles.
Les bagues d'aujourd'hui parlent de vœux débiles,
Toi tu parles des vœux continus des lignées,
Des vœux profonds qui semblent éclore et baigner
Par la racine dans une aurore de mythes,
De vœux lointains qui ne connaissent de limite
Ni dans le temps vécu, ni dans le temps à vivre.
Ton rêve se balance un peu flou, un peu ivre
Sur les torches, les cris, les danses, les étreintes ——

La noce va dessous la nuit d'étoiles ceinte ;
Elle conduit au seuil de l'époux l'épousée ;
Mais dans ton rêve fou de déesse grisée,
Le cortège toujours s'avance et se déploie ;
Le long du temps jaloux il marche dans la voie
Qui chante, retentit et flambe à sa venue ;
Il marche dans sa voie devers les inconnus
Où la race depuis les vieux héros chemine.
Il est l'essaim des nobles élans que fulmine
La jeunesse dans la maison hautaine et forte ;
Il est l'invincible poussée contre les portes
Des destinées couvant leurs embûches de bêtes ;
Il est le tourbillon d'amour et de conquête
Allant dans l'avenir ambigu s'enfoncer ———

La bague des aïeux me confie ses pensées.

Les grands soleils du petit jardin ——

Les grands soleils du petit jardin où tu lis
Se saluent de tout près en courtisans polis
Qui s'alignent d'après les lois de l'étiquette
Devant les murs blasonnés de rhubarbe, et guettent
La venue de celui d'où partent les faveurs.

Les grands soleils du petit jardinet rêveur

Où les bruits de la ville arrivent étouffés
Suivant le jeu des vents qui passent par bouffées,
Se dressent orgueilleux, ou, très humbles, s'inclinent.

D'autres soleils, moins flamboyants, mais d'origine
Qui ne le cède en rien aux lignées végétales,
D'autres soleils, en cuivre ciselé, s'étalent
Sur les vases de fonte et les ferronneries
De la maison qui de ses fins carreaux sourit
Et grignote tout bas ses briques fendillées.

Les grands soleils se balancent sous la feuillée
Et les soleils de cuivre ont de minces visages
Dont les yeux d'ironie et de rêve présagent
L'Automne des grandeurs et des pompes solaires.

Dans le petit jardin si clos, tu humes l'air
Du soir qui sent les fleurs, les feuilles — et qui tinte.
Tu regardes les toits d'ardoise dont l'étreinte
Se resserre autour du jardin et des soleils.
Tu ne lis plus, il te semble que tu t'éveilles
Dedans un crépuscule archaïque de livre.

Les grands soleils du mur et les soleils de cuivre

Te saluent en prouesse et te font les yeux doux ;
Les rameaux d'un laurier s'approchent de ton cou
Et chuchotent des compliments en madrigal :
La petite maison basse et fourbue s'égale
Par l'ampleur et le style au palais de Versailles.

Au jardin clos sont un Amour et des rocailles,
Elles et lui moussus, mutilés et noircis,
Mais tout se régénère au miracle précis
De la soirée qui feint d'être une renaissance.
Les grands soleils du mur et les autres l'encensent ;
Les rameaux du laurier lissent tes cheveux d'or ;
Et tu entends la voix d'un jet d'eau qui s'endort
Aux vasques fin veinées d'un parc imaginaire.

Dans un passé qui près de toi se régénère,
Que feras-tu pour te divertir et berner
L'ennui si naturel aux personnes bien nées ?

Les grands soleils ondoient, o majesté recente ;
Ceux de cuivre sourient de leur boucle décente ;
Et les cloches te carillonnent du Lulli.

Giras-tu, fardée et parée, sur ton grand lit
Dans la ruelle où grésillent des cassolettes
Pour écouter le bruit des paroles doucettes
Qui s'agencent d'après les lois de Vaugelas ?
A l'église iras-tu reporter ton cœur las
Des sonnets, des rondeaux et des billevesées
En oyant un sermon docte et bien divisé ?
Dans la cuisine où le ragoût fume et mijote
Endoctrineras-tu ta servante Flipote
Qui fracasse les pots et jargonne en parlant ?

Les grands soleils te font des saluts longs et lents,
Les soleils ciselés te sourient et miroitent ——
Tu choisis d'aller te promener dans l'air moite
Pendant qu'il ròde encore des clartés de chandelles
Et que les gens de qualité vont aux nouvelles
Sur le mail ou le long des berges du canal.

Là tu disserteras sur les causes finales
Avec M. Marphurius le philosophe ;
Le poète Tircis modulera des strophes ;
Et l'on conversera des tragédies que lut
Madame la baillive ou Madame l'Élue ——

Les grands soleils dorés t'approchent et tournoient :
Ceux de cuivre avec leurs ironiques minois
Pronostiquent, pendant que l'ombre s'accélère,
L'automne des grandeurs et des pompes solaires.

L'épagneul noir

L'ÉPAGNEUL noir, le chat blanc et le Terre-Neuve,
Avec l'enfant, voilà les seules gens qui peuvent
Être admis aux secrets paisibles de l'album.
Ce gros livre est hostile aux femmes et aux hommes
De notre temps narquois et dur aux vieilleries.
Sur le guéridon, près de la coupe qui série
Les cartes des bourgeois et des fonctionnaires,
Il gît béatement, car il n'a point de nerfs,
A l'inverse de nos petits bouts d'arrivistes.

Le chien, le chat, l'enfant flairent du nez la piste
Des âmes qui vaguaient dans la forêt des temps

Parmi l'album ouvert pour eux seuls et content
D'être questionné par quatre créatures.
Il sent bien, ce album vieillot, que la nature
Des vivants n'est point si moqueuse et desséchée,
Puisqu'il peut retenir attentifs et toucher
Avec des visions l'enfant et les trois bêtes.

Le plus sage, le plus calme, le plus honnête
En sa façon d'écouter et d'être courtois,
Celui qui rend le plus simplement ce qu'il doit
A l'âge et à l'expérience de l'album,
Le plus homme du monde et le plus galant homme,
Le plus grave sans aucun air impertinent,
C'est Black, épagneul noir au museau grisonnant :
Il est classique, il est correct, on a soigné
Son éducation, outre que sa lignée
Est fameuse par l'élégance des manières.

Je presume qu'il eut des tantes douairières
Et des oncles dont on conserve les portraits
En quelque galerie d'aïeux où les secrets
De famille se voient aux physionomies.
L'album obscurément le tient pour son ami
Le plus intime et le mieux apte à concevoir
Que grouper les images aux teintes d'ivoire

Des ancêtres, parents, cousins et familiers
Est au logis un ministère singulier
Requérant soin, discrétion et diligence.
L'épagneul et l'album ont des intelligences
Communes dans le fond reculé de leur moi;
Tous deux gens de foyer, de passé, d'esprit coi,
De conservation et de tradition,
Ils méditent en sympathie les actions
Des hommes et des chiens qui furent éponymes.

L'album admet parfois que l'entretien s'anime,
Mais pas trop, car ses habitants goûtent le calme
Et il sait que bien des Messieurs et bien des Dames
Logés dans ses cartons de bristol revêtus,
Pour avoir exercé leur zèle et leurs vertus
Jadis au temps de la Monarchie de Juillet,
Sont lasses maintenant, n'aiment point qu'on feuillette
Le livre qui leur sert de cloître et d'hôpital
Ni qu'on rompe en glosant le silence fatal
Où sont blottis leurs sentiments clos et fripés.
Donc l'album n'aime point l'allure dissipée
Du Terre-Neuve qui semble un matelot clochant,
Un peu ivre, près des boutiques des marchands
Inquiets pour leur étalage et leur vitrine.
Le chien, de son enfance et de ses origines
Garde un balancement houleux, pesant et rude.

Les meubles du salon sont pris d'inquiétude
Quand il va les toucher de sa tête de phoque.
Surtout le guéridon, fantôme sans époque,
Sans style, sans confort et sans stabilité.
Mais l'album n'ose point gémir ou s'irriter
Contre le Terre-Neuve aux bourrades lourdaudes.
Il souffre doucement son museau qui maraude
Tout près du fin bristol et des portraits jaunis,
Car il connaît la surhumaine et l'infinie
Bonté du chien nageur à la tête de phoque.
Et les meubles tassés dans le salon baroque
N'osent pas critiquer les avis de l'album.

Le chat couché en rond sur le tapis vert-pomme
Du guéridon, tout près de la grand coupe où musent
Les cartes des bourgeois et de ceux que les Muses
Pourvurent d'un bon naturel et destinèrent
A figurer dans les corps de fonctionnaires,
Le chat ronronne, et c'est la façon dont il cause
Avec la gent défunte au vieil album enclose.
Il sait bien que ceux-là qui gisent dans l'album
Errent aussi dans le jardin quand vient l'Automne
Et que jase le voile amenuisé des feuilles;
Il les a vus l'été quand il est sur le seuil,
Pelotonné, laissant à peine la lumière
Se glisser par l'incision de ses paupières,

Il les a vus rôder au bosquet des lilas;
Il a, quand il chassait en mesurant ses pas,
Dans les chambres abandonnées et les soupentes,
Connu tout le passé furtif et doux qui hante
La maison, s'insinue dans les recoins, sourit
Dans les reflets et fait craquer les boiseries.
Avant de regarder leurs falotes images,
Il a, ce chat (nous dirons qu'il est un *chat mage*,
O vieil ami, comme autrefois, en Rhétorique),
Il a senti leur présence mélancolique
Diffuse parmi les gazons clairs, les feuillages,
L'ombre moite et fleurie des chambres à ramages,
Les greniers, les placards, les armoires normandes.
L'album auprès de lui parfois se documente
Ou voudrait se documenter, mais le chat blanc,
Chasseur insidieux, artiste en faux-semblants,
Agile aux bonds elliptiques parmi les plantes,
Ne sait que ronronner d'une voix indolente,
Somnoler, cacher son nez rose en sa fourrure,
Dès qu'ayant pris congé de la fauve nature
Il redevient l'hôte du logis qu'il connaît.
L'album inquisiteur le trouve un peu benêt
De ronronner et de se ramasser en boule
Au lieu de préciser les rêves qui s'écoulent
Dans son âme affinée de chat visionnaire.

Dans le salon peuplé de choses qu'on vénère,

L'Épagneul noir, le Chat blanc et le Terre-Neuve
Avec l'enfant, voilà les seules gens qui peuvent
Être admis aux secrets paisibles de l'album.
L'enfant, qui ne saurait traduire *amo Deum*,
Est du passé reclus l'interprète zélé.
Les sages animaux l'écoutent moduler
Dans ce langage humain qui les trouble et les charme,
La légende de ces Messieurs et de ces Dames
Qui s'érigent silencieux dans les cartons,
Si grêles, si fanés, si pâles avortons,
Si loin du monde où chiens et chats vivent leur vie.

L'enfant qui ne sait rien des chemins qu'ont suivis
Ces fantômes de la monarchie de Juillet,
Les explique, les commente, les étiquette,
Dit leur âme d'un geste ou d'un mot qui s'envole.
Et l'album goûte sa mimique et ses paroles
Qui sont bien ce qu'il faut pour expliquer des ames.

L'épagneul noir, chien de société, se condamne
A l'immobilité grave sur un fauteuil ;
Le Terre-Neuve, surveillé du coin de l'œil
Par l'enfant qui ne permet pas qu'on soit distrait,
Caresse du museau l'ivoire des portraits :

Le chat blanc qui s'est mis en boule et qui ronronne
Se dit qu'il connaît mieux ici-bas que personne
Tout le passé berceur diffus dans la maison.

Les gens sensés, pleins d'ironie et de raison,
Sont très loin, à leurs occupations diverses,
L'album, l'enfant, le chat et les deux chiens conversent
En plein rêve, parmi le monde chuchotant
Des âmes qui vaguaient dans la forêt du temps.

Les gens qui dans l'album ——

Les gens qui dans l'album élurent domicile
Ont les traits fins, le teint mat et l'œil attentif.
Ils semblent regarder les vivants qui héritent
De leur maison, de leurs fauteuils, de leur sourire.
Mais les vivants distraits ne rendent plus visite
A ceux qui dans l'album ont élu domicile.

Les images ne causent plus qu'avec les simples.

Les meubles d'autrefois, le chat qui voit les minces
Clartés des revenants et qui entend leurs plaintes
Chantonnées dans la soie des tentures éteintes,
Les deux chiens et l'enfant qui s'affirme le prince
De sujets nés pour l'écouter et pour le craindre —
Les images ne causent plus qu'avec les simples,

L'enfant explique aux animaux tout ce passé :
Les oreilles, les fronts, les bouches et les nez,
Les costumes de militaire et de curé,
Les dames qui portent des jupes ballonnées
Et des cheveux noués ou tirebouchonnés,
La demoiselle qui ne put se marier
Puisqu'on la trouva morte sous ses oreillers,
Ce cousin qui fit la campagne de Crimée,
Puis acquit un négoce à Beaumont-le-Roger,
Ce magistrat soigneux de ses lèvres pincées —
L'enfant explique aux animaux tout ce passé.

L'enfant module aussi de subtiles remarques
Qui font rêver ses auditeurs à quatre pattes.
Il dit : j'aurais voulu connaître ces deux dames
Et jouer avec leurs bracelets et leurs bagues :
Voyez, elles ont l'air de rentrer dans les cartes.
Pour l'oncle Antoine, il est vraiment comme un cheval
Nous n'aurions pas voulu nous piquer à sa barbe.
On m'a conté qu'il aimait beaucoup la salade

On aime ce qui est très-fort quand on est brave.
Que viennent faire ici Monsieur Thiers et le pape
Qui ne sont rien à ces Messieurs et à ces Dames? ——
L'enfant module ainsi de subtiles remarques.

Les défunts sont charmés des légères paroles
Qui frémissent comme un insecte sur l'album.
Ils trouvent à l'enfant plus de savoir qu'aux hommes,
Car les hommes sourient, se moquent et raisonnent
Et ne respectent pas les portraits de l'album.
Mais pour ces quatre si délicates personnes
Les portraits rient, sourient, se meuvent et s'approchent,
Les Messieurs font la roue et les dames fredonnent —
Les défunts sont charmés des légères paroles.

Cet album est sorti de la mémoire humaine.
Les hommes font ce qu'ils ont coutume de faire,
Chacun à son plaisir ou dans son ministère,
Et croient leurs actions bien neuves et bien fraîches.
Mais les gens de l'album à l'enfant et aux bêtes
Enseignent les idées et les faits des ancêtres
Et que ces actions sont vieilles et lointaines —
Cet album est sorti de la mémoire humaine.

Servantes, lavez bien ——

SERVANTES, lavez bien le perron et le seuil.
Les deux lauriers qui nous sourient et nous accueillent
Dès que nous revenons des champs ou du village
Se montrent soucieux du coutumier lavage
Car ils aiment le lustre et la beauté du seuil.

Eux-mêmes sont jaloux de l'éclat de leurs feuilles

Dont le vernis miroite aux touches de la brise.
Servantes, imitez les deux lauriers-cerises
Quand vous brossez le seuil et les degrés en pierre
A l'aube qui vous teint de sa fraîche lumière
Et lisse vos cheveux aux souffles de sa brise.

Les deux lauriers saluent de leurs feuilles precises
Le jour qui naît si pâle au toit de la maison
Et divague parmi les voiles du gazon —
Ce nouveau jour se vêt de toile fine et blanche
Dont les plis, ô lauriers, s'écartent sur vos branches
Et viennent essuyer le seuil de la maison.

Servantes, que l'eau mousse en légère toison
Sur la pierre divine où les hôtes s'arrêtent.
Lauriers étincelants, balancez vos deux têtes
Pour dire votre joie aux accortes servantes,
Car vous savez qu'aux seuils dont la pierre est luisante
Les heures de lumière et de gaîté s'arrêtent.

Les heures habillées de linge blanc sont prêtes
A visiter le seuil au cours de la journée

Les lauriers leur diront des phrases bien tournées
Vu qu'ils furent nourris aux préceptes des grâces
Et parent les instants de la journée qui passe
Avec le souvenir des antiques journées.

Je suis donc revenu au jardin ——.

Je suis donc revenu au jardin, cet ami
Où les bêtes et les arbres m'étaient soumis,
Où l'univers tenait pour moi entre les murs,
Où je croyais que se limitait la nature,
Où la vie me parlait tout bas dans les feuilles.

J'ai contourné la maison close et verrouillée
Où la glycine étend jusqu'au toit ses conquêtes ;

J'ai entendu le chant des arbres et des bêtes
Qui n'ont point remarqué le passant que j'étais.

J'ai poussé vers le mur où le figuier gîtait
Entre la cour de la cuisine et la cabane
Qui de lierre et de vigne aujourd'hui s'enrubanne
Et où jadis gloussaient et picoraient les poules.

Je les entends en rêve, et j'entends qui roucoule
A côté, sur le mur, ou là-haut, sur les combles,
Dès la pointe de l'aube un couple de colombes
Amies de la maison, de la cour, du figuier.

O figuier, quel mystère est clos sous ta feuillée ?
Quel agreste passé te captive et te hante ?
Quels regards sont filtrés et guidés par les fentes
Que tes mains épandues entrebâillent à peine ?
Quel chèvre-pied, guettant les figures humaines,
Gîte voilé, mais deviné, sous tes rameaux ?
D'où vient qu'il balbutie, vers le couchant, des mots
Qui imposent le rêve et le silence aux poules ?

O figuier, si l'enfant t'approche, tu refoules

Sa pensée vers des bois, des collines, des sources,
Des nymphes couronnées d'hyacinthe, des courses
De Faunes et de daims le long d'un fleuve émule,
Des temples émergeant d'un fauve crépuscule
Entre des pointes de cyprès et de vieux rouvres ——

O figuier, si l'enfant t'approche, tu découvres
A son âme des bois sacrés et des prairies,
Des dieux adolescents qui jasent et qui rient
En buvant du miel roux dans des coupes de hêtre ;
Des bergers copiant l'exemple des ancêtres
Et, avec le limon, la résine ou la cire,
Assemblant des roseaux qui déjà réussirent
Sur l'onde et sous la brise à moduler des plaintes.

O figuier, quel passé gémit sous ton étreinte
A la venue du soir et quand souffle l'Automne ?
Tes voisins caquetants et murmurants s'étonnent
D'être là côte à côte, avec toi réunis,
Sans que règne dans leur cité plus d'harmonie,
Sans être visités des Faunes et des Muses.
Les femmes lessivant, les colombes qui musent
Dans notre vieil ami le marronnier pensif,
Le lierre, qui s'enfonce et tenaille des griffes.

Les poules qui du bec et des ergots ponctuent
Quelques vieux choux et quelques feuilles de laitues,
La cuisine, la cour et l'honnête maison
Dont la nuque soutient les mois et les saisons,
Tous ceux-là te voyant, t'écoutant chanter, rêvent
De jours plus transparents, d'une plus jeune sève
Dans les rameaux, de voix et gestes cadencés,
De dieux épars, venus des lointains du passé,
Qui par les cieux, les eaux et les plantes cheminent;
Les choses entassées dans la pénombre fine
Espèrent tes leçons de force et de beauté ——

Je suis donc revenu vers le figuier hanté
Que vénéraient la cour, les colombes, les poules
Et tous ceux dont la vie régulière s'écoule
En ce coin de constante et chantante habitude ——
La cuisine dormait, close; la solitude,
La vétusté rongeaient les pierres et les planches;
Ni colombes, ni eau qui mousse et qui s'épanche,
Ni poules picorant ou gloussant, ni ramage
De feuilles, ni enfant rêvant à des images
De Faunes emmiellés qui sautent et qui rient ——

Le figuier n'était plus qu'une tige pourrie.

EN MARGE DES GÉORGIQUES

Le vignoble qui ceint ——

Ausim vel tenuis vitem committere sulco.

Georg. II, 280.

Le vignoble qui ceint les ormeaux de nos rêves,
Amie, aura toujours sa douce et jeune sève,
Même s'il ne suit pas l'exemple de l'yeuse
Dont les bras souterrains vont plongeant et se creusent
Des chemins tortueux vers les antres du sol.

Le vignoble qui nous enchante et nous console,

Dans les songes où vont nos deux âmes agiles,
N'enfonce point ses pieds noueux jusqu'à l'argile,
Mais il trouve l'eau succulente et nourricière
Presque au sein de l'espace où se joue la lumière,
Où les baumes légers s'envolent des calices.
Les feux de notre joie l'inondent et se glissent
Facilement jusqu'à sa quêteuse racine;
L'air mouillé de nectar et teinté de glycine
Qui baigne l'horizon du pays de nos cœurs,
Dilué dans la glèbe caillouteuse, effleure
Les pieds noueux des ceps qui grimpent sur nos joies —

Viens; mords la grappe où le soleil bouillonne et vois
Ta face au ruisselet où se mirent les chèvres :

C'est notre sang mêlé qui roule sur tes lèvres.

Bergers, quand vous cuisez ——

Nam saepe incautis pastoribus excidit ignis —
Georg. II, 303.

Bergers, quand vous cuisez les courges ou les fèves
Près du bois d'oliviers où se plaisent les rêves
Que mon amie et moi nous suivons pas à pas,
Domptez le feu que le Zephyr incline au ras
Du sol herbu que vont pâturant vos genisses :
L'étincelle cachée n'attend qu'un dieu propice :
Elle s'insinuerait, perfide, sous l'écorce
D'un des arbres aimés qui déploie ses bras torses
Au-dessus des pensées où nos âmes s'enlacent.

Et bientôt vous entendriez la tige grasse
Pétiller et craquer dans le bois assoupi.
La flamme jaillirait en sonores épis
Vers les rameaux d'en haut qui nous servent de voûte,
Vers le feuillage aigu et pâle qui écoute
Le parler simple et cadencé de mon amie ———

O bergers, quelque dieu déjà sur nous gémit,
La poix revêt la nue de fumée âcre et dense.

Bergers, veillez au feu qui ondoie et qui danse
Près du bois d'oliviers où nos rêves défilent
Quand nous lisons tous deux dans le même Virgile.

Quand nous passons au bois —

Et te, Bacche, cocant per carmina laeta, tibique
Oscilla ex alta suspendunt mollia pinu.

Géorg. II, 388.

Quand nous passons au bois des soucis et des craintes
Entre les pins tendus sur la pente d'où suintent
Les ruisselets peignant la mousse des rochers,
Quand l'air épais résiste aux flèches de l'Archer,
Quand nous sentons nos pieds glisser vers la nuit close,
Alors, amie, aux doigts des pins qui s'ankylosent
Va suspendre les figurines délicates
Du dieu par qui la joie universelle éclate.
Nous les avons taillées dans l'os et dans l'aubier

Ou façonnées avec l'argile du potier
Le long des jours qui rient et des heures chantantes.
Va les suspendre aux pins taciturnes que hantent
Les craintes et les soins de nos cœurs sans vertu.
Attache-les parmi les aiguilles pointues
Au bout de cheveux d'or cueillis sur tes épaules.
Et nous verrons, pareils aux bras souples des saules,
Les bras glacés des pins se fondre et s'amollir;
Nous entendrons la voix des animaux, le rire
Des nymphes réveillées sous les pierres en mousse;
Nous sentirons les souffles chauds, l'haleine douce
Des cieux longtemps bannis du pays de nos rêves;
Le dieu, se balançant, fera monter la sève
Du vignoble où nos joies mordent et s'alimentent ——

Puis nous embrocherons les entrailles fumantes
Du bouc mangeur de notre dieu —— pour les griller
Suspendues aux scions du lisse coudrier.

Le vignoble a tendu —

Persequitur etiam attondens fingitque putando
Georg. II, 407.

Le vignoble a tendu ses grappes de lumière :
Nous avons bu la joie et la flamme guerrières
Du raisin fait de notre joie, de notre flamme :
L'hiver n'a point glacé la flore de notre âme :
La tiédeur des maisons n'a point rompu nos forces.

Voici que notre sève, amie, bout dans l'écorce

Du plant divin qui multiplie de jeunes plants;
Et c'est le temps d'aller émondant ou sarclant
Disputer notre vigne à la saison fleurie.
Tous deux bons vignerons, dès que l'aube sourit,
Faisons luire et crier la serpe dans les pousses;
Et ne crains pas, amie, que le fil s'en émousse:
Saturne au temps jadis la forgea de ses mains.
Qu'elle aille cliquetante et suive son chemin
A travers les sarments dont bougent les bras minces.
Sans funeste pitié, sans indulgence, évince
Les petits fous qui s'allongent en courses vaines.
Va, ne gaspillons pas le beau sang de nos veines,
Ne compromettons pas l'espérance des grappes;
Sinon, le dieu longtemps cultivé nous échappe
Et, divers, se répand en brindilles sauvages ——

Mais déjà tu revois son corps et son visage,
Déjà le sang reflue et lui gonfle le torse.

Viens —— quêtons les sarments, les dépouilles sans force
Qui ne menacent plus nos œuvres ou nos joies ——
Et qu'un feu de bois sec à l'horizon rougeoie.

1908

René Salomé

Il a été tiré de ce cahier seize exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant ;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur ;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur ;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement ;

et trois exemplaires d'auteur numérotés a, b, c *exemplaires d'auteur.*

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur : nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits ; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement ; l'abonnement sur whatman à cette dixième série est de deux cents francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume et compagnie successeurs), 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration; ces fonctions demeurent libres.

Nos Cahiers paraissent par séries; une série parait dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, valable pour la série en cours.

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.....	**vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	**vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman.....		**deux cents francs** pour tous pays

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste; la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus; pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi jusqu'au 31 décembre 1908 on peut encore avoir pour vingt francs les onze cahiers non épuisés de la neuvième série.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi à dater du premier janvier 1909 la neuvième série incomplète se vendra vingt-huit francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine ... 5

RENÉ SALOMÉ. — *plus près des choses* 7

IN MEMORIAM 9

Ile feuillue, ceinturée de porphyre 11

Sur la colline, entre les pins 17

La bibliothèque a deux fenêtres 25

Ce parchemin bruni et ridé 33

Fille entrevue 39

Le vieux porte-carte en crocodile 45

Tu piquais dans la soie 48

L'outillage menu 51

Tu te ris de ma bibliothèque 54

Autour de mon vieux chapeau verdâtre 56

Feu du ciel, je t'ai vu 61

Le thé chante 65

Le long jour d'été 69

La chambre bleue dormait 73
J'ai rêvé que le marronnier 78
La bague des aïeux 85
Les grands soleils du petit jardin 91
L'épagneul noir 96
Les gens qui dans l'album 103
Servantes, lavez bien 106
Je suis donc revenu au jardin 109

en marge des géorgiques 113
Le vignoble qui ceint 115
Bergers, quand vous cuisez 117
Quand nous passons au bois 119
Le vignoble a tendu 121

Il a été tiré de ce cahier 125
Nos cahiers sont édités 127
Table de ce cahier 131

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour treize cents exemplaires de ce sixième cahier et pour seize exemplaires sur whatman le mardi 22 décembre 1908.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 3044

SEPTIÈME CAHIER DE LA DIXIÈME SÉRIE

MAXIME VUILLAUME

MES CAHIERS ROUGES

IV. — *quelques-uns de la Commune*

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires : — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes ; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie : et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct ; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement ; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci,

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

MAXIME VUILLAUME. — mes cahiers rouges. — I. — *une journée à la cour martiale du Luxembourg. — le Jeudi 25 mai 1871.* — dixième cahier de la neuvième série :

Avant-Propos de LUCIEN DESCAVES ;

MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — I. — **une journée à la cour martiale du Luxembourg** :

I. — déroute ; pantalons rouges ; pavés maudits ; lendemain de victoire ; perquisitions ;

II. — Citoyen ! ; entre les deux gendarmes ; ma montre ; « le Socialisme » ; un prêtre ; le Prévôt ; sur deux rangs ;

III. — devant le tribunal ; le Sabre ; Interrogatoires ; à la queue ; ceux qui attendent ; pensées ;

IV. — lueur d'espoir ; pourparlers ; angoisse ; loin de l'Enfer ; attendrissement ; refuge ;

V. — l'abattoir du Luxembourg ; errant ; dénonciations ;

VI. — Petites cours martiales ; l'Opéra ; Au mur les godillots ; le charnier de Charonne ; le puits des Fédérés ; le compte des morts ;

un cahier blanc de 108 pages, marqué... deux francs

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

MAXIME VUILLAUME. — mes cahiers rouges. — II. — *un peu de vérité sur la mort des otages. — 24 et 26 mai 1871.* — onzième cahier de la neuvième série:

l'histoire qui ment;

L'ARCHEVÊQUE *(mercredi 24 mai).* — le capitaine de Beaufort; premier cadavre; la cantinière Lachaise; Six fusilles, six otages; Nous voulons l'archevêque; Et notamment l'archevêque; La Descente; Vers la mort; la fusillade; le nain féroce; Devant le Conseil de guerre; Poignante confrontation; les acteurs du drame;

L'HOMME DU MEXIQUE *(vendredi 26 mai).* — Si nous allions chercher Jecker; les cinq à la Roquette; Interrogatoire; La montée; Le « mur » de Jecker;

LA RUE HAXO *(vendredi 26 mai).* — Préparatifs; il m'en faut cinquante; Conversation à la prison; les quatre otages civils; Largilliere, Ruault et Greffe; Jusqu'à la Mairie de Belleville; Rue de Paris; Rue Haxo; le mur; le massacre; le compte des morts; celui qui est de trop; Devant les juges; Saint-Omer; Emile Gois; Aujourd'hui; Comparaison;

un cahier blanc de 132 pages, marqué . . . deux francs

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

MAXIME VUILLAUME. — **mes cahiers rouges. — III. —** *quand nous faisions le « Père Duchêne ». — mars-avril-mai 1871.* — **douzième cahier de la neuvième série :**

LA RÉPUBLIQUE OU LA MORT ! — I. — Je rencontre Vermersch ; Colonne en fête ; II. — La République ou la Mort ! la mère Gaittet ; l'argent ; III. — Il est bougrement en colère ; IV. — Mort et Résurrection ;

NOS APRÈS-MIDI. — I. — dans la Fournaise ; II. — la Commune proclamée ; Celui qui n'est pas là ; Jusqu'à la mort ; III. — le Canon du Père Duchêne ; des Héros ; IV. — Henriette la jolie cantinière ; à Beaujon ; Funérailles rouges ;

QUELQUES AMIS. — I. — Félix Pyat ; II. — Rogeard ; III. — Rossel ; IV. — Raoul Rigault ; V. — Déjeuner chez Protot ; VI. — notre citoyen curé ; VII. — Gaietés ;

LE BATAILLON DU PERE DUCHÊNE. — I. — Si nous formions un bataillon ! Brillant uniforme ; Ça ne va pas ! chez Rossel ; Déjeuner à la Caserne ; II. — Bataille ; Jusqu'au Père-Lachaise ;

DERNIERS JOURS. — I. — Dîner chez Rachel ; Le Père Duchêne a vécu ; ce qu'était devenu Vermersch ; II. — notre ami Paget-Lupicin ; III. — notre fortune ; Collectionneurs, ouvrez l'œil ;

un cahier blanc de 144 pages, marque . . deux francs

Pour les personnages qui ont été cités déjà l'année dernière dans les trois premiers cahiers rouges, *ci-dessus annoncés, on pourra se reporter aux notices biographiques individuelles publiées à mesure dans ces trois premiers cahiers; le troisième cahier*, quand nous faisions le « Père Duchêne », *douzième cahier de la neuvième série, contenait, page 365, un* Index *alphabétique général des notices biographiques individuelles, et page 367, un* Index alphabétique général *des noms propres cités dans tous les trois premiers cahiers.*

On ne trouvera dans les trois cahiers de cette année que les notices biographiques individuelles des personnages nouveaux.

MES CAHIERS ROUGES

IV. — *quelques-uns*

de la Commune

CEUX QUI VONT A LA MORT

RAOUL RIGAULT

Boulevard Saint-Michel

Mercredi 24 mai. Midi. La fusillade crépite tout à l'entour. On attend l'attaque. Dans une heure, deux heures au plus, ce sera la bataille.

Rue Racine, en face du Soufflet, une voiture est arrêtée près de la barricade. On en descend des caisses de cartouches que l'on range le long des pavés. La voiture vidée, on dételle le cheval blanc, pour l'atteler à une mitrailleuse restée en panne. L'attelage grimpe le boulevard.

L'ami Maître, notre chef de bataillon des *Enfants du Père Duchêne*.

— Où vas-tu?

— Au Panthéon.

— Sont-ils loin?

— Toujours rue Vavin, où Lisbonne (1) les arrête...

Nous longeons en causant le lycée Saint-Louis.

---

(1) Lisbonne (Maxime), colonel de la Blesse le 25 mai boulevard Voltaire, condamné à mort, commué aux travaux forcés. Né en 1839. Mort en 1905.

Maître me résume, en quelques mots rapides, la défense. La place Saint-Michel fermée par la grosse barricade de la Fontaine. La rue Saint-Séverin hérissée de pavés. La rue des Écoles, le boulevard, coupés de fossés. La rue Racine, la rue de l'École-de-Médecine barricadées. Et, forteresse colossale, la barricade de la place Maubert, protégeant la retraite, par le pont d'Austerlitz, vers la rive droite et le onzième.

Place de la Sorbonne. La barricade qui va défendre l'accès à la rue Soufflot est en retard. Donnant des ordres, l'écharpe rouge en sautoir, Aconin, ancien capitaine, sous le siège, à mon 248e.

— Eh! venez donc!

— Tiens! Rigault!

C'est bien Rigault qui nous appelle. Il cause, sur la place, avec un groupe d'amis.

Nous traversons, Maître et moi, le boulevard.

Rigault est en grand costume de commandant fédéré. Tunique à col et revers rouges. Sur la bande rouge du képi, une grenade d'argent.

— Entrons au d'Harcourt.

au d'Harcourt

Le café d'Harcourt est hermétiquement clos. Du pommeau de son sabre Rigault frappe aux volets. Une porte s'entr'ouvre, laissant voir un coin de la face apeurée du gérant.

— Ah! c'est vous, monsieur Rigault... Ah! non... non... impossible...

Et l'infortuné cafetier, avançant la tête, embrasse d'un long regard d'angoisse la place de la Sorbonne,

où les pavés montent, fermant les rues adjacentes, et où flambent au soleil les faisceaux des fusils.

— Allons, ouvre vite, dit Rigault nerveux. Et fous-nous la paix.

Nous entrons. La salle est obscure. Seules quelques lames ensoleillées s'échappent des jointures des volets. Nous nous asseyons. Cinq. Rigault. Un grand jeune homme en costume de lieutenant, un élève des Beaux-Arts, habitué comme nous, de la brasserie Saint-Séverin, Huet. Il a, je m'en souviens, de hautes bottes de cuir jaune, qu'il étend sur une chaise, à demi endormi. Je ne connais pas le troisième. Maître est en chef de bataillon. Moi en civil et képi de lieutenant.

D'un trait, Rigault avale le verre de grenadine qu'il s'est fait servir. Il me frappe sur l'épaule.

— Tu sais... Eh bien!

Il scande ses paroles.

— Cette nuit...

— Eh bien, cette nuit?

— Eh bien... Je l'ai fait fusiller...

— Fusillé... Qui?

— Chaudey.

Maître m'a jeté un regard rapide. Huet n'a pas bougé... Il est toujours somnolent... Il doit être au courant. Peut-être — sa fatigue semble l'indiquer — n'a-t-il pas quitté Rigault depuis l'heure tragique...

— Fusillé?... Mais, comment...

Un frisson me traverse comme un coup de poignard. Je voudrais parler... savoir...

Mais Rigault ne nous laisse pas, à Maître et à moi, le temps de l'interroger. Il se lève, raccroche son sabre

qu'il avait détaché pour frapper aux volets... Nous sortons.

— A tout à l'heure... Au Panthéon...

Vision d'horreur

Le lendemain. Sept heures du matin. Je descends hâtivement la rue Gay-Lussac. Partout des morts. Morts de la veille, morts de la nuit, morts du combat ou de la fusillade. Au pied du haut mur du couvent des Dames Saint-Michel, au carrefour de la rue Saint-Jacques, toute une file de morts. Les faces cachées sous une couche de paille sanglante.

Des morts encore contre la maison étroite, au portail ogival, aujourd'hui le numéro 26 de la rue Gay-Lussac. Tout près, adossé au mur de l'institution Lelarge, un cadavre coiffé d'un képi rabattu sur le front. Celui d'un vieillard, le père Philippe, conducteur d'omnibus de la ligne Montmartre-Saint-Jacques. On l'a pris, l'infortuné, pour quelque soldat d'un corps franc.

Un rassemblement, en face de la barricade éventrée de la rue Royer-Collard. Hommes, femmes, causant avec animation. Je m'approche. Je jette un regard furtif...

Horreur !

Un officier fédéré. Un commandant. Étendu. La tunique grand ouverte. La chemise tachée de rouge. Les pieds nus. Les galons des manches arrachés. La tête recouverte à demi d'un linge ensanglanté.

Un soldat, qui se détache du groupe, s'agenouille, soulève le linge...

Rigault !

Rigault, que j'ai quitté la veille, là, à cent pas...

Il me semble que tout mon sang, à moi, s'en va. Mes jambes se dérobent...

Encore un regard... C'est bien lui... C'est bien sa barbe .. raidie de poussière et de sang... Le crâne fracassé...

Je presse le pas...

Tout le jour, dans mon effroyable station à la Cour martiale du Luxembourg, je reverrai cette vision d'horreur... le cadavre à la face broyée... la foule qui l'entoure... le soldat qui se penche et qui détache le linge, collé sur l'affreuse plaie...

Légende et Vérité

La mort de Raoul Rigault a été maintes fois racontée.

Dès le début de l'exil, plusieurs versions circulaient. Celle que je vais donner ici — déjà publiée par moi dans la *Liberté* de Bruxelles, en juin 1873 — est faite de renseignements recueillis, à Genève, près des combattants.

Les souvenirs étaient, du reste, fort peu précis. Pendant des mois et des mois, beaucoup crurent que Rigault n'avait point été tué. Nous avions beau protester — Pilotell, qui l'avait vu mort lui aussi, et moi — beaucoup s'acharnaient à croire qu'il allait un jour nous surprendre, comme l'avaient déjà fait tant d'autres, que la bataille avait épargnés.

Rigault était mort et bien mort. Le cadavre de la rue Gay-Lussac était le sien. Après nous avoir quittés,

Rigault avait fait une courte apparition à la mairie du Panthéon, d'où il était sorti, se dirigeant par la rue Saint-Jacques. Il était environ trois heures, quand, les barricades déjà évacuées, il se trouvait au carrefour des rues Saint-Jacques et Gay-Lussac, et sonnait à la porte de l'hôtel Gay-Lussac, au numéro 29 — toujours le même. Qu'allait-il y faire ? Voir sa maîtresse, une jeune artiste, Mlle D... ? Changer de costume, quitter l'uniforme qu'il n'avait revêtu que pour présider au drame de Sainte-Pélagie ? Observer, d'une fenêtre élevée, le mouvement des troupes? On ne sait.

Toujours est-il qu'au moment même où Rigault, très myope, sonnait à la porte de l'hôtel, les soldats de Versailles envahissaient les rues Saint-Jacques et Gay-Lussac, ouvertes par la prise de la barricade de la rue de l'Abbé-de-l'Épée.

Lignards et chasseurs, qui ont aperçu de loin l'officier fédéré, sur lequel la porte s'était déjà refermée, se précipitent, frappent, font irruption.

— Vous allez nous livrer l'officier que nous avons vu entrer chez vous...

Ils saisissent le propriétaire, M. Chrétien, malgré les explications que cherche à donner sur l'innocence de ce dernier un chirurgien aide major qui habite la maison.

— Eh bien alors, l'officier — ou le mur !

Le propriétaire monte. Il rencontre Rigault, accompagné de son secrétaire, André Slom.

— C'est bien, dit Rigault. Je ne suis pas un couillon. Je descends. Et, s'adressant à Slom :

— Toi... reste... ce n'est pas la peine de te faire fusiller avec moi.

Aussitôt descendu, aussitôt pris, entouré, désarmé. L'un prend son sabre, l'autre son revolver.

— Allons au Luxembourg !

Le cortège grossit à chaque pas. En face de la barricade de la rue Royer-Collard, on croise un groupe d'où se détache un officier :

— Quel est cet homme ?

— Je suis Raoul Rigault, procureur de la Commune de Paris.

— Ah ! vous êtes Rigault. Eh bien ! vous allez crier : « A bas la Commune ! »

Le prisonnier eut un sourire de dédain. Certainement, à ce moment suprême, l'ombre de son aîné, Chaumette, le procureur de la grande Commune, passa devant ses yeux.

— Vive la Commune ! cria-t-il d'une voix forte.

Rigault tomba, le crâne fracassé. L'officier, disent les uns, un sergent de chasseurs de l'escorte, disent les autres, lui avait fracassé la tête.

Telle est la légende, dans laquelle entre — les documents écrits en font foi, entre autres une lettre adressée aux journaux de l'époque par M. Chrétien — une bonne part de vérité. (1)

---

(1) D'autres légendes ont couru. Quelques heures après que Rigault eut été tué, un interné du Midi, bien connu au Quartier, où sa ressemblance avec le prince Napoléon lui avait valu le surnom de Plonplon, vint. Il se baissa, toucha de ses lèvres le front saignant, et, en souvenir, détacha un des boutons de manchettes. — Autre légende. La propriétaire du moulin *Cocher Blée* entre fois rue des Cordiers, disparue, installé tout près, rue Gay-Lussac, écœurée des fusillés lancées au cadavre, jeta sur le mort une couverture. En ces jours abominables, où la plus légère sympathie aux vaincus conduisait à la fusillade, tout au moins à l'arrestation, c'était là un vrai courage.

Témoignage

Quelques jours après la défaite de la Commune, on causait, dans la salle de rédaction d'un grand journal parisien, des circonstances qui avaient marqué la mort de plusieurs des chefs. Delescluze, Vermorel, tombés au boulevard Voltaire. Dombrowski, tué rue Myrrha. Raoul Rigault, tué rue Gay-Lussac.

Entre un officier de l'armée de Versailles, le lieutenant (ou sous-lieutenant) Napoléon Ney, le propre petit-fils (ou petit-neveu) du maréchal.

Voici ce qu'il raconta :

Je rejoignais une partie de ma compagnie que j'avais laissée dans les environs du Panthéon. Dans l'après midi du mercredi.

Rue Saint-Jacques, je rencontre mon sergent.

— Venez donc voir, lieutenant, me dit-il. Nous venons de fusiller un chef. Il a les galons de commandant.

— Vous avez eu tort de ne pas m'attendre, dis-je au sergent. Je vous ai donné l'ordre de ne pas fusiller les officiers sans me prévenir.

— Mais, il a fait l'insolent! me répond le sergent.

Le sergent me conduisit, rue Gay-Lussac, au pied de la barricade qui fermait la rue Royer-Collard.

Le fusillé était étendu à l'endroit où il avait été tué. On l'avait recouvert avec sa tunique.

Je me baissai pour examiner son visage.

Ce fut alors que je reconnus, dans le commandant de la Commune, mon ancien camarade du lycée Saint-Louis, Raoul Rigault.

On avait trouvé dans les poches du mort des papiers qui ne laissaient aucun doute sur l'identité.

Je fis immédiatement mon rapport au colonel X.

Du récit du lieutenant Ney, il ressort que Rigault fut tué, sans que personne de ceux qui l'accompagnaient — on le conduisait certainement à la cour martiale déjà installée au Luxembourg — se fût douté que le prisonnier était le procureur de la Commune.

Toute une partie de la légende est ainsi détruite.

Le récit de Napoléon Ney m'a été communiqué par mon confrère E.-A. Spoll, devant qui il fut fait.

Autre Témoignage

Pour la mort au pied de la barricade de la rue Royer-Collard, j'ai retrouvé un témoin, (1) non seulement de l'exécution elle-même, mais des faits qui suivirent, après que Rigault eut été abattu par le coup de revolver du sergent.

— J'avais quitté vers trois heures — me raconta Charles Joly — la barricade de la rue Saint-Jacques, en face de l'*Académie*. J'étais rentré chez moi, rue Royer-Collard, n° 1[illegible], à l'hôtel Royer-Collard, rasant les murs pour éviter le feu des soldats qui tiraient de l'église Saint-Jacques du Haut-Pas. Quelques instants après, les rues voisines étaient occupées.

Je finissais de me vêtir, quand ma femme qui se tenait derrière les vitres, m'appelle.

— Vois donc! Des soldats qui emmènent un officier!

Je la rejoins. Je vois un groupe qui entoure un commandant. L'officier fédéré tournait le dos. Je ne pouvais le reconnaître. Brusquement, un sergent leve son revolver et

(1) Ce témoin, un de mes confrères, Charles Joly, fut longtemps correspondant du *Moniteur du Pas-de-Calais* et de plusieurs journaux algériens. Joly, sans prendre une part active à la Commune, avait, comme bien d'autres, conservé sa place dans le bataillon auquel il appartenait. Il est mort en décembre [illegible].

tire. L'officier fédéré tombe... Le groupe s'éloigne... Un quart d'heure après, je descends, et j'entre chez le marchand de vins voisin.

Un lieutenant versaillais, blessé à la tête, un bandeau sur le visage, mangeait à une table.

— On peut circuler sans danger, mon lieutenant?

— Non. Restez encore chez vous.

Je remonte. Une heure après, je me hasarde jusqu'à la rue Gay-Lussac, et c'est là, au coin de la rue Royer-Collard, que je reconnais, dans le cadavre de l'officier que j'ai vu tuer de ma fenêtre, Rigault.

La tête penchée était adossée au mur. Le crâne ouvert par le coup de feu. Le gilet déboutonné laissait voir le linge blanc.

Le lendemain, je le revis encore. Dans le crâne défoncé on avait poussé un bouchon de paille.

Le soir du jeudi, on enleva le cadavre, et je sus qu'on l'avait porté rue Saint-Jacques, tout près de l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, dans une maison (aujourd'hui le n° 250), où sous le siège, avait été établie une ambulance. On l'étendit sur une grande table. Le lendemain, le public défila devant ce cadavre, que la décomposition gagnait déjà.

C'est là qu'on vint prendre Rigault, pour l'inhumer.

VERMOREL

Boulevard Voltaire

Nous causions un jour, Avrial et moi, de la sanglante journée du jeudi 25 mai qui vit tomber Vermorel et Delescluze. La veille, les otages avaient été fusillés à la Roquette. La troupe occupait la caserne du Château-d'Eau. Derrière les pavés écroulés, les derniers défenseurs de la formidable barricade qui barrait l'entrée du boulevard Voltaire, répondaient encore au feu terrible qui plongeait sur eux.

Nous partîmes de la mairie du onzième vers quatre heures — me dit Avrial — Vermorel, Theisz et moi. Nous prîmes par la rue Oberkampf et la rue Amelot. Au coin de cette dernière rue et du boulevard, la barricade était abandonnée. Le feu des Versaillais était effrayant.

Tout à coup, à dix pas de nous, Lisbonne, en uniforme de colonel, fléchit et s'affaisse.

— Lisbonne... Lisbonne blessé! s'écrie Vermorel...

Vermorel n'a pas achevé, que je sens son bras s'appuyer sur mon épaule. Il chancelle, pâlit. Une balle l'a frappé au haut de la cuisse, tout près de l'aine, trouant l'écharpe

rouge. Theisz et moi le soutenons pendant que des fédérés qui se sont approchés vont chercher un matelas dans une maison voisine de la rue Amelot.

Vermorel est couché sur le matelas, que l'on soulève sur des fusils, et nous nous mettons en marche vers la mairie.

Nous croisons bientôt Delescluze.

— Vermorel est blessé, lui crions-nous.

Delescluze, s'approche, prend la main de son collègue.

— Ah ! pauvre ami.

— N'allez pas plus loin ! dis-je à Delescluze. Les barricades sont abandonnées, ou à peu près. La mitraille balaie nos positions. Lisbonne vient d'être atteint. C'est vouloir marcher à la mort... Retournez avec nous...

— Non, non, répond Delescluze. Laissez-moi. Je ne crains pas la mort. Vous êtes jeunes, vous. Mais moi, ma vie est finie...

Nous laissâmes Delescluze continuer sa route vers le Château-d'Eau. Je ne devais plus le revoir.

Arrivés à la mairie, nous étendîmes Vermorel sur la table de la salle où siégeaient les membres de la Commune encore présents. Ferré entra. Il courut vers le blessé, serra ses mains déjà brûlantes de fièvre.

— C'est vous, Ferré, dit doucement Vermorel. Vous voyez, cher ami, que la minorité (1) sait aussi se faire tuer...

Ferré tenait toujours dans ses mains les mains de Vermorel. Sur son visage énergique, passa comme un éclair de tristesse et de regret. Avait-il douté un instant de cette âme vaillante entre toutes ?...

Nous conduisîmes Vermorel dans un asile où déjà se cachait un ami, Olivier Pain, (2) blessé dans la matinée. Je

---

(1) Par une déclaration, en date du 15 mai, vingt-deux membres de la Commune avaient décidé de ne plus se présenter à l'assemblée et de se retirer dans leurs arrondissements. La Commune se trouva dès lors partagée en *minorite* (les vingt-deux membres) et *majorité*. Vermorel appartenait à la minorité, Ferré à la majorité.

(2) Pain (Olivier), journaliste, rédacteur de l'*Affranchi*, secrétaire général du délégué aux relations extérieures (Paschal Grousset). Condamné à la déportation enceinte fortifiée. S'évada avec Rochefort de la Nouvelle-Calédonie.

remontai ensuite à Belleville, pensant aller revoir Vermorel le lendemain. Mais le lendemain, la place du Trône était occupée par les troupes de Vinoy, et je dus renoncer à prendre des nouvelles de mon malheureux ami.

Longtemps, la table sur laquelle fut étendu Vermorel, à la mairie du onzième arrondissement, resta tachée de sang.

une mère

Pris dans une perquisition, Vermorel fut conduit à Versailles, où il mourut peu après — le 20 juin — de sa blessure. Sa mère était venue, au premier appel, s'asseoir à son chevet. Elle emporta les restes de son fils et le fit inhumer dans le petit village qui l'avait vu naître, à Denicé (Rhône).

Vingt-sept ans cette mère admirable devait survivre à ce fils si tendrement aimé. Dans le souvenir de ceux qui connurent Vermorel, elle est restée comme le type de l'abnégation et du dévouement maternels.

Je la revois encore, grande et vêtue de deuil, au cours des visites que je faisais en 1870 à un ami prisonnier à Sainte-Pélagie, assise près de la table où travaillait Vermorel, logé dans la même salle, ce petit *Tombeau*, au plafond bas, tout en haut du pavillon de la Presse.

Pas une parole ne sortait de ses lèvres. De temps à autre, elle levait les yeux sur son fils, silencieux lui aussi, abattant des ouvrages à la ligne, maigrement rétribués, pour un éditeur de livraisons à deux sous.

Vermorel vécut et mourut pauvre.

Il existe, à la Bibliothèque nationale, un opuscule de quatre pages, catalogué Lb[57] 2924, qui est l'annonce de la vente du mobilier et des livres de Vermorel, le 17 novembre 1871, en son domicile, rue des Carrières, 13, près la grande rue des Batignolles. Mille volumes : Michelet, Condorcet, Bastiat, Rossi, Villemain, Thiers, Girardin, des revues, des rapports parlementaires, les annales du Corps législatif, une centaine de bouquins brochés. Un maigre mobilier en acajou.

La vente dut produire quelques centaines de francs.

DELESCLUZE

un nouveau Baudin !

Quand le corps de Delescluze fut trouvé, le vendredi matin 26 mai, au pied de la barricade qui fermait le boulevard Voltaire, en face le numéro 5, il fut déposé, pêle-mêle avec les autres cadavres, dans une boutique éventrée, qui faisait le coin de la place du Château-d'Eau, en face les *Magasins réunis*, aujourd'hui l'*Hôtel Moderne*.*

En fouillant les vêtements du mort, on retrouva sa nomination de délégué à la guerre. Divers menus objets, un crayon à manche d'ivoire, sa montre d'argent, la canne à pomme d'or qu'il portait depuis longtemps, le firent reconnaître, dans un tas de vingt-huit morts, par l'architecte Lenormand.

Je tiens de source sûre qu'on alla alors avertir le général qui commandait les troupes.

L'officier chargé de la démarche demanda au général s'il fallait mettre de côté le corps du délégué à la guerre de la Commune.

— Voulez-vous donc que je fasse un nouveau Baudin !

Ce fut la seule réponse du général.

à Sainte-Élisabeth

Le cadavre de Delescluze, après avoir été exposé, avec une centaine d'autres, sur les marches qui sont à l'entrée du boulevard des Filles-du-Calvaire, au-dessous de la porte du théâtre Déjazet, fut transporté dans l'église Sainte-Élisabeth, en face le marché du Temple.

Je suis allé, il y a une douzaine d'années de cela, revoir la place où gît, pendant deux jours, étendu sur la dalle nue, le cadavre du dernier délégué à la guerre de la Commune.

J'ai interrogé un employé de l'église, alors vieux de quatre-vingts ans, et qui, malgré ce grand âge, avait conservé, des faits tragiques qui s'étaient déroulés sous ses yeux, le souvenir le plus précis.

— L'église était pleine de morts et de blessés, me dit le vieil employé. Ici, tout près de la chaire, du côté du chœur, était étendu le commandant d'artillerie Lebas, tué au Château-d'Eau. Nous avions mis deux cierges à sa tête, et un crucifix sur son uniforme. Autour de lui ses soldats pleuraient.

Le vieillard me conduisit vers l'abside.

Nous entrâmes par la grille de la nef gauche, toujours ouverte.

— C'était plein de morts, ici, me dit le vieillard. Je me rappelle du nombre. Il y en avait cent quatre-vingts, soldats et communards.

Après avoir fait le tour complet de l'abside, nous arrivâmes à la grille, fermée, qui donne accès à la nef droite. Le vieillard m'indiqua, au pied de la muraille

qui enferme le chœur, en face du confessionnal de monsieur le curé, une place, à l'entrée.

— C'est ici qu'était monsieur Delescluze... En arrivant, on l'avait mis en face, de l'autre côté. Mais comme il venait beaucoup de monde pour le voir, des officiers, des généraux, on l'a changé... Il fait plus clair là... On le voyait mieux...

— Vous vous rappelez comment il était vêtu ?

— Tout en noir. En redingote. Quelques taches de sang sur la chemise... Je me rappelle que, sur la poitrine, il avait une peau de chat...

Et m'interrogeant à son tour :

— Il était malade, vieux et maigre ?

Je repris, avec un signe affirmatif :

— N'avait-il pas, au bas de la jambe, un anneau avec son nom gravé ?

Le vieillard protesta avec énergie.

— Non, non. Il n'avait absolument rien quand on l'a apporté ici, où il resta quarante-huit heures, avant d'être transporté, avec les autres, au square du Temple, et de là au cimetière Montmartre.

l'anneau de plomb

Quand on porta au square du Temple le cadavre de Delescluze, il était vêtu de sa redingote noire ouatée, une cravate noire autour du cou. Aux pieds des chaussettes de laine. Les bottines avaient été volées. La canne, le crayon, la montre, trouvés sur lui, furent envoyés à Versailles, ainsi que la rosette à franges d'or et l'écharpe de membre de la Commune que Delescluze avait tenu à honneur de ceindre pour mourir.

Ici se place un incident étrange. Quand il fut jeté, pêle-mêle avec les autres cadavres du tombereau, à la fosse commune, ou plutôt à la tranchée creusée au cimetière Montmartre, Delescluze portait, attaché à la jambe gauche, un anneau de plomb.

Par qui avait été placé cet anneau, signe de reconnaissance pour l'avenir, pour le jour où le vieux révolutionnaire deviendrait peut-être, suivant la parole du général, un nouveau Baudin?

Les versions diffèrent. Ce que l'on peut affirmer tout d'abord, c'est que Delescluze ne portait, avant sa mort, aucun signe distinctif.

Des renseignements que j'ai recueillis, et que j'ai tout lieu de croire assez exacts, ce fut un employé des pompes funèbres qui aurait fixé à la jambe gauche du mort l'anneau de plomb. Quelque peu mêlé au mouvement républicain dans les dernières années de l'Empire, cet employé, nommé Bourgeon, se dit que les mauvais jours finiraient, et qu'alors on songerait à retirer Delescluze de la fosse où il allait être jeté. L'anneau servirait à le reconnaître dans le tas des morts enfouis avec lui.

Une autre version attribue à un employé de la mairie du troisième arrondissement l'honneur de cette pensée. Une autre encore nomme le suisse de l'église Sainte-Élisabeth, Louis Quékel. Enfin une dernière version veut que, parmi les citoyens réquisitionnés pour l'enlèvement des cadavres des fusillés, se soient trouvés deux combattants de la Commune, échappés aux perquisitions et aux dénonciations, et qui se concertèrent pour poser le fameux anneau de plomb, au cimetière même, avant de jeter le corps dans la tranchée.

Que l'on s'arrête à l'une ou à l'autre de ces versions, ce qui est certain, c'est que le fait fut dénoncé à l'officier qui accompagnait les morts. On raconte que ce dernier se répandit en menaces contre ceux qu'il soupçonnait d'être les auteurs de cet acte de piété funèbre. Les coupables furent conduits sous la voûte qui donnait accès à la nécropole. Les chassepots furent braqués sur eux. Ils en furent quittes pour la peur.

L'anneau de plomb fut, bien entendu, enlevé. Le corps de Delescluze fut retiré de la grande tranchée creusée au fond du cimetière, où reposaient déjà sept cents morts, et enfoui dans une autre fosse, ouverte non loin du mur qui longe la rue des Grandes-Carrières, presque au-dessous du pont Clignancourt actuel.

Cette fois, Delescluze était bien et définitivement caché.

l'acacia

On avait compté sans le dévouement. Quelqu'un fixa dans son souvenir l'emplacement de la fosse, et aussi celui du cadavre, non loin d'une tombe qui avait été ornée d'un petit entourage.

Au premier anniversaire de la semaine de Mai, des fleurs furent déposées. La police les fit enlever. Un jour, un fidèle apporta un jeune acacia. La tombe de Delescluze était cette fois consacrée. L'acacia grandit.

Quand, en novembre 1883, les amis de Delescluze commencèrent les fouilles pour rechercher ses restes, l'acacia indiqua la place du premier coup de pioche.

Le corps fut retrouvé à un mètre environ de distance, encore recouvert de débris de vêtements.

Delescluze repose aujourd'hui, avec sa sœur, (1) au cimetière du Père-Lachaise, à quelques pas de l'endroit où tonnaient, aux derniers jours de la bataille, les batteries fédérées.

résolution suprême

Pourquoi Delescluze marcha-t-il volontairement à la mort ? J'ai interrogé à ce sujet quelques-uns de ceux qui se trouvaient près de lui à la mairie du onzième arrondissement, quand il prit sa résolution suprême.

Il avait quitté

— me dit l'un d'eux, J.-B. Clément —

la mairie du onzième dans la matinée, accompagné d'un inconnu, à la face de parfait notaire, en redingote noire, pour se rendre à Vincennes. On était venu nous dire que les Prussiens se plaignaient de nos obus, qui tombaient dans leurs lignes. (2)

A la porte de Vincennes, les fédérés qui gardaient la route avaient refusé le passage à Delescluze.

— Encore un, avait dit durement l'un d'eux, qui veut foutre le camp.

Delescluze était rentré à la mairie, découragé. Une demi-douzaine de membres de la Commune étaient assis autour de la grande table où nous siégiens. Dans une pièce voisine, Franckel (3) blessé, et, près de lui, madame Dmitrieff, la blonde insurgée russe.

Delescluze enleva sa redingote, et se mit en bras de chemise. Il signa divers ordres, puis, brusquement remit

---

(1) C'est à cette sœur bien-aimée que Delescluze écrivait, avant de marcher à la mort, l'admirable lettre dont on trouvera le texte dans la plupart des ouvrages publiés sur la Commune.

(2) Un secrétaire de M. Washburne, ambassadeur des États-Unis, nommé Mac-Kean (je le rencontrai plus tard en Suisse) était venu offrir à la Commune la médiation des Allemands.

(3) Franckel (Leo), membre de la Commune (treizième arrondissement). Né à Bude (Hongrie) en 1844. Mort à Paris.

son vêtement, prit sa canne... Je le regardai... Une indéfinissable expression de tristesse se lisait sur son visage émacié.

Il se leva lentement, jeta un regard sur ceux qui restaient...

Il me sembla qu'il voulait parler. Il nous regarda tous, les uns après les autres. Chacun de nous sentait que la minute était solennelle, et que cet homme venait de prendre une résolution terrible.

Delescluze se dirigea vers la porte. Nous le suivîmes des yeux jusqu'à ce qu'il disparût.

Pas un mot ne sortit de ses lèvres.

J'ai toujours le souvenir de ce dernier regard. J'en suis encore tout pénétré de douleur. N'avions-nous donc pas assez fait pour mériter son adieu suprême?...

autre récit

Alavoine, qui accompagna Delescluze jusqu'à la rue d'Angoulême, m'a donné ces quelques détails.

— Je venais,

me dit Alavoine,

de passer le seuil de la mairie.

Dans l'une des salles du bas, je vois Ferré, plongeant les mains dans un tonneau plein de pièces de cent sous toutes neuves, et les distribuant aux femmes qui cousaient, sur les marches, les sacs à terre pour les barricades.

J'allais m'engager dans l'escalier, quand, levant les yeux, je vois Delescluze.

Il est entouré d'un groupe.

Il descend lentement les marches, sa canne à la main, l'écharpe rouge en sautoir.

Nous nous engageons boulevard Voltaire.

Quelques-uns de nous l'interrogent.

Il garde le silence.

Le feu des Versaillais devient, à chaque pas, plus meurtrier. Les projectiles taillADent les branches des arbres, qui

tombent sur les trottoirs. Les balles frappent les murs, et ricochent sur la chaussée, soulevant de petits nuages de poussière.

Delescluze, muet, la tête penchée, marche droit devant lui.

Après avoir dépassé Saint-Ambroise, nous quittons, un ami et moi, le groupe pour aller donner des ordres aux barricades voisines.

Je reviens sur mes pas.

Delescluze marche toujours, au milieu de la chaussée...

Il disparaît bientôt, ainsi que ceux qui l'accompagnent, à mes yeux.

Je ne sais plus rien de lui, à partir de ce moment...

Quelques pas plus loin, Delescluze trouvait la mort qu'il était allé chercher.

DEUX AMIS DU PÈRE DUCHÊNE

A L'HOTEL-DIEU

Cigares d'un sou

Rue de Grenelle, le lendemain du 18 mars. La grande cour du ministère de l'Instruction Publique est pleine de fédérés. Les faisceaux formés. Accroupis en cercle sous la voûte d'entrée, une demi-douzaine de gardes jouent aux cartes.

La curiosité me fait passer le seuil. Je franchis la première porte qui se présente devant moi. J'erre à travers des dédales de corridors qui sentent le vieux bouquin et qu'encombrent des piles de papiers jaunis. Brusquement, que vois-je? Assis, devant une petite table, mon vieil ami Paget-Lupicin, un des fidèles de notre petite brasserie de la rue Saint-Séverin. Sa calotte de fourrure qu'il porte en tout temps — à la main, car il est toujours tête nue, comme le père Gaillard, (1) — est posée près de lui.

— Eh! Qu'est-ce que tu fais là, Lupicin?

— Eh! parbleu! j'ai pris le ministère, auquel personne

(1) Gaillard (Napoléon) Cordonnier. Orateur connu des réunions publiques. Nommé par Rossel colonel directeur des barricades (1er mai). Mort à Paris en 1906.

ne songeait. Je suis seul ici... C'est donc moi qui suis ministre.

Et Lupicin éclata de rire, à cette seule pensée qu'il était bel et bien, à ce moment, grand maître de l'Université.

Ce brave Paget n'était du reste pas le premier venu. Il avait publié, après le 2 décembre, un petit journal d'enseignement, l'*Éducateur Populaire,* qui avait eu quelque succès dans le monde enseignant. Trop de succès même, puisqu'il avait été supprimé, avec adjonction de prison et d'amende pour son propriétaire. Paget, vieux proudhonien, avait publié aussi une petite brochure : *Les droits du travailleur.*

Il vivait parmi nous autres jeunes, bien qu'il eût déjà dépassé la cinquantaine.

Sur sa carte électorale, il inscrivait bravement : *Léopold Paget-Lupicin, étudiant en médecine.*

Et quand il nous arrivait de blaguer notre vieil ami :

— Eh bien ! après tout... Étudiant... Juin et Décembre ont interrompu mes études. Est-ce ma faute ?

Je revins, dès le lendemain, voir Paget. C'était le soir. J'entends une voix de femme accompagnée au piano. Un huissier m'avait annoncé — quelques-uns des huissiers étaient restés à leur poste — Paget sortit.

— Eh bien, mon vieux ! lui dis-je, te voilà déjà corrompu par les grandeurs. De la musique, du piano...

Il me fit entrer dans une salle assez pauvrement éclairée. La sœur de l'un de nous, qui possédait une belle voix de contralto, avait bien voulu faire un peu de musique. Paget me présenta à un haut fonctionnaire du ministère — de l'ancien — qui, un peu gêné, honorait de sa présence les salons du nouveau ministre.

Réception bourgeoise. Canettes de bière, sirops multicolores, montés par le mastroquet d'en face. Cigares d'un sou. Paget ne voulait pas qu'on dépensât l'argent du peuple en londrès.

— Des cigares d'un sou. Je n'en veux plus d'autres ici, avait-il ordonné impérieusement.

Pendant le règne éphémère de Paget, les londrès furent remplacés par les petits bordeaux. Seule réforme qu'eut le temps d'introduire rue de Grenelle le premier grand maître de l'Université de la Révolution de 1871. (1)

au Parvis

Milieu de mai. Une après-midi, nous voyons flamber, à la porte de l'échoppe de la rue du Croissant, où nous vendons le *Père Duchêne*, la face ronde et fleurie de Paget. Treillard, mis par la Commune à la tête de l'Assistance publique, vient de le nommer à la direction de l'Hôtel-Dieu.

— Eh quoi ! vous ne venez seulement pas me voir ! Demain, on vous attendra à déjeuner... Je ne fais que passer.

— Entendu. A demain.

Le lendemain, nous étions, Vermersch, Humbert et moi, au parvis Notre-Dame. Paget nous attendait, faisant les cent pas devant le portail.

— Ah ! si ma mère me voyait ! nous dit en nous abordant, d'un accent tout ému. Paget, ce qu'elle serait heureuse ! Dire qu'elle m'en veut toujours de n'être

(1) Après les élections du 26 mars, la Commune nomma une commission de l'enseignement. Le 6 avril, elle choisit Vallant comme délégué à l'instruction publique.

qu'officier de santé et de ne pas prendre mes inscriptions pour le doctorat. Mais maintenant...

C'était une des sorties familières de notre vieil ami, qui songeait toujours, malgré ses cinquante ans passés, à passer son doctorat pour contenter sa maman.

Nous franchissons le portique de l'hôpital. Paget nous précède. Il gravit l'escalier, d'un air digne, son éternelle calotte dansant au bout de son bras. Nous allions nous engager dans un long corridor, quand Paget se retourne, et, d'un air triomphant :

— Eh bien! jeunes gens, vous ne remarquez rien?

Rien que les longues lévites grises et les bonnets de coton des malades qui, entendant des voix, se montrent aux portes.

— Farceurs! mais lisez donc!

En belles lettres rouges, sur le blanc du mur, se détache : *Corridor Blanqui.*

— Et c'est comme cela partout. Tenez... lisez l'arrêté de Treillard.

Une affiche blanche est collée en belle place :

Le directeur général de l'Assistance publique,

Considérant que les noms des salles des hôpitaux et hospices ne rappellent à l'esprit que des souvenirs de fanatisme;

Considérant qu'il est nécessaire de perpétuer la mémoire de ceux qui ont vécu ou qui sont morts pour le peuple, pour la patrie, pour la défense des idées généreuses, nobles inspirations du socialisme et de la fraternité,

Arrête :

Une commission est instituée pour substituer de nouveaux noms dans toutes les salles, cours ou corridors des établissements de l'Assistance publique.

Le directeur de l'Assistance publique,
TREILLARD.

Paget n'a pas perdu de temps.

— Ah! les saints! Ce que je les ai badigeonnés! Ça n'a pas été long... Ils n'y reviendront plus.

Nous traversons ainsi — je crois bien que Paget, dans sa joie, nous fit faire le tour de la maison — de nombreux corridors, dont les inscriptions d'hier — corridor saint ou sainte quelque chose — avaient disparu pour faire place à des appellations plus conformes au décret du directeur de l'Assistance publique de la Commune.

Tout le calendrier révolutionnaire avait été mis à contribution. Paget, en vieux proudhonien, n'avait pas oublié son maître.

— Au moins, lui dis-je, tu as eu soin de ne pas mettre trop près l'un de l'autre Barbès et Blanqui...

Paget me lança un coup d'œil qu'il chercha à rendre sévère. Et subitement :

— Et ce n'est rien que cela. Vous allez voir mes sœurs.

la gloire de Paget

Paget nous a fait préparer, dans une embrasure de fenêtre du réfectoire, une petite table. Le vieux spartiate, qui a toujours vécu durement, ne possède à l'hôpital qu'une petite chambrette, semblable à celle que je lui connais depuis deux ans dans un modeste hôtel meublé. Pas de service spécial pour le citoyen directeur. Pas de domestiques autres que ceux qui servent les malades. Sur la table, dans une assiette, un paquet de cigares « d'un sou », les mêmes qui ornaient les soucoupes du ministère de l'instruction publique, pendant son intérim après le 18 mars.

Paget nous dit ses rêves administratifs.

— Il faudra déménager cette vieille baraque où nous sommes, au plus tôt, et nous transporter en face. Du reste l'Hôtel-Dieu devrait être hors Paris, au milieu des arbres et des fleurs.

— Ta baraque, mais on va peut-être te la démolir à coups de canon, bientôt.

Paget reste songeur.

— Ça va cependant toujours bien, là-bas! nous dit-il en montrant l'horizon.

— Oh! très bien! très bien! répondis-je, désolé de l'avoir inquiété.

Paget, qui avait douté un instant de la stabilité de sa direction, sembla satisfait. Nous avions fini le déjeuner.

— Et maintenant, venez voir mes bonnes sœurs.

— Tes sœurs!

— Eh oui! si vous le voulez, mes « citoyennes ».

autels et lilas

Nous entrâmes dans la salle voisine. Des infirmières vêtues de noir, ceinturées de rouge, s'empressaient autour des lits occupés. A la tête des lits, des fleurs. Des fleurs encore sur une console adossée à la muraille.

— Eh bien! mais, et tes sœurs?

— Mes sœurs! mais les voilà, nous répondit Paget en nous présentant les religieuses vêtues de deuil. Ces excellentes filles, nos religieuses Augustines d'hier, n'ont pas voulu quitter leurs malades. Elles ont accepté de changer un peu leur costume. Les voici vêtues maintenant en sœurs de la Commune.

Le visage de Paget rayonne. Ce qu'il ne nous dit pas, c'est que lui, révolutionnaire enragé, mais le meilleur et le plus doux des hommes, admire ces braves filles, d'un dévouement et d'une abnégation sans bornes.

Si Paget aime ses sœurs, les Augustines le lui rendent bien. Quand l'armée entra, quelques jours après notre visite, elles lui offrirent un refuge chez elles, dans leur maison. Et c'est ainsi que notre vieux Paget fut sauvé de l'exécution sommaire.

— Et puisqu'elles m'ont fait une concession sur le costume, reprend notre ami, je n'ai pas voulu être en reste avec elles. Approchez-vous. Dérangez ce bouquet de lilas à la tête du lit. Ma foi, vous voyez, derrière, c'est un Christ. Ceux qui ne veulent pas le voir ne voient que les lilas. Voilà tout.

Nous restions ébahis.

Ce Paget ! Était-il malin !

Mais nous n'en avions pas fini de nos étonnements.

— Là-bas... ces grosses gerbes de fleurs... continue Paget... Venez.

Et il fait glisser lui-même, sur le marbre d'une console, — nous croyons que c'est une console — les vases pleins de fleurs des champs.

— Eh bien oui !... C'est l'autel !... Que diable ! On n'est pas un ogre, pour être de la Commune !... N'est-ce pas, « ma sœur » ? ajouta Paget en interrogeant du regard une des religieuses qui nous accompagne.

La sœur rit avec nous, de bon cœur, de l'innocent subterfuge du directeur de la Commune.

— Et cependant, dit l'une d'elles, M. le directeur ne nous permet pas tout. Il nous a refusé ce matin...

— Oui, oui ! dit Paget. Mais ça, non ! Croyez-vous qu'elles réclament pour leur Sainte-Vierge ?

— Allons, mon vieux, dis-je à mon tour, puisque tu as si bien commencé, tu peux continuer. J'appuie la réclamation de tes bonnes sœurs, qui soignent si bien nos blessés.

Le fonctionnaire se réveilla à ce moment :

— Et si Treillard venait ici ?

— Mon vieux Paget, Treillard ferait comme nous. Il en rirait...

Il est temps de partir. Le *Père Duchêne* du lendemain nous réclame. Nous longeons, pour gagner la porte du parvis, les corridors illustrés des noms des révolutionnaires aimés de Paget.

— Et surtout, lui disons-nous en le quittant, ne va pas, pour faire plaisir à tes sœurs, rétablir les noms des saints. Tu en es bien capable, vieux traître...

incendiaire

Lorsque, quelques mois plus tard, fuyant vers la frontière, je m'arrêtai à Champagnole, où était né Paget, je demandai de ses nouvelles à une auberge où j'avais fait une halte.

— M. Paget, me répondit une accorte jurassienne au corsage amplement garni, mais, monsieur, il a été arrêté par les gendarmes ces jours derniers. On l'a fait partir pour Lons-le-Saunier.

Je fis l'étonné. Qu'avait donc fait M. Paget ?

— Ah ! mais, monsieur, c'est pour les affaires de Paris qu'on l'a arrêté... C'était un bien brave homme... Vous le connaissiez ?

La servante me regardait dans les yeux. Je répondis je ne sais plus quoi, que je l'avais vu avec un ami. Je payai ma dépense, et filai, ne soupçonnant point la brave fille, mais redoutant la curiosité d'un gendarme ou d'un commissaire.

L'arrestation de Paget avait été demandée à la commission d'enquête par M. le marquis de Quinsonas.

Paget était accusé de complicité dans la tentative d'incendie de Notre-Dame.

— Le gouvernement de l'Hôtel-Dieu

— dit M. de Quinsonas,

— avait été confié par la Commune à un nommé Paget-Lupicin. Il y avait là quatre internes en pharmacie. Ces jeunes gens lui ont demandé les pompes de l'Hôtel-Dieu pour aller au secours de l'Hôtel de Ville. Ces pompes leur ont été refusées. Je ne sais si ce Paget-Lupicin est arrêté. Le général en a-t-il connaissance ?

— Je n'en sais rien,

répond le général Appert.

L'instruction se fait à Paris. (1)

Paget, arrêté, fut envoyé, le 6 septembre 1871, devant la 7e chambre correctionnelle pour usurpation de fonctions publiques. On essaya bien de lui attribuer une part de complicité dans la tentative d'incendie de Notre-Dame, mais il était trop visible qu'il n'y était pour rien. Paget incendiaire ! Incendiaire de Notre-Dame ! Lui qui voilait de lilas le Christ des religieuses Augustines ! Il s'en tira avec un an de prison.

(1) Voir *Enquête Parlementaire du 18 Mars*, édition en un volume *in quarto*, page 186. M. de Quinsonas avait été, pendant la lutte contre la Commune, officier d'ordonnance du général Cissey.

Sa prison finie, Paget, qui avait usurpé toutes sortes de fonctions, en dehors de la pacifique mission de directeur de l'Hôtel-Dieu, fut pris de terreurs. Il se réfugia à Saxon, dans le Valais, d'où il m'écrivait, le 27 septembre 1874 :

... Me voici en Suisse, où je suis venu pour me remettre des attaques d'une apoplexie pulmonaire. J'y resterai jusqu'à la prochaine Révolution, bien que j'aie fait quinze mois de prison et que j'aie purgé la condamnation qui me frappait d'un an de détention.

Je n'ai été condamné que pour usurpation de fonctions à l'Hôtel-Dieu. Je crains qu'on ne revienne à la charge pour usurpation au ministère de l'instruction publique et à celui des travaux publics. Je ne suis plus assez fort pour passer des mois et des années en cellule.

Et le brave homme ajoutait un post-scriptum, en quelques lignes, qui disent ses éternelles préoccupations de vieil étudiant quinquagénaire :

Je ne suis connu ici que sous le nom du Docteur. J'ai déjà habité le pays en 1865 et 1866, pendant un second exil. Ainsi, mets sur l'adresse : « Le docteur Paget ». Tu ajouteras Lupicin, si bon te semble.

Le troisième exil de Paget ne devait pas, hélas, être de longue durée. Un journal du Valais, que j'ouvris un jour dans un café, à Zurich, annonçait la mort subite du « docteur Paget, le sympathique proscrit ».

A LA JUSTICE

15 mai 1871. Au ministère de la justice. Cinq heures. La colonne est par terre. Je ne m'en irai pas sans dire bonjour à l'ami Besson. Depuis qu'il a été officiellement investi des hautes fonctions de concierge du ministère de la justice — de la délégation disions-nous — Besson ne quitte plus le large et magistral fauteuil qui orne la loge d'entrée de la rue Cambon. Ce fauteuil est pour lui un trône. Je suis sûr qu'il ne le changerait pas pour la chaise du délégué lui-même.

Besson est venu quelquefois avec moi pendant le siège à la brasserie Saint-Séverin. Je l'ai rencontré pour la première fois à la manufacture d'armes du quai d'Orsay. Mon bataillon, le 248e, tardant d'être armé, j'ai fini par regarder avec dédain, presque avec honte, mes brillants galons de lieutenant. J'ai rencontré un jour mon vieux professeur et ami Moutier, qui m'enseignait la physique à l'institution Barbet, rue des Feuillantines, vers 1863.

— Allez donc au quai d'Orsay, me dit Moutier. On y fait maintenant des cartouches au lieu de tabac. Vous y verrez X... de ma part.

Voilà comment je fis des cartouches jusqu'au 22 janvier. Le lendemain, ma foi, je jugeai plus prudent de ne plus reparaître à mon poste. N'avais-je pas promis

aux amis, en cas de succès de l'émeute, de livrer la manufacture, et bien entendu, les cartouches avec elle?

Besson faisait, lui aussi, des cartouches, ou plutôt nous étions, l'un et l'autre, surveillants d'un atelier de cinq ou six cents jolies filles, qui collaient les amorces au fulminate. Parfois, une amorce éclatait. Toute une tablée s'envolait, pour revenir bien vite, comme de gentils papillons.

Je crois bien que ce furent mes conseils subversifs qui détournèrent Besson de la bonne voie, et qui le lancèrent dans le mouvement. Il était du onzième, un arrondissement dévoué d'avance à la Commune. Quand vint le 18 mars, Besson marcha sur l'Hôtel de Ville avec son bataillon.

Quelques jours plus tard, je ne fus qu'à demi étonné en le voyant entrer dans notre échoppe du *Père Duchêne,* rue du Croissant.

— Citoyen Vuillaume, tu me donnes un mot pour Protot. Je veux entrer à la justice.

— Mieux que cela, tu vas venir le voir avec moi. Je déjeune au ministère ce matin.

A midi, nous étions au ministère. A l'heure de la table, Besson prit place près de moi. C'était une joie pour ce brave garçon de manger avec une fourchette marquée au chiffre royal et d'asseoir son postérieur sur les mêmes sièges où s'étaient reposés peut-être des derrières de princesses.

— Cette fois, ça y est bien, me disait-il en se carrant. Nous sommes chez nous.

Le lendemain, quand je revins place Vendôme, je trouvai Besson rayonnant. Je ne sais quelle fonction lui avait été confiée. En capote verte, le képi vainqueur, il

causait avec vivacité dans un groupe de fédérés qui gardaient la grande porte de la place Vendôme.

Je revoyais Besson chaque fois que j'allais voir Protot.

Un jour, c'était dans les premiers de mai, Besson me prit à part et m'emmena dans le jardin, ayant, disait-il, à me confier quelque chose de grave.

— J'ai besoin de ta protection, me dit-il. Il y a ici une bonne place libre. Le vieux réactionnaire qui était encore concierge ces jours-ci à la porte de la rue Cambon s'en va. Ce n'est pas trop tôt. On peut me confier ça. Sûr, que je ne laisserai passer personne de suspect... Enfin, parles-en au délégué... Ma femme viendrait avec moi... Ce qu'elle serait contente d'être là! Et puis, c'est pour la vie... Une place sûre.

Je regardai ce brave Besson. Il ne se doutait donc de rien! Il croyait fermement que cela allait durer toujours! Il ne connaissait pas, l'excellent garçon, le mot profond de la vieille Lætitia, qui au milieu des splendeurs de la cour impériale, regardait du coin de l'œil, avec méfiance, toutes ces dorures et tous ces falbalas. « Pourvou que ça doure! » grommelait, avec son accent italien, la mère de César.

Besson, lui, n'avait aucune méfiance. Quand, du portail du ministère où il plastronnait, il avait vu, pendant le jour, scier la colonne, ou caracoler quelques brillants officiers de l'état-major, installé dans l'hôtel en face, sa tranquillité d'âme était complète.

— Un gouvernement qui a le toupet de foutre en bas Napoléon, se disait-il, ça doit être un gouvernement fort.

Et Besson croyait, hélas! plus confiant que la mère de César, que cela ne finirait jamais.

Son rêve fut réalisé. Il fut nommé.

Si Besson ne connut que huit jours la joie et l'orgueil du fonctionnaire important qu'est le concierge de la rue Cambon, il savoura ces huit jours de pouvoir avec délices.

Il voulut absolument qu'un soir nous allions, Vermersch et moi, dîner chez lui, dans sa loge officielle.

La femme de Besson, une forte et gentille ménagère, qui était un peu de mon pays, avait bien fait les choses. Elle nous avait préparé un dîner exquis. Pauvre femme! Elle avait apporté là toute sa batterie de cuisine, qui reluisait, appendue aux murs, comme un arsenal.

Besson, lui, avait voulu dîner dans son fauteuil, qu'il ne quittait plus.

Quand nous sortîmes, le canon tonnait. Sur la place, un grand remuement d'hommes armés. Des estafettes arrivaient en courant. Serait-ce la défaite définitive ? Mais non. Une simple alerte, comme il y en avait tous les jours.

Nous regagnâmes le Quartier, après nous être arrêtés un instant sur le pont des Arts, écoutant le roulement de la canonnade.

Une large lueur éclairait le ciel à l'horizon. Ce grand silence de la nuit, le fleuve qui coulait mystérieux au-dessous de nous, la bataille qui se devinait acharnée, là-bas — tout cela était bien fait pour nous serrer le cœur.

— Mon vieux, — me dit subitement Vermersch avec cette pointe d'ironie gouailleuse qui était pour lui une pose constante — les gens comme Besson sont les vrais heureux. Je te parie qu'il dort maintenant à poings fermés avec sa femme.

— A moins qu'il ne soit à ronfler dans son fauteuil, répondis-je en riant.

Quinze jours plus tard, le mercredi 24 mai — le ministère de la justice avait été occupé par les troupes le mardi — je rencontrai Besson, boulevard Voltaire, à mi-chemin du Château-d'Eau. Équipé, son chassepot à la main.

— Eh bien! Et ton fauteuil? lui dis-je en riant.

Son fauteuil, hélas! il ne le reverrait plus. Il avait même dû, pour échapper aux Versaillais, laisser entre leurs mains sa magnifique batterie de cuisine. Adieu les bonnes soirées, les dîners tranquilles entre amis, adieu les honneurs, et la satisfaction d'une bonne place pour la vie, avec la retraite au bout.

— Et qu'est-ce que tu fais par ici? lui demandai-je.

— Eh bien; mais, j'ai rejoint mon ancien bataillon. Cela ne va pas être longtemps sans ronfler. Pour l'instant, je crois que nous allons foutre le feu là-dedans.

Et il montrait l'église Saint-Ambroise.

Nous nous quittâmes.

Je n'entendis jamais plus parler de Besson.

Longtemps, ses proches cherchèrent à connaître son sort. L'infortuné, brave autant que simple et dévoué, fut-il un de ceux que l'on fusilla à la Roquette, et desquels M. de Mun a dit qu'ils étaient morts « avec insolence »? (1) Dort-il dans quelque square ou dans quelque fosse creusée dans les nécropoles après le massacre? Nul ne l'a rencontré, ni dans les prisons de Versailles, ni en Calédonie, ni en exil.

(1) Voir *Enquête Parlementaire sur l'insurrection du 18 mars*, édition en un volume *in quarto*, page 295. Déposition de M. le comte de Mun (orthographe par erreur, dans cette édition, de Mung).

CEUX DU QUARTIER

CHEZ HUBER

Janvier 1870. Une petite brasserie. Au coin de la rue Monsieur-le-Prince et des escaliers de la rue Antoine-Dubois. La maison, disparue, a fait place aux bâtiments de l'École pratique de médecine.

Devanture couleur marron. Aux vitres, à mi-hauteur, des rideaux d'un blanc douteux. La porte poussée, une toute petite salle. A gauche, le comptoir. Encadrée par les vases de métal argenté, garnis de cuillères à café, à mazagran et à soda, trône devant une glace mouchetée de taches grisâtres, la caissière, blonde et forte.

Le patron, Huber, petit, l'air d'un employé correct, jaquette noire vernissée, cheveux rebelles, serviette au bras, salue le client.

Bonjour, monsieur Vallès... Monsieur Humbert... Monsieur Maroteau...

La petite salle d'entrée, le réduit, où siège la patronne, n'est qu'une antichambre, un *atrium*. Les deux salles où se tient la clientèle s'ouvrent, l'une face à l'entrée, l'autre à droite.

A droite, la salle est assez vaste. Tables de marbre blanc. Piano au fond. Le soir, la petite brasserie est

un café-chantant, un beuglant. Pauvre beuglant, dont la partie musicale est confiée à une seule artiste, une grosse fille brune, courte sur pattes, les joues colorées, que nous appelons Rebecca.

Dès que les clients d'après-dîner sont une demi-douzaine, assis devant leurs mazagrans ou leurs canettes, Rebecca s'accoude à la planchette du piano. L'accompagnateur, qui plaque ses accords rétribués par une demi-douzaine de bocks gratis, quitte son verre entamé, et, la pipe fumante aux dents, s'assied au tabouret.

Rebecca revêt, pour la soirée chantante, un vague costume de Suissesse, jupe rouge et corsage de velours noir à chaînettes d'argent, suffisamment décolleté pour découvrir la naissance d'une gorge opulente et rose. Quand le silence s'est fait, la chanteuse ronronne, d'une voix fluette et chevrotante, une rengaine idiote, toujours la même. Je l'ai entendue si souvent, que j'ai conservé dans ma mémoire, d'où certainement, hélas, il ne s'échappera plus, le refrain :

J'en ai de toutes les façons
Voilà la marchande *(bis)*
J'en ai de toutes les façons,
Voilà la marchande de pâill...assons.

Quand sonnent onze heures, l'accompagnateur ferme bruyamment son piano. Il retourne à ses bocks, s'il en a encore à vider sur le nombre qui lui est alloué pour la soirée.

Rebecca, elle, s'en va. Son service est fini. Elle occupe là-haut, dans les combles, une chambre débarras, où elle remise son costume de Suissesse et où,

dit-on, elle n'est pas trop cruelle au client qu'elle a su charmer. Parfois, elle ne fait que sauter de la porte d'Huber à celle d'en face, de l'autre côté des marches de l'escalier de pierre, à la *Dame Blanche*, le caboulot où s'épanouit l'énorme Bouffe-Tout, une célébrité blonde filasse du Quartier, délice des potaches, à leur sortie du dimanche.

Pauvre Rebecca! La marchande de paillasson de chez Huber ne devait pas survivre longtemps à ses triomphes artistiques et galants. Elle fut emportée, pendant le siège, par l'épidémie de variole noire qui vint s'ajouter à toutes nos misères.

Nous dédaignions, on le comprend, le beuglant de Rebecca. Nous avions accaparé, à une douzaine, l'autre salle, celle qui s'ouvrait face à la porte d'entrée de la petite brasserie. Une double rangée de tables et, adossées au mur, deux banquettes chevelues — le crin qui s'échappait des blessures de la moleskine.

On se retrouvait là, le matin, vers onze heures, ou, le soir, après dîner.

Vallès, qui, à cette époque, portait une éternelle jaquette de velours gris à côtes, un costume de chasse aux larges boutons de métal ornés de têtes de cerf ou de sanglier, était assidu. Il n'avait pour se rendre chez Huber, que deux sauts à faire. De la rue de Tournon, où il demeurait, en face de la caserne des municipaux, à l'Odéon, où il flânait en causant avec Marpon, le libraire. Et de l'Odéon chez Huber. S'il était en retard, c'est qu'il avait fait escale au cabinet de lecture de la rue Casimir-Delavigne, une de ses retraites favorites.

Maroteau, Humbert, Francis Enne, Longuet, étaient des fidèles de chez Huber. Vermorel y faisait de

courtes apparitions, restant debout dans sa longue lévite noire de prêtre. Rigault, Breuillé, (1) Dacosta, (2) Callet, (3) Albert Fermé, qui venait de faire paraître ses deux petits livres sur les procès de Strasbourg et de Boulogne. Édouard Roullier quittait, pour nous rejoindre chez Huber, son échoppe de savetier de la rue du Sommerard. Paget-Lupicin arrivait toujours tête nue, sa calotte de vieille fourrure usée serrée sous l'aisselle, soufflant dans ses doigts d'étudiant quinquagénaire. Des amis. Soubeiran, qui mourut, il y a deux ou trois ans, secrétaire-rédacteur à la Chambre. Gustave Puissant, l'auteur des *Écrevisses du Petit Auguste*. Un étudiant en médecine. Herluison, que Vallès s'entêtait à appeler « Ver luisant », parce qu'il l'avait, disait-il, surpris à lancer de tendres œillades à Rebecca.

— Allons, Ver luisant, assieds-toi là, disait Vallès de sa grosse voix d'Auvergnat rieur,

...ver luisant, amoureux d'une étoile. (4)

Quelques jours après la formation du ministère du 2 janvier, nous étions cinq ou six, à déjeuner chez Huber. Vallès, Longuet, Humbert, moi. Longuet nous

---

(1) Breuillé (Alfred), journaliste, rédacteur à la *Patrie en danger* de Blanqui. Substitut du procureur de la Commune. Plus tard, conseiller municipal de Paris.

(2) Da Costa (Gaston), substitut du procureur de la Commune. Condamné à mort. Commué aux travaux forcés. — Son frère Charles, secrétaire du délégué aux relations extérieures (Paschal Grousset).

(3) Callet (Albert), attaché à la délégation aux relations extérieures. Condamné à cinq ans de prison.

(4) Vallès prenait quelques libertés avec les admirables vers de *Ruy Blas* :

« Madame, sous vos pieds, dans l'ombre, un homme est là
« Qui vous aime, perdu dans la nuit qui le voile ;
« Qui souffre, ver de terre amoureux d'une étoile. »

montrait des reproductions photographiques de lettres d'Émile Ollivier, qu'il se proposait de porter le soir à un journal ami, le *Rappel* ou la *Marseillaise*.

Entre Albert Fermé. Et, après lui, Vermorel.

Albert Fermé, trapu, la barbe noire entière, l'œil vif et perçant, est en frac, cravate blanche et bottines vernies.

— Tiens, dit en riant Vallès, voilà Fermé qui vient de chez Ollivier.

— Vous l'avez deviné.

— Vrai?

— Vrai.

Fermé s'assied avec nous. Il nous dit qu'il en a assez des travaux de librairie maigrement rétribués. Avocat, il peut aspirer à se faire une place dans la magistrature. Il connaît depuis longtemps Ollivier... Il est allé le voir. On lui offre un poste d'administrateur en Algérie, ou quelque chose de semblable. Il accepte.

Quelques jours plus tard, Fermé partait. Il y a une dizaine d'années, il était, si je ne me trompe, président de chambre à Tunis. Un confrère, qui avait suivi un voyage officiel en Tunisie, m'apporta, un jour, le salut amical de l'ancien camarade. Et, pour un instant, je revis, devant moi, chez Huber, Fermé, en frac et cravate blanche, qui revenait de chez Ollivier.

AUX CADRANS

Place Saint-Michel. A l'angle du quai des Augustins. Les deux cadrans sont toujours là. A certains jours, quand on avait assez de la chanson de Rebecca, on se retrouvait aux *Cadrans*. Édouard Roullier, qui traînait toujours, accroché à sa blouse, quelqu'un de ses innombrables mioches, trouvait qu'Huber était bien loin. Paget-Lupicin logeait dans un hôtel meublé du quai voisin, l'Hôtel de Suède. Il était tout de suite aux Cadrans.

Le mot d'ordre se donne, le matin, au déjeuner:

— Ce soir, on ira aux Cadrans. Dans la salle du haut. Aux billards.

C'est dans cette salle du haut des Cadrans que nous passâmes l'une des plus tragiques soirées de cette dernière année de l'Empire.

Le 10 janvier, avant dîner, je fais les cent pas autour des billards, dans la salle déserte. J'attends une figure amie... Un homme débouche de l'escalier qui descend au rez-de-chaussée. C'est Sornet, qui, plus tard, après avoir été le gérant du petit brûlot, *la Misère*, que je fis avec Passedouet, (1) sera gérant du *Père Duchêne*.

---

(1) *La Misère*, journal quotidien, format *in quarto*, sept numéros, du 6 au 12 février 1870. Bureaux : 72-80, boulevard Montparnasse, Paris. C'est aux bureaux de *la Misère* que fut mise en vente la brochure *les Droits du Travailleur*, par le citoyen Paget-Lupicin.

Sornet se précipite. Il pose son chapeau. Son crâne, d'habitude couleur de bel ivoire laiteux, est rouge. Il flamboie...

— Qu'y a-t-il donc?

— Il y a... Mais, tu ne sais donc pas... Il y a que Pierre Bonaparte a tué Victor Noir.

Sornet, qui vient du Corps législatif, y a appris la terrifiante nouvelle. Il me prend le bras, me fait dégringoler l'escalier.

— Courons à la *Marseillaise*.

C'est aux Cadrans que nous nous réunissons le matin des funérailles, pour aller rejoindre, aux galeries de l'Odéon, la bande d'amis avec lesquels nous devons partir pour Neuilly.

Le lendemain, nous sommes encore aux Cadrans. Oudet est descendu de Belleville. Vallès dit ses rancœurs de la journée manquée. Il conte son retour de Neuilly aux Champs-Élysées, dans le même fiacre qui ramenait Rochefort. Il est découragé. Il quitte la *Marseillaise*.

Et il rédige, sur la table du café, le court billet dont je me rappelle, mot par mot, le texte bref:

« Blessé dans mes convictions révolutionnaires, comme Flourens, je quitte la *Marseillaise*. »

C'est moi qui porterai, tout de suite, le billet à la *Marseillaise*. Je le remis à Charles Habeneck, alors secrétaire de la rédaction.

Un beau soir, nous causions aux Cadrans, quand un consommateur, au visage nouveau, vint s'asseoir tout près de nous. Il demande un journal, le déplie, s'abrite derrière. Sûrement, il nous écoute. Roullier, qui, comme Rigault, se pique de flairer le mouchard à cent pas,

s'inquiète. Sa barbe d'insurgé s'agite. Il apostrophe le lecteur peu pressé. Son mufle de gnaff toujours rugissant menace.

— Monsieur, vous écoutez notre conversation... Est-ce que, par hasard, tu serais de la maison d'en face?

Tapage. On va se colleter.

Nous ne revînmes plus aux Cadrans.

Quelques amis avaient déjà choisi comme repaire la brasserie Krœber, en face du théâtre de Cluny. Le lendemain, nous les y avions rejoints, abandonnant, en même temps que les Cadrans, Huber et les paillassons de Rebecca.

Notre court passage chez Huber devait faire une victime, en la personne de ce brave Huber lui-même.

Quand vint la Commune, Huber se souvint de nous, qui étions au pouvoir. Il s'en alla, m'a-t-on raconté, voir Rigault. Il se mit sous sa protection, invoquant les bonnes relations de jadis. Bref, il fut, quelques jours avant la débâcle, nommé quelque chose comme inspecteur des halles et marchés.

Dénoncé à l'entrée des troupes, conduit à Versailles, Huber fut mis aux Chantiers, d'où, fort heureusement pour lui, le fit sortir une ordonnance de non-lieu.

CHEZ KRŒBER

Mai 1870. Boulevard Saint-Germain. Face, ou à peu près, au théâtre Cluny. Au coin de la rue Saint-Jacques et d'un cul-de-sac, longtemps occupé par un marchand d'antiquités médiocres, disparu à la suite du percement de la rue Dante. La maison, qui porte le numéro 33 de la rue Saint-Jacques, est en forme amincie de proue de navire. Le rez-de-chaussée est aujourd'hui occupé par un restaurant, à l'enseigne de l'*Étoile Bleue*. Aux derniers mois de 1870, c'est là la brasserie Krœber.

Notre petite bande de chez Huber et des Cadrans se grossit, chez Krœber, où nous trouvons, déjà habitués, une dizaine d'amis.

Rogeard, l'auteur des *Propos de Labienus*, récemment revenu de Tubingen, où il a fini l'exil de cinq années que lui a valu sa condamnation. André Gill, qui crayonne là, dans l'isolement de l'après-midi, ses projets de charges de l'*Éclipse*. Vermersch. Charles Frémine, (1) qui vient de publier chez Lemerre son premier volume de vers.

(1) Frémine (Charles), poète et journaliste. Rédacteur au *Rappel*. Sous le siège, de la batterie du parc Notre Dame. Ne prit pas part à la Commune. Mort en 1900.

Floréal. Henri Bellengre, qui est de tous les journaux de Vallès, grande et petite *Rue.* Un peintre, Noro, attelé à une grande toile, les *Derniers Montagnards;* il sera, en mai 1871, colonel de la 4e légion. Des étudiants, des poètes, dont je retrouve les minuscules plaquettes dans l'amas de brochures de l'époque que j'ai conservées : les *Clochettes,* de Léon Roger, qui sera lieutenant de mon 248e, sous le siège; les *Pyrénéennes,* de Bernardin Perez, un Méridional aux yeux de feu, étudiant en droit, pion à l'occasion, parti au moment de la guerre, et dont personne n'eut plus de nouvelles.

Une note spéciale à ce brave baron de Ponnat, baron authentique, blanquiste et athée. Épais, chauve, vers la cinquantaine, toujours trottinant, le baron arrive, dépose sur sa table une énorme serviette bourrée de papiers, les notes qu'il a prises à la Bibliothèque impériale pour son *Histoire des variations de l'Église,* parue plus tard, en deux volumes, chez Charpentier. Le baron passe toutes ses journées, plongé dans les in-folios de Suarez et de saint Thomas d'Aquin. A moins qu'il ne rencontre un enterrement civil. Ce jour-là, c'est fête pour le fougueux libre-penseur qu'est le baron. Le défunt dont passe la dépouille mortelle? De Ponnat ne s'en inquiète guère. Il se mêle au cortège. Il arrive au premier rang, derrière le corbillard. Il salue les parents, cause au besoin. Tout cela pour préparer la scène finale, la célébration des vertus du libre-penseur qu'il ne connaît, bien entendu, ni d'Ève ni d'Adam. Mais de Ponnat s'est mis en tête de faire de la propagande. Il la fait à toute occasion, envers et contre tous, s'il le faut. Personne ne l'empêchera, le mort arrivé à la fosse, de prendre la parole et de jeter sur le cercueil le bouquet de fleurs d'immor-

telles symbolique. La légende veut que le baron, pour amorcer l'assistance, commence son éloge funèbre par une phrase lapidaire et invariable :

« Citoyennes et citoyens. C'est toujours avec un nouveau plaisir que je viens sur la tombe d'un libre penseur, etc... »

Treillard, un vieux de 48 et de 51, qui devait mourir, en mai, fusillé dans la cour de l'École polytechnique; son fils Camille, futur lieutenant d'artillerie du parc Notre-Dame, sous le siège, viennent chez Krœber. Le grand Jules Carret, qui fera la campagne comme médecin-major des mobiles de la Savoie et dont les électeurs savoisiens feront plus tard leur député, penche sa barbe de fleuve sur le tapis vert du billard; il vient de prendre son grade de docteur. J'entends toujours sa voix formidable, crier, quand il manque un carambolage : « Tonnerre de Dieu !... comme disait Massillon ! » Les voisins se regardent effarés.

A midi, tout ce monde s'assied pour déjeuner, à une longue, longue table. Gill, toujours vainqueur, amène une belle fille brune, qui occupera plus tard la chronique. L'amant qu'elle choisit, quand elle se sépara de Gill, servit, m'a-t-on dit, de modèle à Daudet pour le Flamant de *Sapho*. Flamant, le graveur qui, par amour de sa maîtresse, fabrique de faux billets de banque.

Krœber, le patron qui a donné son nom à la brasserie d'en face Cluny, devait nous quitter d'étrange façon. Un beau jour, — c'était en septembre, avant l'investissement, — nous nous heurtâmes à une devanture baissée. Qu'y a-t-il ? Plus de Krœber ?

Krœber, blond, maigre, la physionomie plutôt bonasse, de rapports aimables, — il ne réclame que

timidement les arriérés que plusieurs laissent à la caisse, — est Allemand.

Est-il parti volontairement ? A-t-il été touché par une mesure d'expulsion ?

Le soir, nous nous retrouvons à la brasserie de la rue Saint-Séverin, chez Glaser, où nous nous arrêtons déjà de temps à autre.

Nous devisions de l'aventure de Krœber, quand Rigault entre. Rigault occupe, à la préfecture de police, près de Kératry, le poste de commissaire spécial, qu'il conservera jusqu'au 31 octobre, où il démissionna.

Il s'assied à notre table.

— C'est toi qui l'as fait expulser ? demande en riant l'un de nous.

Rigault, qui est devenu sérieux depuis qu'il est fonctionnaire important, ne répond pas.

Quelques jours après le départ de Krœber, la brasserie rouvrit avec de nouveaux patrons. Et nous partageâmes désormais nos loisirs entre ce que nous appelions toujours, par habitude, chez Krœber, et la brasserie Saint-Séverin, que le siège et la Commune devaient rendre célèbre.

CHEZ HOFFMANN

Place de l'Observatoire. Au coin du boulevard Montparnasse et de l'avenue, bordée de grands marronniers, qui conduit à la grille de l'établissement scientifique. Au rez-de-chaussée, deux salles meublées de tables et de bancs de noyer ciré. Bière blonde de Strasbourg, renommée dans tout le quartier des Écoles et dans tous les ateliers de peintres et de sculpteurs du voisinage. Au fond de la salle d'entrée, une petite porte, qui, par une sente rapide et agreste, conduit à un jardin en contrebas, peuplé de bosquets feuillus. Le soir, autour des moos et des verres, la causerie y est délicieuse.

Nous montons souvent, les soirs d'été, chez Hoffmann, où il fait frais et où nous rencontrons des amis.

Vermersch est, depuis des années, assidu des soirées d'Hoffmann.

> Hier, à minuit, comme un vrai Flamand,
> J'allais, chez Hoffmann, manger la choucroute.
> La bière, en chantant, tombant goutte à goutte,
> Joyeuse, emplissait le moos écumant.

Toute une bande d'artistes, peintres, sculpteurs du quartier, vient chez Hoffmann. Des modèles, qui em-

plissent le jardin de leurs rires. Je vois encore, frappant du poing sur la table, faisant sauter les verres, un vieux peintre d'histoire, élève de Delaroche, Jules Vialle, qui amène Picchio, le peintre de la *Mort de Baudin*. Vialle s'est battu en 48. Il a conservé la balle qu'il faillit recevoir au Palais-Royal, et qu'il détacha de la porte contre laquelle elle s'était écrasée. Quand nous allons bavarder dans son petit atelier de la rue de la Grande-Chaumière, où il brosse, à la douzaine, pour les magasins de l'abbé Migne, des chemins de croix et des archevêques « en pied », il nous la montre avec orgueil. Un jour, un farceur qui nous avait accompagnés voulait à toute fin que la balle qui avait failli tuer le peintre fût une balle chassepot. Vialle voulait l'étrangler. Un sculpteur, Lebœuf, qui a fait à Guernesey un buste de Victor Hugo, dont les reproductions se vendent dans les librairies du boulevard Saint-Michel. Un protégé de Nefftzer, qui collabore de-ci de-là au *Temps*, un grand Alsacien blond, Ritzinger. De temps à autre, l'écrivain catholique Constant Thirion, qui abandonne, pour venir chez Hoffmann, la brasserie Mayer de la rue Vavin. Grand, déjà chauve, les cheveux noirs bouclés, serré dans sa redingote, Thirion lance, d'une voix vibrante, des phrases de combat :

— Enfin, vous me direz ce que vous voudrez. Mais j'ai constaté aujourd'hui que l'on parle encore de Bossuet au cabaret...

Seul, devant sa chope, dans la salle du rez-de-chaussée, son dogue noir assis sur la banquette, l'auteur du *Vandalisme révolutionnaire*, alors professeur à Sainte-Barbe, Eugène Despois.

Un soir, quelques jours avant la déclaration de

guerre, j'entre chez Hoffmann avec Rogeard. Personne. Nous descendons au jardin. Cinq ans d'exil ont assombri Rogeard. Il désespère. Il me dit ses rancœurs. Quoi! personne ne se lèvera pour jeter bas le régime abhorré... J'écoute, silencieux... Je laisse le vieux maître épancher ses tristesses... Mais voilà que, de l'un des bosquets, une voix nous arrive :

Non, la jeunesse n'est pas morte!
Dans sa colère, elle a surgi...

Rogeard s'est tu... Sa large face, naturellement colorée, flamboie...

— Vous voyez, dis-je.

Le chanteur fredonne le couplet jusqu'au bout.

Vous riez, parce qu'il sommeille.
Prenez garde qu'un beau matin
Il ne s'éveille!
Il ne dort que sur une oreille,
Le lion du Quartier Latin.

La chanson, (1) que le chanteur ne dit qu'à mi-voix, — et pour cause, — c'est le *Lion du Quartier Latin*.

L'auteur? Rogeard lui-même... Lui, qui, tout à l'heure, désespérait de nous autres, jeunes...

— Ne m'en voulez pas, me dit Rogeard, quand nous nous fûmes levés pour quitter le jardin d'Hoffmann... Non, je me trompais...

Les jours sombres écoulés, nous nous retrouvâmes, Rogeard et quelques amis, à Zurich. Un soir que nous

(1) La chanson *Le Lion du Quartier Latin* se trouve, page 19, dans *Pauvre France!* par A. Rogeard, brochure de 56 pages. Paris et Bruxelles, chez tous les libraires. 1870.

étions assis devant deux chopes de bière de Munich, je rappelais à mon vieil ami notre soirée de chez Hoffmann.

— Quand y retournerons-nous ? me dit Rogeard, mélancolique.

Nous ne devions revoir que longtemps, longtemps après, le coin du boulevard Montparnasse et de l'avenue de l'Observatoire. Et, encore, ne revîmes-nous pas Hoffmann, ni ses tables de bois ciré, ni ses bosquets propices aux bonnes causeries. Une lourde maison de six étages s'était élevée, étouffant pour jamais les bavardages, les rires et les chansons d'autrefois. A la place où, pensif, caressant sa longue barbe noire semée de fils d'argent, s'asseyait Eugène Despois, un employé travaille, aujourd'hui, derrière un guichet. La maison est un bureau de poste.

CHEZ GLASER

l'Empire

Rue Saint-Séverin. La deuxième maison à gauche, en entrant par le boulevard Saint-Michel. Aujourd'hui, une librairie, le numéro 40. En 1870, une brasserie de modeste apparence. Au-dessus de la porte d'entrée, un gros tonneau de verre. On voit encore, sur la pierre, deux taches de ciment, marquant la place des trous où s'enfonçaient les supports de fer. Le seuil franchi, une salle assez vaste. Billard au fond. Tables de marbre blanc. Au comptoir, lisant un journal, un homme à barbe brune, la physionomie ouverte. Le patron, Glaser. Instituteur en Alsace, Glaser a été, pour ses opinions républicaines, révoqué par le gouvernement impérial. Il a quitté son pays. Pour vivre, il a ouvert la brasserie de la rue Saint-Séverin, avec l'enseigne : *Au Tonneau*. Ou encore, Brasserie Rhénane. Nous disons, nous, « chez Glaser », comme nous disons chez Kœber, chez Huber, chez Hoffmann.

Une belle chambrée, quand nous sommes là, le soir, sur le coup de dix ou onze heures. Tous, à quelques rares exceptions, plus tard, de la Commune. Les uns

à l'Hôtel de Ville : Vallès, Longuet, Vaillant, Rigault, Jourde, Régère, Vermorel, Léo Melliet, (1) Oudet, (2) Tridon, Courbet. (3) Vermersch (qui vient rarement), Humbert, moi, ferons le *Père Duchêne*. Maroteau, la *Montagne*, qui le mènera au bagne et à la mort, à l'hôpital de l'île Nou. Lullier, (4) général, ou à peu près; il ira, lui aussi, au bagne. Roullier, Briosne, Ducasse, Teulière, orateurs en vogue dans les réunions publiques. Passedouet sera maire du treizième et mourra, comme Maroteau, en Calédonie. Maître sera chef de bataillon. Caulet de Tayac, directeur de la prison de la Santé. A cette table sont assis une demi-douzaine d'habitués qui iront, à côté de Rigault et de Ferré, à la préfecture de police : Breuillé, Levraud, Da Costa (les deux frères), Sornet. Aconin, adjoint au Panthéon après avoir été capitaine au 248e. Eudes (5) et Brideau, (6) qui seront pris pour l'affaire de La Villette, condamnés à mort, délivrés, à la veille d'être fusillés, par le Quatre-

---

(1) Melliet (Léo). Membre de la Commune (treizième arrondissement). Membre du Comité de Salut public (2 mai). Commissaire civil délégué à l'armée de l'aile gauche (Wroblewski).

(2) Oudet (Émile), peintre sur porcelaine. Membre de la Commune (dix-neuvième arrondissement). Membre de la commission de sûreté générale.

(3) Courbet (Gustave), membre de la Commune (sixième arrondissement). Né en 1819 à Ornans (Doubs). Mort à La Tour de Peilz (Suisse), le 31 décembre 1877. L'auteur célèbre de la *Remise de Cheoreuils*, l'*Enterrement d'Ornans*, etc.

(4) Lullier (Charles), lieutenant de vaisseau démissionnaire. Membre du Comité central. Arrêté, il s'échappa et fit dès lors une violente opposition à la Commune. Condamné à mort, commué aux travaux forcés.

(5) Eudes (Émile), membre de la Commune (onzième arrondissement). Membre du Comité de Salut public (10 mai). Condamné à mort (29 août 1870), avec Brideau, pour l'affaire de La Villette.

(6) Brideau (Gabriel), chef de la police municipale sous la Commune. Condamné à mort. Mort à Londres pendant l'exil.

Septembre. Pilotell sera commissaire spécial de police ; il arrêtera Gustave Chaudey. Un ancêtre à la moustache de Gaulois, déjà blanchie, Pilhes, ancien représentant du peuple, ex-prisonnier de Belle-Isle, qui sera, comme Eudes, Brideau, Breuillé, de La Villette, en août qui vient.

Dès que nous eûmes accaparé la salle de la petite brasserie, la police a eu l'œil sur nous.

Chaque soir, des hommes rôdent autour de notre repaire. Peu d'entre eux s'avisent d'entrer.

Un soir, ils se décident, cependant. Rigault est là. Il se précipite, la tabatière ouverte.

— Allons, tel et tel, — il les nomme par leurs noms, — une prise, hein !

Les deux pauvres diables rebroussent vite chemin, sous nos rires.

Nous causons, trois ou quatre. Entre un ami. Il est accompagné d'un tout jeune homme, brun, pâle, moustache fine.

— Un ami... Antoine.

Antoine est neveu de Blanqui. Le fils de l'admirable sœur de l'éternel prisonnier.

Le lendemain, je vais voir Antoine.

— Venez, m'a-t-il dit. Je vous montrerai la petite pièce où travaille « mon oncle », — mon oncle, c'est Auguste Blanqui, — quand il paraît à la maison.

Le logis qu'occupait la sœur de Blanqui a disparu. Barrant le boulevard Saint-Germain, à la hauteur de la rue Hautefeuille, des bâtisses vermoulues que les opérations de voirie ont depuis jetées bas. Un tout petit passage fait communiquer le tronçon de boulevard avec les petites rues, disparues, elles aussi, les unes en partie,

les autres tout à fait, la rue du Jardinet, où était l'imprimerie de la mère Gaittet, et, plus loin, la rue Larrey, où était la *Marmite* de Varlin.

Au premier étage, un atelier de brochure, que dirige madame Antoine.

Un petit salon, d'allure simple, bourgeoise. Une toile attire le regard. Un homme, jeune, les bras croisés, cheveux ras, visage allongé, yeux ardents, lèvres minces, comme découpées au couteau.

— Mon frère, dit madame Antoine.

Le portrait est celui de Blanqui en 1838. Blanqui a trente-trois ans. Peint par sa femme, Suzanne-Amélie, dans cette petite maison de Jancy, sur les bords de l'Oise, où le gouvernement de Louis-Philippe l'a interné, après l'affaire de la rue de Lourcine.

Il a été fait, de cette toile, qui est le plus beau et le plus vivant portrait de Blanqui, une eau-forte, signée Gravier, dont j'ai un exemplaire, donné par Breuillé.

Attenant au salon, une petite pièce, un couloir plutôt. Une table, deux chaises.

— C'est le cabinet où travaille mon frère, — quand il est là.

Dans un coin, appuyés au mur, deux grands volumes, reliés, qui sont à Blanqui. L'année 1848 du *Journal des Débats*.

C'est — je ne crois pas faire erreur — dans le *Journal des Débats* que Blanqui fit paraître sa belle et poignante réponse au document Taschereau.

— Rogeard arrive ce soir.

C'est Longuet qui nous apporte cette nouvelle.

Rogeard a terminé les cinq ans de proscription

de sa condamnation de 1865 pour les *Propos de Labienus*.

Beaucoup de nous, la plupart, ne connaissent pas encore Rogeard. Les plus vieux avaient vingt ans quand parut le célèbre pamphlet. Aussi nous apprêtons-nous à faire fête au vieux maître.

Neuf heures. Longuet, qui nous a quittés, rentre avec un gros homme, grisonnant, chauve, la face rougeaude, l'air timide.

Rogeard balbutie quelques paroles en réponse à notre accueil enthousiaste.

Et, comme il tient toujours à la main un immense chapeau mou, qu'il ne sait où poser, Vallès, d'une voix rieuse :

— Allons, à cette patère, le casque des Curiaces.

Rogeard, moitié content, moitié froissé, accroche son chapeau mou.

Il est désormais des nôtres.

Un matin. Assis avec quelques amis, un officier.

Sur la table, une longue boîte en carton. L'officier l'ouvre et en retire un superbe claque, avec un bouquet de plumes tricolores.

L'officier est le capitaine Blot, instructeur à Saint-Cyr.

De temps à autre, Blot vient nous surprendre à la brasserie de la rue Saint-Séverin. En civil. Quand il arrive en uniforme, c'est qu'il doit faire quelque part, au ministère de la guerre ou ailleurs, une visite d'apparat. Peu désireux de descendre le boulevard Saint-Michel coiffé de son chapeau à plumes, il vient en képi, le carton renfermant le fameux chapeau à la main.

Un soir, quelques mois plus tard, Blot nous surprendra. En août. Désigné pour un régiment, au lendemain de la déclaration de guerre, il a été fait prisonnier à l'une des grandes batailles. Il s'est échappé, déguisé en bouvier.

Il restera à Paris, tout le siège.

La Commune venue, on lui offre d'être général. Il refuse. Il ne nous quitte pas, cependant. Nous le voyons presque tous les jours à la brasserie. Pendant la semaine de Mai, il donne ses conseils pour l'attaque, à l'artillerie, de la gare Montparnasse, déjà occupée par l'armée de Versailles.

Le capitaine instructeur de Saint-Cyr, la Commune définitivement vaincue, tous ses amis disparus, tués, en prison, en exil, se voua au professorat. Il fut longtemps, m'a-t-on dit, professeur d'histoire aux Dominicains d'Arcueil.

la Guerre

Édouard Vaillant, qui sera membre de la Commune, arrive d'Allemagne, où il était, comme Rogeard, à Tubingen.

Sur sa route, il a vu défiler l'armée allemande, marchant vers la frontière.

Vaillant nous dit ses craintes patriotiques. L'ennemi s'avance, chantant les airs de bataille et de triomphe, comme s'il était sûr déjà de fouler bientôt notre sol.

Et nous restons, silencieux, pensifs, le cœur serré...

Après le Quatre-Septembre. Les commissaires de police du quartier, qui ont donné à quelques-uns d'entre nous pas mal de fil à retordre, sont toujours là. Com-

ment! Barlet est encore à son bureau de la rue des Noyers! Allard, rue Suger! Allons chez Barlet. Et nous partons, une demi-douzaine, à la conquête du commissariat.

Barlet n'est pas là. Un employé, un secrétaire, seul dans les bureaux abandonnés. Il n'y a rien à faire. Nous nous étions cependant bien promis de mettre la main sur le commissaire et de le conduire, en triomphe, à l'Hôtel de Ville.

Nous revenons assez déçus, rapportant comme trophée — victoire bien mince — la plaque émaillée vissée à la porte du commissaire. Une belle plaque, toute fraîche, avec, en lettres noires sur blanc : CABINET DU COMMISSAIRE.

Le soir, j'emporte la plaque chez moi. Je l'accroche bien en vue. Quand, la grande défaite venue, on perquisitionnera dans mon logis de la rue du Sommerard, on trouvera cette plaque. Une pièce à conviction de plus. Mes crimes sont toutefois si nombreux — le conseil de guerre qui jugea le procès du *Père Duchêne* eut à examiner soixante-neuf chefs d'accusation, assassinat, incendie, pillage, etc., jusqu'au grief, bien enfantin, d'insulte à la religion de l'État — que le vol de la plaque du commissaire de la rue des Noyers devait disparaître dans le tas.

Quelqu'un entre, s'assied, raconte que, tout près de chez lui, en voulant détacher les larges médailles d'or ou d'argent, à l'effigie de Badinguet, qui rappelaient ses récompenses aux expositions, un charcutier trop zélé a fait voler en éclats la glace de sa devanture.

— Mais, fait observer l'un de nous, on n'a pas encore abattu les aigles de la fontaine Michel...

Nous sortons. A deux pas.

Les deux énormes aigles en plomb, qui, aux deux angles de la corniche, tout là-haut, étendent leurs ailes, sont bien là.

Nous levons le nez...

Un groupe se forme.

Bientôt, ce n'est plus une demi-douzaine de nez, mais une centaine, qui se dirigent, menaçants, vers les aigles déjà condamnées.

— Il faut les abattre...

— Une honte de supporter cela plus longtemps.

Nous rentrons chez Glaser.

Le lendemain, les aigles ont disparu.

Je me demande encore par quels citoyens zélés ils ont été assommés.

Blanqui ouvre son club ce soir. Nous irons.

Rue Saint-Denis, numéro 20. Au premier étage d'un café, le café des Halles centrales. La maison a disparu pour faire place à une construction neuve, l'achèvement des magasins de Pygmalion.

Très peu de monde quand nous entrons. Les fidèles. Eudes, Brideau, que le Quatre-Septembre vient de délivrer. Edmond Levraud, qui sera colonel de la Commune. Breuillé. Balzencq, gérant de la *Patrie en danger*. Albert Regnard, qui sera secrétaire général de la préfecture de police avec Rigault. Caria. (1) Oudet. Édouard

(1) Caria (Léopold), blanquiste. Prit part à l'affaire de La Villette. A l'état-major de la Légion d'honneur avec Eudes. Condamné aux travaux forcés par conseils de guerre.

Roullier. Granger, qui a payé de sa poche les revolvers de La Villette. Une cinquantaine d'autres.

Assis sur le rebord du billard, Moutard, mon ancien professeur à l'institution Barbet et à Sainte-Barbe. Moutard, alors jeune ingénieur, a refusé le serment au Deux-Décembre. Plus tard, professeur à l'École polytechnique, inspecteur général des mines. Il est venu là en curieux, comme J.-J. Weiss vient, lui aussi.

Où est Blanqui ?

Une table en bois blanc, haussée sur une estrade. Je m'approche. Tridon cause avec un petit homme au nez fortement busqué, le visage rasé, la tête un peu penchée, l'œil noir extraordinairement perçant.

C'est LUI.

Je m'approche. Tridon me serre la main, dit mon nom.

Déjà, à la tribune, devant la table, un homme parle haut. La chevelure rebelle, la parole nerveuse, le geste violent. C'est Lullier, l'ancien lieutenant de vaisseau. Habitué, comme nous tous, de chez Glaser, où il vide, chaque soir, son carafon de cognac.

— Citoyens...

Lullier se penche, désigne du doigt Blanqui, qui cause toujours avec Tridon, moi à côté d'eux.

— Citoyens... ce vénérable vieillard...

Blanqui s'est dressé.

Son regard, dur comme l'acier, luisant comme un tison, s'est dirigé sur Lullier... Lui ! Lui !... Un vénérable vieillard !... Une vieille barbe !

Ah ! ce regard !

Lullier, tout décontenancé, balbutie quelques mots et disparaît.

Trente et un octobre. Tout le monde est à l'Hôtel de Ville.

Minuit. Quelques-uns sont déjà rentrés. On cause autour du poêle de Glaser. Au dehors, le rappel bat encore dans la rue de La Harpe.

Un ami, qui sera près de Rigault à la préfecture, Émile Giffault, raconte notre aventure.

Nous sommes, vers onze heures, dans le Salon rouge, où sont Blanqui, Flourens, Millière et d'autres.

Autour de nous, on dit que les bataillons réactionnaires sont en marche sur l'Hôtel de Ville. D'une minute à l'autre, nous allons être envahis.

Giffault se penche à mon oreille. Au milieu du brouhaha, il me crie :

— J'ai des bombes dans ma poche.

Que faire ?

Sortir avec ?

Dangereux.

Où les cacher ?

Et nous voilà, à travers les groupes de tirailleurs, à filer contre les murs, cherchant une issue... Une tenture cède... Derrière, le vide. Une porte ouverte... Nous disparaissons... Une salle déserte... Une autre salle... Nous sommes bien seuls... Une cheminée monumentale... Derrière les chenets, comme dans un nid, Giffault dépose doucement ses bombes... Le voilà débarrassé.

Tard, après minuit, volets fermés, la brasserie reste pleine et bruyante. A chaque minute, ce sont des arrivées.

Enfin, à trois heures, nous partons.

La nuit est tout en brouillard.

A la hauteur du jardin de Cluny, à deux pas de moi,

un ami, que j'ai vu la soirée à l'Hôtel de Ville. Un fidèle de Blanqui. Il pleure et sanglote.

— Eh bien! qu'y a-t-il donc?

— Il y a... Il y a, mon vieux, que la Commune est foutue.

Une figure. Benjamin Flotte. Un ancien des grands jours. Ami, ombre, séide de Blanqui. Flotte, les cinq années de détention auxquelles il a été condamné à la suite du 15 Mai terminées, s'en est allé à San-Francisco. Cuisinier d'élite, il a fondé une maison prospère. Il est revenu à Paris dans les environs de la déclaration de guerre.

Un soir, nous causons de Blanqui. Flotte garde le silence.

— Eh bien! toi... Dis-nous quelque chose.

— Quand je l'ai revu, il y a trois mois, pour la première fois depuis le procès de Bourges... c'était chez sa sœur, madame Antoine... Elle m'avait averti, la veille, de son arrivée... Je n'avais pas dormi de la nuit... Le revoir!... Quand j'ai franchi la porte du petit salon que tu connais bien, — mon cœur battait... Je le reconnais... Il est là, assis devant une table... Il lit... Nous allons nous jeter dans les bras l'un de l'autre... nous embrasser en vieux frères d'armes... Songez, j'étais à côté de lui, le 15 Mai, à la tribune de la Chambre... J'étais à côté de lui partout...

Et Flotte s'arrête un instant.

— Non... il ne bouge pas...

— C'est Flotte, lui dit sa sœur.

— Ah! c'est toi... Et il me tend, sans se lever, une main que je serre... Ce fut là toutes nos effusions...

— Tu lui en veux? dis-je à Flotte.

— Moi?... Pourquoi?...

Et, moitié riant, moitié attristé :

— Pourquoi lui en voudrais-je?... Non... je ne le pourrais pas.

Flotte, qui touchait à la soixantaine, — visage long, cheveux blancs coupés ras, — resta avec nous pendant la Commune, tout entier à son projet d'échange de Blanqui contre l'archevêque et divers otages.

— Ah! quand nous LE reverrons ici — disait-il, un soir, à Vallès — je me mettrai moi-même aux fourneaux de Glaser, et je vous ferai, de mes mains, ce que vous n'avez jamais mangé... Un délice... Je suis seul à connaître la recette... L'omelette aux foies de poulet...

— Convenu, Flotte, opinait Vallès de sa grosse voix... A quand l'omelette aux foies de poulet?

Hélas!... La défaite vint... Ceux qui survécurent s'en allèrent en exil... Flotte retourna à San Francisco... Et nous ne sûmes jamais ce qu'était la délicieuse omelette de Benjamin Flotte, l'ancien cuisinier, le séide de Blanqui.

22 janvier 1871. Le jour s'est levé sur un ciel sombre et glacé. Des bruits sinistres circulent. Dans quelques jours, ce sera la capitulation. Paris est à bout de forces. On distribue parcimonieusement l'horrible pain noir de riz et d'avoine. Les derniers chevaux sont mangés. La veille, pendant que nous étions là, devisant autour du poêle éteint, une vieille femme, proprette, a fait le tour des tables du café, soulevant le couvercle d'un panier d'osier qu'elle portait avec précaution à la main. Dans le panier, un gros matou à la robe tigrée, les mous-

taches effilées, l'œil jaune coupé d'une raie noire. Appétissant, le matou. Le dernier matou du siège. Pauvre matou. Il n'a pas trouvé acquéreur chez Glaser.

Deux heures. Filons vite. Notre bataillon, le 248e, a rendez-vous rue des Écoles, pour marcher sur l'Hôtel de Ville. Charles Frémine boucle son ceinturon, coiffe son képi d'artilleur de la batterie Notre-Dame, — la batterie du *Rappel*, — où sont Vermorel, Lefrançais, (1) Pilotell, Rogeard, Treillard. Paget-Lupicin sort avec nous, en amateur, sa calotte sous le bras. Roullier nous dépasse de sa haute taille, sa longue barbe d'insurgé de juin constellée de petites étoiles de givre.

Nous rencontrons le bataillon au parvis Notre-Dame. Longuet en tête, dans sa longue capote grise de commandant. Aconin (qui sera adjoint au Panthéon après le 18 Mars) près de lui. Une cinquantaine d'hommes. Le reste n'est pas venu. On dit que ça va chauffer.

Pont d'Arcole. La place de l'Hôtel de Ville est pleine d'une foule bigarrée. La foule des dimanches. Des gardes nationaux. Des femmes. Des enfants. Les fenêtres de l'Hôtel de Ville sont closes. Au coin de l'avenue Victoria, des groupes en armes. Rue de Rivoli, un bataillon débouche. Au-dessus des têtes, le bonnet phrygien, rouge, d'un drapeau.

Nous sommes au milieu du pont, arrêtés, serrant nos rangs modestes. Où allons-nous? Avenue Victoria? Au café de la Garde nationale, où — nous sommes avertis — sont, avec Blanqui, quelques amis?

---

(1) Lefrançais (Gustave), membre de la Commune (quatrième arrondissement). Ancien instituteur primaire. Orateur connu des réunions publiques. Né en 1826. Mort en 1901.

Des coups de feu, subits, sans que rien ait pu les annoncer. A toutes les fenêtres de l'Hôtel de Ville, des nuages de fumée blanche... Encore des coups de feu... La place riposte. Et, derrière nous, ripostent aussi des gardes nationaux, embusqués dans les bâtiments, encore inachevés, de l'Hôtel-Dieu... De l'Hôtel de Ville, on tire partout. Sur la place, sur l'avenue Victoria, sur l'Hôtel-Dieu, sur le pont, où nous sommes toujours, figés d'épouvante et de colère...

Plus rien. La place est vide... Nous avons avancé... Un groupe vient vers nous... Au milieu une grosse tache rouge... Nous nous approchons.

La tache rouge, c'est un édredon, porté sur deux échelles... Sur l'édredon rouge, un homme étendu... Un képi à quatre galons... Parmi ceux qui accompagnent le blessé, un ami, un habitué de chez Glaser... Lucipia.

— C'est Sapia, nous dit Lucipia.

— Mort?

— Non. Blessé à la hanche. Une balle, là, dans l'avenue... Il levait sa badine pour crier « en avant » quand il a été frappé... Nous le portons à l'Hôtel-Dieu.

Quelqu'un s'approche. Un médecin. Il appuie sa tête sur la poitrine.

Le cortège continue sa route.

Quand il franchit le portique de l'hôpital, le commandant Sapia rendait le dernier soupir.

Le lendemain. Cinq jours avant la capitulation. Au gymnase Paz. Rue Toullier. Entre la rue Cujas et les escaliers (disparus) qui, de la voie en contre-bas, montaient à la rue Soufflot. Une grande salle, nue, étroite et longue. Dans un coin, on a poussé des barres paral-

lèles sur lesquelles s'exerçaient, avant le siège, les gymnastes. Je me hisse pour jouir du coup d'œil.

Foule. Des femmes. A la tribune, — une estrade, — un orateur. Une face, émaciée, d'une pâleur atroce. Les yeux, noirs, brillants. Barbe noire embroussaillée. Cheveux longs. C'est Briosne. (1)

La voix, caverneuse, a, malgré tout, de superbes éclats. Il parle dans le silence des assistants, suspendus à ses périodes classiquement ordonnées.

— Citoyennes et citoyens... Nous résisterons jusqu'à la mort... Paris s'ensevelira sous ses ruines... Nous perdrons tout, sauf l'honneur...

Ce sont des applaudissements, des voix qui crient et rugissent.

— Oui... Oui... Nous combattrons.

Briosne attend. Quand le bruit s'est apaisé, il reprend, de sa voix grave, à l'accent prophétique :

— Citoyennes et citoyens... Quand Jérusalem fut assiégée par les soldats de Titus, quand tous les combattants eurent succombé, les femmes, debout sur les remparts à demi écroulés, ramassaient les cadavres de leurs époux et de leurs fils, et les lançaient, superbes de rage et de désespoir, à la face des assaillants...

Un grondement court sur les bancs où les femmes sont assises, le regard fixé sur Briosne, rouges, comme illuminées.

— Citoyennes et citoyens... C'est ainsi que feront nos femmes... Paris peut succomber. Il ne se rendra jamais...

---

(1) Briosne, élu membre de la Commune (neuvième arrondissement) aux élections complémentaires du 16 avril. Refusa de siéger.

— Je demande la parole, crie une voix que je reconnais à son timbre faubourien.

La voix de notre ami Roullier.

Briosne a fini. Je le vois qui s'en va, la face blême couverte de gouttes de sueur...

La longue blouse bleu pâle de Roullier flotte au-dessus de l'estrade.

— Vous avez entendu le citoyen Briosne, commence Roullier... Eh bien! jurons tous ici de mourir plutôt que de nous rendre aux Prussiens.

Des mains se lèvent.

— Oui. Nous mourrons tous... D'abord, avant de nous rendre, nous mangerons tout... Nous mangerons les chats... Nous mangerons les chiens... Nous mangerons les rats...

La salle se déride. Empoignée tout à l'heure par l'éloquence vraiment magnifique de Briosne, ses nerfs se détendent.

— Oui, vocifère toujours Roullier... Les rats... Nous mangerons nos souliers... le cuir de nos ceinturons... nos gibernes... Est-ce que les naufragés ne mangent pas tout ce qu'ils trouvent sur leurs bateaux?... Ils se mangent quelquefois entre eux...

Roullier est allé trop loin... Un formidable rire secoue la salle, qui se vide.

la Commune

Mardi, 23 mai, de la semaine sanglante. La bataille se rapproche. Plus d'espoir. Je viens de passer une heure, dans mon logis de la rue du Sommerard, à brûler les papiers compromettants, pour moi et pour d'autres, que deux mois d'insurrection ont accumulés.

Voici des lettres, cependant, que je ne brûlerai pas.

Les lettres de l'archevêque à M. Thiers.

Quand il fut question de publier dans le *Journal officiel* — le nôtre — le récit des pourparlers engagés entre la Commune et le gouvernement de Versailles (ce récit a paru, sous ma signature, dans le numéro du 27 avril 1871), l'archevêque remit à Flotte, qui était allé le voir dans sa cellule de Mazas, une copie, de sa main, de sa lettre à M. Thiers, datée de Mazas, le 12 avril.

A cette lettre du 12 avril, le prélat prisonnier avait ajouté une copie du court billet de rappel adressé par lui à son grand vicaire, l'abbé Lagarde, alors à Versailles. Ce billet daté de Mazas, 19 avril.

Avec ces deux précieux documents, je détiens encore un chiffon de papier, sur lequel l'abbé Lagarde a écrit, au crayon, quatre lignes, adressées au malheureux archevêque.

Ces quatre lignes au crayon sont le refus de l'abbé Lagarde — daté de Versailles — de se rendre à l'appel pressant du prélat prisonnier.

Que vais-je faire de ces trois pièces, intéressantes pour l'histoire future?

Les détruire?

Non.

Les conserver?

Impossible. Je puis être pris.

Je décide de les remettre à Flotte.

Je rencontre Flotte chez lui, dans son petit hôtel meublé de la rue de la Huchette.

Nous descendons tous deux. La rue Saint-Severin est à deux pas. Nous entrons chez Glaser.

Personne.

Quel contraste avec les bruyantes tablées d'il y a quelques jours!

Où sont les uniformes, les galons, les écharpes rouges?

Nous nous asseyons, silencieux, le cœur serré.

Je remets à Flotte les lettres de l'archevêque et le billet de Lagarde.

— Je te les rendrai — me dit le vieux camarade — quand nous nous reverrons...

Je ne revis jamais Flotte.

J'ignore en quelles mains sont tombées les lettres.

Je ne devais plus, depuis ce jour du 23 mai 1871, franchir la petite porte, aux barreaux de bois peint en vert, de la brasserie de la rue Saint-Séverin — de chez Glaser, comme nous disions. (1)

---

(1) Glaser mourut en janvier, victime de l'épidémie de petite vérole qui sévit en ces jours déjà si lugubres. Nous le conduisîmes au cimetière Montparnasse. Pendant que l'un de nous prononçait, sur le bord de la fosse, quelques paroles d'adieu au vaillant camarade (Glaser était capitaine dans un bataillon de marche de la garde nationale) un obus éclata tout près, au milieu des tombes.

CEUX DE L'EXIL

MON AMI LE COLONEL

Genève

Juillet 1871. — Le matin. Je suis à Genève de la veille. Quelle bonne nuit — la première tranquille depuis les horreurs de la défaite — dans le petit hôtel, voisin de la gare, où je suis descendu! Plus de perquisitions, plus d'arrestations, plus de frayeurs qui tiennent l'œil ouvert et l'oreille aux aguets. Je suis libre. Libre. Je descends d'un pas léger la rue du Mont-Blanc. Le colosse de glace scintille là-bas, loin, loin — en France. Il ne me prend nulle envie d'aller l'admirer de près. J'ai trop peur encore des gendarmes.

Quelqu'un me tombe sur les épaules, m'étrangle de ses deux bras, m'embrasse à pleines joues.

— On m'a dit hier soir que tu étais ici...

C'est Brunereau. (1)

Brunereau, le commandant du 228e bataillon. Le « terrible fourreur de la rue des Martyrs », comme l'appellent les journaux versaillais. Brunereau s'est

(1) Brunereau (Louis), ancien délégué à la commission du travail du Luxembourg en 1848, chef du 127e bataillon sous le siège, du 228e après le 18 mars. Né à La Couarde, île de Ré. Mort à Florence, chez son gendre, M. A. Grouner, en 1880.

battu comme un lion. Il est à Genève depuis une quinzaine déjà.

Brunereau est mêlé, depuis les dernières années de l'Empire, au mouvement politique. Il est grand ami de Félix Pyat et de Gambon. (1) Beau-père de Gromier, secrétaire de Pyat, qui a lu au banquet du 21 janvier 1870, à Saint-Mandé, le toast fameux « à la petite balle ». Il me raconte qu'on l'accuse, dans son quartier, d'où il reçoit des nouvelles, de tous les méfaits. Sa boutique de marchand de fourrures de la rue des Martyrs étant toute proche de Notre-Dame de Lorette, on veut absolument qu'il ait tenté de mettre le feu à l'église. C'est lui qui a fondé le club qui s'est tenu le soir dans le sanctuaire! C'est lui qui a tout fait! Et c'est pour cela qu'il est le terrible fourreur.

Brunereau, en me racontant cela, rit de son bon rire.

Je le regarde pendant qu'il parle. La défaite n'a pas entamé son corps trapu et solide. Sur ses larges épaules, une tête puissante, un visage volontaire, au front têtu, où brillent deux yeux noirs. La barbe et la moustache grisonnantes.

Brunereau me nomme ceux qui sont là.

— Arnould est ici. Martelet. (2) Claris. Alavoine. Legrandais. (3) Cœurderoy. Chardon...

— Chardon est arrivé?

---

(1) Gambon (Ferdinand), membre de la Commune (dixième arrondissement), ancien représentant du peuple à la Constituante (1848), député à l'Assemblée nationale (1871). Membre du Comité de Salut public (10 mai).

(2) Martelet, membre de la Commune (quatorzième arrondissement), représenta la Commune aux obsèques de Pierre Leroux.

(3) Legrandais, chef de bataillon après le 18 Mars. Plus tard, conseiller municipal du quartier Clignancourt (Montmartre).

Et tout de suite, je revois, devant moi, l'ami Chardon, dans son brillant uniforme de colonel commandant l'ex-préfecture de police. Chardon a très grand air sous l'uniforme. Grand, droit, la carrure imposante, la moustache blonde barrant la face pleine et rougeaude, les yeux bleus à fleur de tête, il porte à merveille — il a été soldat — la tunique à revers rouges et à boutons dorés. A cheval, il est magnifique, quand, l'écharpe rouge de membre de la Commune en sautoir, les glands d'or battant sur la garde du sabre, les bottes à l'écuyère étincelant au soleil, le képi aux cinq galons d'or sur l'oreille, il passe sur le boulevard Michel, suivi, à distance, de son ordonnance. Parfois, s'il aperçoit quelqu'un de nous à la terrasse d'un café, au Cluny, au Soufflet, au d'Harcourt, il arrête sa monture, descend, jette les rênes à l'ordonnance, qui, respectueusement, attend le citoyen colonel.

Un soir, comme le canon tonnait furieusement du côté d'Issy, j'avais rencontré Chardon, suivi de deux officiers de son état-major, filant au grand galop de leurs chevaux, brûlant le pavé.

— Où vas-tu ? lui avais-je crié.

— A Issy. Ça chauffe, m'avait jeté à la volée un des cavaliers.

Nous étions alors aux premiers jours de Mai.

Je n'avais plus revu Chardon depuis. Souvent, après la défaite, songeant à ceux dont on n'avait plus de nouvelles, j'avais pensé au brillant colonel... Vivant ?... Mort ?

Il vit.

— Alors, il est ici ?

— Oui. Il n'y a guère plus d'une huitaine qu'il nous

est tombé un soir au Nord, sans crier gare, encore tout frotté de poussière de charbon...

Et, comme j'interrogeais du regard :

— Ah ! c'est vrai. Tu ne sais pas. Eh bien, pour passer la frontière, Chardon s'est entendu avec d'anciens camarades des ateliers du chemin de fer d'Orléans, où il avait été ouvrier chaudronnier. Avec la complicité du mécanicien et du chauffeur du train de Genève, les braves gens l'ont enfermé — oui, enfermé — dans le charbon du tender. Ils avaient aménagé, dans le tas de houille, une cachette, une vraie cellule, où le fugitif s'est enterré jusqu'à Bellegarde. A Bellegarde, arrêt du train, visite des passeports. Mon Chardon était bien tranquille. Le train remis en marche, les amis l'ont délivré... Il était si joyeux de mettre le pied sur le pavé de Genève, qu'il n'a même pas pris la peine de se foutre un coup de brosse. On aurait dit un mineur sortant de son puits...

— Mince ! m'exclamai-je en riant.

— Nous allons le voir ?

— Tout de suite.

— A deux pas. C'est là. Rue du Cendrier.

Nous nous sommes arrêtés en face d'un atelier de chaudronnerie. Derrière les vitres, cinq ou six hommes debout devant les établis. L'un d'eux tourne le dos à la rue, en bourgeron et culotte bleus.

Brunereau frappe à la vitre.

L'homme au bourgeron se retourne.

Chardon. C'est lui. Le membre de la Commune, élu par le treizième arrondissement, le colonel doré, botté et éperonné, aujourd'hui retourné à ses cuivres, à ses robinets, à ses marmites, dont l'atelier est plein, reluisants ou vert-de-grisés.

Dès qu'il m'a vu, Chardon s'est précipité.

— C'est toi, petit... Nom de Dieu... Ce que je suis content.

L'heure de fermeture de l'atelier est proche. Chardon serre la main de son patron et celles de ses camarades. Nous partons tous trois.

— Je vais faire un brin de toilette. Je demeure là, tout près, rue Guillaume-Tell. Dame! Ce n'est pas tout à fait le chouette appartement de la Préfecture... Un cabinet de douze francs par mois... Dans une demi-heure, au Nord.

La demi-heure écoulée, Chardon, ponctuel, la moustache relevée, l'œil bleu rieur, veston de velours noir et canne à la main, nous rejoignait. Un officier de cavalerie en civil. L'uniforme, hélas, est loin...

Nous allons dîner tous trois, dans un restaurant, aujourd'hui disparu peut-être, chez Juge, dont les fenêtres donnent sur le fleuve.

Toute la soirée, on s'en doute, nous parlons des jours disparus, des amis dont on n'a pas de nouvelles, de Rigault, que quelques-uns s'acharnent à vouloir vivant, de ceux dont la mort est certaine, et que nous ne reverrons jamais plus.

— Il se fait tard — il est dix heures — nous dit brusquement l'ami. Vous savez, moi, il faut que je sois à l'atelier à cinq heures.

Durant tout son séjour à Genève, Chardon ne quitta pas son établi de la rue du Cendrier. Il n'y avait guère de jour, où, passant par là, je n'aille faire avec lui deux doigts de causette.

Je revois encore, dans mon souvenir, encadrée dans la devanture du magasin de chaudronnerie, la haute

stature de Chardon, sa chemise largement ouverte découvrant le poitrail perlé de gouttes de sueur tachées de vert — le vert-de-gris du cuivre, sur lequel il battait sans relâche.

A quoi songeait, pendant ces longues heures, l'ancien membre de la Commune ?

Je le lui demandai un jour.

— Ça ne t'a rien fait de te remettre, tout de suite, comme ça, au travail ?

— Moi ? Ça ne pouvait tout de même pas durer toujours, d'être colonel... Je n'y pense plus du tout.

Si. Il y pensait. Chaque soir, son travail fini, il revenait à nous, et c'étaient d'interminables causeries sur ces journées dont le souvenir ne pouvait s'arracher de notre mémoire.

Ouvrier d'élite, Chardon ne tarda pas à se faire remarquer. Une puissante société de construction génevoise l'envoya en Égypte, puis à la Havane et à Haïti, installer des machines à glace du système Raoul Pictet. Il resta à Port-au-Prince, où il fit une petite fortune.

Un soir de 1900, on vint me prévenir au *Radical* que quelqu'un me demandait.

C'était Chardon, que m'amenait Alavoine.

Chardon, toujours un colosse. Mais un colosse dont la panse s'est développée. Tout son être respire l'aisance cossue. A sa boutonnière, un ruban tricolore.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Te voilà décoré, maintenant ! Si la Commune revenait, ça ferait bien sur ton uniforme...

— Mon vieux, me dit Chardon, quand nous fûmes dehors, ça, je l'ai gagné aussi sur un champ de bataille. Au cours d'une épidémie là-bas. Il paraît que je me suis

distingué. On m'avait parlé du ruban rouge. J'ai mieux aimé prendre ce petit bout de ruban tricolore, qui est modeste, mais qui récompense, comme l'autre, les actions d'éclat.

— Tricolore! T'as pas honte...

Chardon s'était retiré dans son pays natal, à Vierzon. Il y mourut, estimé et aimé de tous. Il avait une sœur religieuse. On m'a dit — mais je ne saurais l'affirmer — que, n'ayant laissé aucune instruction à ses proches, l'ancien membre de la Commune, l'ancien colonel commandant la Préfecture de police, l'ami de Raoul Rigault, de Ferré et de Duval, fut enterré à l'église.

LE PÈRE GAILLARD

Genève

Fin juillet 1871. A la terrasse du café du Nord. Massenet, Cœurderoy, Fesneau, Noro, moi. Massenet a été quelque chose comme colonel d'armement. Cœurderoy chef de bataillon dans le neuvième. Fesneau, président de la Ligue du Midi. Noro colonel de la quatrième légion. Nous parlons de nos évasions. Comment sont partis les uns et les autres. Massenet conte qu'il a emprunté l'uniforme d'un sien parent, officier de gendarmerie. Survient Edmond Bazire, l'ancien rédacteur de la *Marseillaise* de Rochefort.

Bazire ne s'est pas trop compromis pendant la Commune. Il n'a guère fait autre chose que d'envoyer des correspondances à la *Liberté* de Bruxelles. Mais il a fort mauvaise réputation. Dans les environs de juin 1870, un jour que l'empereur sortait, en voiture, par le guichet du quai, Bazire s'est hissé sur les épaules de ses voisins, et il a crié de sa voix zézayante : « Vive la République ! » Il a fréquenté, à Paris, le salon de Nina, où visitaient des gens suspects, comme Raoul Rigault. Il n'en fallait pas plus pour être arrêté et enfermé à l'Orangerie.

— Tu t'assieds ?

Bazire prend place. Massenet finissait son récit.

— Moi, commença Bazire, c'est bien plus drôle. Je suis venu ici dans un corbillard...

Nous partons d'un éclat de rire. D'autant plus sincère que ce brave Bazire, avec sa chevelure noire, longue et frisée, sa face aux traits tirés, ses gros yeux qui roulent, et son bras infirme qui remue toujours, a bien l'air le plus lugubre du monde.

— Dans un corbillard ! Ah ! Ah ! exclame Noro, railleur.

— Voilà. Je cherchais un passeport que je ne trouvais pas. On vient me dire qu'un ami conduisait hors frontière le corps de sa femme, récemment décédée. Il m'offre de l'accompagner. Je serai le beau-frère... Nous prenons place tous les deux dans le wagon funéraire. Une première fois, on visite les passeports. Je me fais le plus possible une figure d'enterrement... Le commissaire ouvre la porte. Devant ce spectacle navrant de deux hommes veillant un cadavre, il s'arrête, se découvre, salue... Le train repart... Même scène à la frontière... Je n'avais plus qu'à essuyer mes pleurs. C'était fini... Le tour — un tour qui manquait de gaieté, mais qui ne m'en sauvait pas moins — était joué.

Bazire a fini.

— Et toi ? dis-je à Cœurderoy.

Cœurderoy va nous raconter son histoire, quand un coup de coude me fait retourner vers mon voisin, Massenet.

— Quoi ?

— Dirait-on pas le père Gaillard... Là. En face de nous, avec Claris ?

Le père Gaillard — Gaillard père, disait-on, à la fin

de l'Empire, pour le distinguer de son fils, Gaillard fils, dessinateur et poète révolutionnaire, — a été nommé par Rossel directeur général des barricades. Il a démissionné quelques jours avant la débâcle. Mais il n'en était pas moins désigné à la fusillade. Les journaux ont raconté sa mort, comme ils ont raconté celle de Vallès, de Billioray, d'autres que nous savons déjà parfaitement vivants. C'est donc encore un ressuscité.

Les deux promeneurs se sont approchés de notre table. Claris, ancien chef du bureau de la presse à l'intérieur — l'intérieur de la Commune — est à Genève depuis quelques semaines. Un homme tout vêtu de noir, le visage complètement rasé, l'accompagne.

— C'est bien lui, me souffle Massenet. Je vous dis que c'est le père Gaillard... Voyez son nez... Il n'y a qu'un nez comme ça sur la terre...

Le nez du père Gaillard est, en effet, unique au monde. Ce nez est un signalement à lui tout seul. Comment diable les argousins ont-ils pu laisser passer à la frontière un nez qui dénonce son homme à première vue ! Jamais appendice nasal d'honnête homme — car le père Gaillard est un brave homme s'il en fut, travailleur et probe, — n'a été plus bizarrement retourné, contourné, aplati. Notre ami Léon Massol, qui, en qualité d'ingénieur de la ligne en construction Genève-Annemasse, a des mathématiques, trouvera, dès sa première rencontre avec le père Gaillard, que ce nez est en paraboloïde hyperbolique !

Du haut du ciel communard, où tu dois trôner, en carmagnole et bonnet phrygien, pardonne, ô mon vieux Gaillard, ces innocentes plaisanteries...

Claris a rencontré le père Gaillard — car c'est bien

lui — rue du Mont-Blanc. Le vieux barricadier — Gaillard, qui a été de 48 et de 51, a dépassé la cinquantaine, ce qui, pour nous, jeunes gens, est être déjà très vieux — cherchait depuis le matin où pouvaient bien nicher les amis réfugiés à Genève.

Gaillard prend place. Présentation et serrements de mains. Massenet, seul de nous, le connaît pour avoir été en relations de service avec lui pendant la Commune. Bazire l'a rencontré sous l'Empire, à la *Marseillaise*. Moi, je l'ai vu dans les réunions publiques. Une entre autres, à Belleville, le soir même du Quatre-Septembre. La scène se représente à ma mémoire.

Dans une salle de café-concert, une foule houleuse. J'étais entré avec Vallès. Nous avions pris place tous deux au bureau, comme assesseurs.

Brusquement, sans crier gare, un homme, tête nue, la chevelure et la barbe grisonnantes, fend la foule, se précipite sur l'estrade.

— Citoyens, les sergents de ville de Piétri se sont reformés. Ils poursuivent les patriotes. Nous sommes trahis.

Et l'orateur saisit une hache, jusque-là cachée sous son veston. Il la brandit.

— Aux armes! Secourons nos frères!

La foule s'affole. Un pauvre diable, qui cherche à fuir, se jette, tête baissée, dans une glace qu'il prend pour une porte ouverte. La glace se brise. L'homme hurle de douleur. Une lampe à pétrole se décroche et tombe. Brouhaha...

— Si nous fichions le camp? me glisse Vallès.

Nous filons par la porte des artistes.

Nous tombons dans une cour plantée d'arbres

Cinq minutes après, nous rentrons. La salle est vide. L'homme à la hache, c'était le père Gaillard.

Gaillard, assis entre Noro et Cœurderoy, est muet. Je le considère. Avec sa lévite noire, son visage glabre et mat, il a l'air d'un bedeau. Où est le brillant colonel des barricades, que j'ai admiré un jour, debout sur le glacis de la formidable machine qu'il avait édifiée à l'entrée de la rue de Rivoli?

Je revois le colonel, en plein soleil de mai, dans son uniforme élégamment sanglé. Revers rouges à la tunique. Épée au côté. Revolver passé dans le ceinturon verni. Glands d'or de la dragonne battant sur la cuisse. Cinq galons d'or aux manches et au képi. Bottes étincelantes. Tunique à double rangée de boutons dorés. Gaillard, en photographie, est le modèle le plus parfait à consulter — avec Flourens — pour ceux qui voudront reconstituer le vêtement militaire de la grande insurrection parisienne.

Quelques semaines après sa première visite au café du Nord, je rencontrai Gaillard. Il avait laissé croître la barbe, qu'il portait d'habitude entière. Tête nue, comme toujours, la crinière au vent, il déambulait d'un pas alerte. Une serge à la main.

— Où vas-tu?

— Eh, parbleu! Je vais chercher de l'ouvrage.

Le père Gaillard s'était, comme Chardon, le chaudronnier-colonel, vite remis au travail. Cordonnier habile, véritable artiste en chaussures, la clientèle vint rapidement le chercher. Il fut de mode, à un moment, dans la haute société genevoise, de se faire chausser chez le communard.

Je ne me rappelle plus pourquoi le père Gaillard quitta sa cordonnerie pour fonder, à Carouge, près de la frontière, un petit établissement auquel il avait donné le nom de *Café de la Commune*.

Au coin d'une rue, une salle étroite, avec quelques tables et de rares clients, sauf les étrangers attirés par les articles des journaux parisiens. Les Anglais et les Américains qui prenaient, pour aller voir le père Gaillard, le tramway de Genève à Carouge, croyaient trouver là, occupés à vider des verres de sang ou tout au moins à forger de terribles complots, la fine fleur de la Commune. Ils étaient vite désillusionnés. La seule curiosité du *Café de la Commune* résidait dans l'apposition, sur les murs de la salle, de nombreuses photographies, représentant, bien entendu, les barricades élevées par le père Gaillard. Au milieu d'elles, un portrait en pied, à la plume, du vieux barricadier, par son fils. C'était tout.

Quand je quittai, au commencement de 1873, Genève pour aller habiter Altorf, je perdis de vue le père Gaillard. Je ne devais le revoir que longtemps, longtemps après.

Un jour, il y a de cela une dizaine d'années, j'étais allé à l'Hôtel de Ville voir mon ami Albert Callet, ancien communard comme moi, alors régisseur des propriétés communales. Nous vinmes à causer du père Gaillard.

— Tu veux le voir? me demanda Callet.

— Pourquoi pas?

— Eh bien, rends-toi place des Petits-Pères, au numéro 2. Frappe à la vitre de la loge du concierge. Le père Gaillard viendra t'ouvrir.

Gaillard, vieux, sans le moindre sou de côté, avait sollicité une place de concierge de l'un des immeubles appartenant à la Ville. Callet l'avait fait nommer à la place des Petits-Pères.

J'allai voir le père Gaillard. Chaque fois que je passais par là, je m'accoudais, pour causer, aux jours de la belle saison, sur le rebord de la large baie derrière laquelle il tapait sur la semelle sans répit.

Je le rencontrai pour la dernière fois sur le quai. Il marchait devant moi, droit et sec, le chef tout blanc toujours découvert, balançant de la main gauche un paquet noir, probablement des bottines qu'il allait livrer. Je passai près de lui. Il ne me vit pas. Je lui frappai sur l'épaule.

— Eh bien! Comment va?

— Vois-tu, me répondit tristement le vieux frère d'armes, je vieillis — il était plus qu'octogénaire. Je ne vois plus clair...

Je le regardai. Ses prunelles étaient comme décolorées et vides. Nous fîmes ensemble une cinquantaine de mètres.

— Allons, à un de ces jours...

Quelques semaines après, ouvrant *le Temps,* je trouvai la nécrologie du vieux barricadier. Le brave père Gaillard s'était éteint à l'âge respectable de quatre-vingt-quatre ans, laissant, m'a-t-on raconté, un fils jeune encore, qu'il avait baptisé des prénoms de Jean-Paul, en l'honneur de son maître, l'*Ami du Peuple.*

Par une ironie du sort, Gaillard, lui, le révolutionnaire, maratiste fervent jusqu'à sa dernière heure, s'appelait Napoléon.

DIMANCHE A LA FRONTIÈRE

Genève

Premiers jours de septembre 1871. — Nous nous sommes donné rendez-vous, une douzaine, sur le pont du Mont-Blanc. Nous irons jusqu'à la frontière. Au Grand-Sacomex. Ce n'est pas loin. Une petite heure de marche. Nous arroserons de quelques picholettes de vin blanc une miche de pain et une tranche de gruyère. La nuit tombée, nous reviendrons à la fraîche.

La frontière! Qui n'a pas vécu en exil — les premiers jours surtout — ne peut comprendre ce que ce mot, frontière, renferme d'angoisses et de désirs.

La frontière, c'est la chaîne qui, comme au ghetto, ferme aux exilés le chemin de la Patrie. Si nous franchissons cette barrière, c'est pour chacun de nous le bagne ou la déportation, peut-être même le poteau de Satory.

Et, pourtant, nous l'aimons, cette chaîne!

Plusieurs fois déjà, nous sommes allés jusqu'à elle. Nous nous sommes arrêtés, le cœur serré. De l'autre côté de ce chemin, que nous franchirions d'un saut de nos jambes de jeunesse, la terre est la même que celle que nous foulons. Les arbres ont le même feuillage. Les prairies, les mêmes fleurettes d'or et de pourpre. Et, cependant, ces feuilles et ces fleurs, il nous semble que

là-bas, leur couleur est plus vive et leur parfum plus délicat...

Une après-midi que nous étions allés à Chêne, où s'était fixé Cluseret, nous avons poussé jusqu'à la frontière. Nous avons arrêté une petite paysanne au bonnet blanc et aux joues en pomme d'api, qui s'apprêtait à franchir la planche de bois du ruisseau qui baigne les deux rives de Suisse et de Savoie :

— Va nous cueillir un bouquet, là, de l'autre côté...

La petite nous regardait, comme elle eût regardé des gens qui n'avaient pas leur raison.

Des fleurs ! Un bouquet ! Mais est-ce que nous n'en avions pas tant que nous voulions, des fleurs, à portée de nos mains !

L'un de nous la rappela, lui donna une pièce blanche. Un quart d'heure après, elle revenait vers nous avec une brassée de boutons d'or, de coquelicots et de bleuets, qu'elle déposait en riant sur la table autour de laquelle nous étions assis.

C'étaient des fleurs de là-bas, de l'autre côté du ghetto. Des fleurs que nous n'osions pas aller respirer et cueillir.

Nous sommes dix sur le pont du Mont-Blanc.

— Tiens, Malon n'est pas là. Il nous a pourtant bien promis de venir...

— Il est chez Gaffiot, dit quelqu'un.

Gaffiot est un proscrit du Creusot, comme Dumay. (1) Il

(1) Dumay (Jean-Baptiste), ouvrier mécanicien, maire du Creusot après le Quatre-Septembre, proclama la Commune le 26 mars. Le mouvement avorté, il se réfugie en Suisse et est attaché, jusqu'à l'amnistie, aux travaux de percement du Gothard. Plus tard, député de Paris.

est vannier. Tout le jour, dans sa grande chambre de la rue du Rhône, il fait des paniers et des paniers. Je suis monté chez lui l'autre matin. Il construisait, avec ses fines baguettes, une cage à poulets. Malon assis près de lui, s'essayait à une corbeille. Malon a juré de devenir un vannier émérite, comme son maître Gafliot, qui, lui, sourit dans sa belle barbe brune, quand il voit son élève embarrassé dans ses osiers.

Un de nous court chez Gafliot. Malon n'y est pas.

— Allons, en route!

Nous sommes tous là.

Arthur Arnould, l'ancien membre de la Commune du quatrième arrondissement, rédacteur, avant le siège, à *la Marseillaise* de Rochefort. Dans son veston de velours boutonné, haut et droit, si ce n'étaient ses cheveux longs rejetés en arrière, on dirait quelque officier de cavalerie en villégiature. Chardon, notre ami le colonel, qui a accompagné Duval — général d'un jour, qu'une mort glorieuse a sacré à nos yeux, — au plateau de Châtillon. Babick, (1) élu à la Commune par le dixième arrondissement, disciple de la religion fusionnienne, qui date ses lettres de Genève-Jérusalem, an 26 de l'ère nouvelle. Razoua, (2) ex-commandant de l'École militaire, député démissionnaire de l'Assemblée versaillaise. Brunereau, Petite et Perrier, capitaines fédérés. Claris, chef du bureau de la presse à l'intérieur. Le père, ou plutôt le frère Macé, qui, avec son ami

(1) Babick, membre de la Commune (dixième arrondissement). Fusionnien. Né en 1840, mort à l'hôpital de Genève en 1902.

(2) Razoua (Eugène), homme de lettres, ancien maréchal des logis de spahis, rédacteur du *Rappel*, de Delescluze. Représentant de Paris à l'Assemblée nationale (1871), démissionnaire. Colonel commandant l'École militaire. Mort à Genève (1878).

Thirifocq, a organisé les manifestations maçonniques aux remparts et aux avant-postes de Neuilly.

Nous marchons par petits groupes. Je suis avec Razoua et Petite.

Petite. Un grand et bon diable de Parisien, horloger d'élite. Plusieurs d'entre nous possèdent encore la montre qu'il exécutait à notre intention, tantôt avec le boîtier orné de la République de Courbet, tantôt avec quelque date républicaine inscrite à l'intérieur. Je connais Petite depuis le siège. Haut sur jambes, hardiment découplé, la moustache tombante à la gauloise, la mâchoire solide en avant comme s'il voulait mordre, il marche, le chapeau campé en arrière, toujours prêt à rugir. Petite est la terreur des bons bourgeois du café du Nord. Un soir, ayant eu maille à partir avec quelqu'un, bien entendu à propos de la Commune, il empoigna, de ses deux pattes qui étaient deux formidables étaux, le marbre blanc d'une table, qu'il brandissait, exaspéré et menaçant. En un clin d'œil, la salle s'était vidée. Et mon Petite, éclatant de rire, reposait tranquillement le marbre sur ses pieds de fonte.

— Tas de jean-foutre ! criait-il hors de lui, de sa voix traînante de parigot. Tas de clampins ! Ah ! ils n'y reviendront plus, à se foutre, devant moi, de la Commune !

L'après-midi est brûlante.

Razoua, silencieux, la pensée envolée vers quelque vision d'Afrique, bat à petits coups de canne les fleurs qui bordent la route. Il y a huit jours, il était encore enfermé dans sa cellule de la prison de Genève, le gouvernement français ayant réclamé son extradition.

Petite souffle et s'éponge le front, tout en me contant, pour la vingtième fois, ses prouesses du 22 janvier, sur la place de l'Hôtel-de-Ville.

— Ah ! mon vieux, fallait voir ça... J'avais mes poches pleines de petites bombes, grosses comme des œufs de pigeon... J'étais tout près de la grille, tout au bas des fenêtres d'où partait la fusillade... Je voyais sortir les canons des fusils... Les lâches ! pour tirer, ils se cachaient derrière les murs... Ce que je te leur en envoyais, des pruneaux... Je les entendais éclater, d'un coup sec... Paf... Paf... Je n'ai foutu le camp que quand j'ai vu, par le quai, arriver Clément Thomas (1) avec la troupe.

Pendant que Petite parle, je me rappelle, moi aussi, ses bombes du 22 janvier. Il lui en était même resté. Le soir, à la brasserie Saint-Séverin, où nous avions rappliqué tous après l'échauffourée, Petite était là, dans son costume de capitaine du 130e, secouant, de sa main enfoncée dans la poche de sa vareuse, la douzaine de bombes qu'il n'avait pas employées, comme il eût secoué des pralines dans un sac.

— Mais, animal, tu vas nous faire sauter tous !

Razoua s'était mis à marcher à l'écart, battant les buissons, rêvant toujours. Petite s'adressait maintenant à moi tout seul :

— Tu te rappelles qu'au 22 janvier il y avait des tas de sable, plein la place de l'Hôtel-de-Ville. Quand les coups de fusils des mobiles bretons partirent, fallait

(1) Clément Thomas, commandant en chef des gardes nationales de la Seine (5 novembre 1870). Arrêté à Montmartre le 18 mars, il fut fusillé rue des Rosiers avec le général Lecomte.

voir comme tout le monde se foutait à plat ventre derrière les tas. Dame! la peau avant tout. Ça se comprend... Moi, nom de Dieu, je lançais toujours mes bombes à la volée... Je ne sais pourquoi, je fais quelques pas en arrière... Je me fous dans un bonhomme, aplati comme une punaise... Un commandant, mon vieux. Oui, un commandant... Avec une vareuse à longs poils et ses quatre galons d'argent cousus dessus... Je l'empoigne par la peau du... dos. Je lui fais faire demi-tour. Je le mets debout...

— Eh bien?

— Eh bien! Ah! non! Je ne sais pas si je dois te le dire...

— Allons, vas-y.

Razoua s'était rapproché.

— Eh bien! C'était...

(Ici, le nom d'un de nos amis les plus chers. Un membre de la Commune.)

— Vous pensez, ajouta philosophiquement Petite. Vous pensez si j'étais em... bêté.

Autour d'une grande table. A la porte d'une petite auberge du Grand-Saconnex.

On apporte les picholettes et les verres.

Le père Macé continue une conversation probablement entamée avec Babick, le long de la route.

Babick semble l'écouter avec respect. Grand, maigre, déjà voûté, bien qu'il n'ait guère que la cinquantaine, — Babick nous a déjà raconté qu'il a beaucoup souffert au moment, où simple manœuvre, il travaillait en 1840, aux fortifications, — le vieux fusionnien est notre joie. Le soir, il nous conte qu'il est allé, dans les bois,

invoquer les esprits. Ce dont nous sommes sûrs, c'est qu'il part, quand il fait beau, un panier au bras, comme une ménagère, et qu'il rapporte le panier plein de beaux champignons, des clavaires, qui ressemblent à de petits arbustes de cuivre rouge.

— Oui, dit Macé, ronronnant. C'est moi qui ai planté sur le rempart, la bannière de la Loge l'*Avenir de l'Humanité*. Une belle bannière, toute brodée de temples et de compas d'or. Ce que ça sifflait autour de moi, les obus!

— Allons, citoyen Macé, dit en riant Josselin, (1) ne nous la fais pas. Voyons. Est-ce que tu as l'air d'un bonhomme qui a vu le feu?

Le fait est que Macé a bien l'allure la plus bourgeoisement placide qui soit. Fabricant de lits en fer, il s'est vaguement compromis avec ses menées maçonniques. C'est tout son bagage de communard. Le ventre proéminent, la face rasée et ronde plantée dans un vaste faux-col à la Garnier-Pagès, Macé porte des culottes de coutil qui lui viennent à mi-jambe, si larges qu'elles flottent autour de lui comme un drapeau blanc. Son chapeau panama abriterait toute une famille. Non, Macé n'a pas du tout l'air d'un émeutier.

Josselin, lui, est également d'une carrure respectable. Mais il a été du Comité du 18 Mars. Puis, colonel d'artillerie. Décemment, nous ne pouvons pas le blaguer. C'est un chef. Un jour que nous causions ensemble de la « prochaine », ce brave Josselin, qui, de son métier, était comptable, me dit à brûle-pourpoint :

— Voyons, toi qui connais les mathématiques, fau-

(1) Josselin (François), du comité central, chef de la 18e légion.

dra me donner des leçons de trigonométrie. Ça sert, paraît-il, pour l'artillerie. Faut nous préparer à tout.

Hélas! Il y a déjà longtemps que ce brave Josselin est mort. Et la « prochaine » n'est pas encore venue.

La nuit est tombée.

A cent pas de nous, en France, les fenêtres s'éclairent. C'est dimanche. Un flon-flon s'élève. Ce doit être la fête du petit village. Nous entendons les cris et les chants.

Macé a fini son histoire. De temps à autre, l'un de nous saisit la picholette voisine et se verse un verre. Personne ne dit plus rien.

— Eh bien! dit en se levant Chardon, je vais vous en chanter une. Ça nous remettra en train.

Et l'ancien colonel, l'air grave, les yeux tournés vers les lumières de là-bas, entonne la chanson populaire :

> Pauvre exilé, sur la terre étrangère,
> Rêve souvent au pays, ses amours...

Naïfs communards que nous sommes! Dire qu'en écoutant ce bon colosse de Chardon nous débiter, d'une voix teintée d'émotion, la vieille rengaine sentimentale, quelques-uns de nous sentent se mouiller leurs paupières...

PROTOT

Genève

Octobre 1871. Je flâne sur le quai des Bergues. Quelqu'un me frappe sur l'épaule. Brunereau. Toujours lui. On le rencontre partout. Brunereau s'occupe comme il peut. Il sort de sa poche de gentilles petites boîtes rondes, qu'il me montre. De la poudre à faire briller les cuivres. En attendant mieux, il promène son « brillant » dans les boutiques de bimbeloterie et de bourrellerie. Excellent pour astiquer les harnais et les casseroles.

— A propos, j'ai une rude nouvelle à t'annoncer...

— Quoi?

— Protot est ici.

Protot est ici! Il est donc sauvé! Personne n'avait su dire ce qu'il était devenu après la bataille. De vagues rumeurs nous ont appris qu'il avait été grièvement blessé. Mais où était-il? Pas à Versailles. On l'aurait su... Pas aux pontons... Où?... Encore caché?... Le voilà donc.

— Et où est-il? Comment ne l'ai-je pas encore vu?

— Il n'est ici que depuis cette nuit... Je te l'amènerai

ce soir... Je l'ai vu ce matin avec Perrier... Ah ! ce qu'il a été arrangé !

Et Brunereau, en quelques mots, me dit la poignante histoire... Protot, jeté bas derrière les pavés, par une affreuse blessure à la joue... Porté à l'ambulance... Déshabillé... Vêtu à la hâte d'habillements civils... Emporté, caché, soigné, sauvé...

— Ce soir... Ce soir, me dit Brunereau en me serrant la main à la hâte... Chez toi... Je l'amènerai dîner... Perrier va t'envoyer une paire de perdreaux, que ta femme nous accommodera... Ce soir... Je file vite chez un client... Tu sais, le brillant, ça donne, mais faut trotter...

Je suis resté seul sur le quai. Je me hâte vers mon logis, rue Guillaume-Tell. Un tas de souvenirs se dressent devant moi... La place Vendôme... La grande salle à manger de la délégation à la justice... La colonne que j'ai vu tomber, tout à côté de Protot, sur le balcon, au-dessus de la porte d'entrée du ministère...

Autre souvenir. Un soir que j'étais resté fort tard, je ne me rappelle plus pourquoi, au ministère, on m'y avait préparé une chambre pour y passer la nuit. Une chambre grande comme une cathédrale, avec un lit à colonnes qui ressemblait à un autel. Sur la cheminée, des flambeaux monumentaux, allumés. Allais-je grimper sur ce lit? Je saisis un des flambeaux, j'ouvre une porte, je traverse une autre chambre, puis une autre encore. J'ouvre une dernière porte. Suis-je donc halluciné ? Le flambeau oscille dans ma main. Devant moi, pendus aux murs, des personnages revêtus de costumes, étincelants ou modestes. Des seigneurs aux pourpoints

brodés d'or, des femmes aux corsages plaqués de velours, de longs manteaux couleur de muraille. Tous pendus par le cou... Je m'approche... Ce sont des costumes de bal masqué... Les bals du ministre de l'Empire... J'en ris encore... Je regagnai mon lit à colonnes et ma cathédrale...

Trêve aux souvenirs. Il faut songer au dîner de ce soir. Pressons le pas, pour avertir à temps la ménagère.

Machinalement, à mi-chemin du logis, je lève la tête vers les toits. Là-haut, tout là-haut, à une fenêtre du dernier étage, un tout petit drapeau rouge.

— Tiens, le père Miot est chez lui.

Le père Miot, c'est Jules Miot, l'ancien membre de la Commune, qui proposa le Comité de salut public. La taille haute et droite, la barbe de fleuve, toute blanche, s'étalant majestueusement sur la poitrine, Jules Miot est le type du vieux républicain de jadis. Il a été à Lambessa. Une barbe de lion d'Afrique, dit Vallès.

Miot, qui a passé la soixantaine, vit là-haut, dans son pigeonnier, comme un vieil étudiant. Il n'a qu'une passion, la pêche. Il est tout le temps sur le lac, jetant ou relevant ses lignes. Il ne vient jamais au café. Il aime cependant qu'on aille tailler une bavette avec lui. C'est pour cela qu'il a orné sa mansarde d'un petit drapeau rouge.

— Si vous voyez le petit drapeau, nous a-t-il dit, c'est que je suis là. Quand je pars à la pêche, je le décroche.

Le drapeau rouge de ce brave Miot ne blesse personne à Genève. Personne ne l'a, à coup sûr, remarqué. Nous, il nous remplit de joie... De la terrasse du cafe

du Nord, nous le voyons tressaillir au vent, comme l'autre, celui qui n'est plus...

Le soir. Chez moi. Le couvert est mis sur la nappe toute blanche. La propriétaire, une brave Genevoise, — maman Chauvin, comme nous l'appelons, — a prêté ses fourneaux. Les perdreaux sont à point. Toute la journée, nous avons causé de l'ami que nous attendons. Chardon, qui a, dans le même appartement, son petit cabinet de douze francs par mois, a sauté de joie quand je lui ai dit que Protot était là.

— Je m'invite au café, a-t-il dit.

Un coup de sonnette.

Brunereau entre le premier. Perrier après lui.

Protot est là. Effusions. Un large bandeau blanc entoure la face, la cachant à moitié. La blessure. L'horrible blessure. Je ne puis la voir. Mais je la devine. Elle a crevé la joue, mutilé la mâchoire. Fort heureusement, le solide et haut Bourguignon qu'est Protot a du sang dans les veines. Un autre que lui n'eût pas survécu.

Si je lui faisais raconter tout de suite son histoire... Mais non... Attendons... Ça sera pour le dessert, quand Chardon sera là.

Nous causons de choses et d'autres. De la Commune. Nous ne pensons, tous que nous sommes, qu'à elle.

Je rappelle à Protot notre dernière rencontre au ministère de la justice, le dimanche soir. Les Versaillais étaient entrés depuis quelques heures déjà. J'étais allé aux nouvelles. Bricon, un des juges d'instruction, qui logeait au ministère, et moi, avions pris une voiture. Au grand galop le long du quai, vers Passy. Voilà un

grand quart d'heure que nous filons. Nous sommes au Trocadéro. Tout à coup, des chants nous viennent aux oreilles. Un gros de troupes en armes. Des gardes nationaux.

— Mais est-ce qu'ils n'ont pas des brassards ? me souffle Bricon.

Mais si. Des brassards tricolores. Quelques-uns du moins... Nous sommes trahis.. Vite en arrière... Le cocher fouette son cheval. Nous l'avons échappé belle.

Toc, toc.

C'est Chardon.

Les deux colosses — Protot et Chardon ont chacun presque leurs six pieds de haut — se jettent dans les bras l'un de l'autre. Ils se sont vus pour la dernière fois à l'Hôtel de Ville, le mercredi matin, quand, déjà, les flammes léchaient le beffroi.

Chardon est un tendre. Il pleure pour tout de bon... Il ne quitte pas du regard l'épais bandeau qui calfeutre les joues de Protot.

Le blessé soulève l'armature de toile, et, le doigt sur la joue gauche :

— C'est là.

Nous voyons la balafre qui coupe la joue, profonde, fraîche et rose encore.

— J'étais à la barricade de la rue Fontaine-au-Roi et du faubourg du Temple, nous dit Protot. Le vendredi. Nous nous battions là depuis le matin. Vers cinq heures, tous les défenseurs étaient tombés. Je restais presque seul. Tout d'un coup, je suis précipité à terre par une violente poussée. Une balle explosible — qui m'a fait

sept blessures. La joue crevée, le visage et la vareuse couverts de sang...

— Et comment avez-vous échappé ?

— Un admirable dévouement. Quelqu'un, d'une fenêtre voisine, m'avait vu. Vite, je fus porté à l'ambulance voisine. Mes vêtements militaires arrachés et remplacés par des vêtements civils. Transporté dans une maison proche. A peine mes sauveurs avaient-ils, avec moi, quitté l'ambulance, qu'un officier versaillais arrivait. « Qu'avez-vous fait de l'homme que nous avons vu tomber ? Nom de Dieu ! C'était un membre de la Commune ! » Les infirmiers firent les ignorants. Ils n'avaient rien vu... On me banda le visage... Constamment, le mari, mon sauveur, se tenait près du lit, simulant le médecin... Un jour, un piquet de soldats vint perquisitionner... Le faux médecin déclara que j'avais un érésipèle, et que la moindre émotion pouvait me tuer... Enfin, je guéris, ou à peu près, et, avec un passeport au nom d'un ami, je quittai Paris... Je manquai toutefois d'être pincé à la visite du train, une fois les fortifications passées. Le commissaire de police chargé de la visite était précisément D..., un ancien camarade de lutte, sous l'Empire, nommé après le Quatre-Septembre. Je lui présentai mon passeport... Il me fixa... Je suis sûr qu'il me reconnut, bien que ma figure ne fût qu'un paquet de bandages et de chiffons. Il ne dit rien...

Protot s'était tu. Il se leva, rajusta son bandeau, qui s'était déplacé. Nous sortîmes faire un tour et rejoindre les amis qui l'attendaient pour fêter son arrivée.

Près de quarante années se sont écoulées depuis le jour où, dans ma chambre d'exil de Genève, je revis,

pour la première fois après la défaite, le délégué à la justice de la Commune.

Rentré en France après l'amnistie de 1880, Protot, que des haines tenaces poursuivaient, ne put obtenir sa réintégration au barreau, dont il avait été rayé. Aujourd'hui encore, les haines n'ont pas désarmé. L'ancien avocat de Mégy au procès de Blois n'a pas le droit de revêtir la robe.

Si vous allez, un jour, à la Bibliothèque nationale, regardez à l'une des tables du fond, à gauche. Ce solide gaillard, penché sur une pile de bouquins, la joue glorieusement étoilée d'une terrible blessure, — c'est Protot.

OISEAUX DE PASSAGE

à Lucien Descaves

Lausanne

1872. Sur la terrasse du Casino. Nous tuons le temps, autour d'une table. Nous ressassons des projets, et des projets. Une histoire illustrée, en livraisons, comme cela se fait à Paris, du Peuple suisse? Slom ferait les dessins. Nous l'attendons par le bateau qui doit l'amener le soir de Genève. Un éditeur nous a promis son concours. Un almanach de la Révision? Ne parle-t-on pas partout de la révision de la Constitution fédérale? Comment, en somme, gagner sa vie? C'est le grand sujet de conversation de tous les jours.

Vallès, qui est des nôtres depuis un mois ou deux, tire de sa poche un petit carnet, sur lequel il note à la hâte, au crayon, quelque impression. Il ferme son carnet, le remet en poche, le sort de nouveau, écrit autre chose...

— Un article pour Paris?

— Non. Une autobiographie. Mes mémoires, si vous voulez...

— La Commune?

— Non. Mon enfance.

Ces notes sont pour *Jacques Vingtras*.

— Je ferai cela à Londres, reprend Vallès... A propos, je suis allé voir Agar. (1)

La tragédienne mise à l'index à Paris — elle avait paru sur la scène des concerts organisés par la Commune aux Tuileries — poursuivie, dénoncée par les journaux, a organisé une tournée en Suisse. Elle est à Lausanne depuis quelques jours. Le soir même, on joue *Horace* — ou le *Cid*.

Vallès nous raconte que n'ayant pas trouvé Agar chez elle, il l'a cherchée au théâtre.

— J'entre. Personne. Je pousse une porte. L'obscurité. Mon front heurte quelque chose qui fait un bruit de casserole... Le casque d'Horace... Je manque de m'éborgner à l'épée du Cid... Ah! la tragédie.

— Enfin, vous l'avez vue!

— Non. Je suis sorti. J'en avais assez des Romains... Je retournerai demain chez elle... On m'a dit qu'elle restait quelques jours... Elle doit jouer le *Passant*... Coppée est ici.

Nous habitons, depuis les beaux jours, à cinq ou six, un chalet à mi-côte, sur la route ombragée qui, du lac, monte à la ville. A la Croix d'Ouchy, chez Ponnaz. Une maison à tuiles rouges, autour de laquelle courent des balcons en bois, d'où le spectacle est merveilleux. La nappe laiteuse du lac, les montagnes de

(1) Agar (Marie Charvin, dite), née le 7 [illegible] à [illegible] (1866), prête son concours aux concerts organisés aux Tuileries pour les blessés de la Commune. Née en [illegible]. Morte à Mustapha (Algérie) en 1896.

glaces géantes, et, quand l'air est limpide, la rive de Savoie, la rive française.

Parfois, la lorgnette en main, nous suivons les évolutions du bateau qui aborde, en face de nous, à Évian. Nous voyons, hauts comme des mouches, les passagers quitter le pont, s'engager sur la passerelle, passer devant les deux gendarmes français, mettre le pied sur cette terre dont l'accès nous est interdit — à moins de risquer le bagne, ou, tout au moins, la déportation.

Huit heures. Slom devrait être là. Je me mets au balcon. Le lac est atroce. Les vagues frangées d'écume se heurtent et se soulèvent comme sur l'Océan. Le bateau est en retard. Nous pointons la lorgnette sur Ouchy. Pas de bateau. Une demi-heure, une heure. Toujours pas de bateau. Un de nous descend jusqu'au port. Il remonte :

— Le bateau a eu beaucoup de peine à aborder à Évian. Le capitaine n'a pas osé traverser. Bateau et passagers ne passeront le lac que demain matin.

Stupeur. Alors, Slom est à Évian ? En France. Et les gendarmes ? Il a à son actif une condamnation pour l'affaire Chaudey. Va-t-on le reconnaître ? Lui mettre la main dessus. Nous nous rappelons que quelques mois auparavant, la même aventure, ou à peu près, est arrivée à Cluseret et à Razoua, qui ont manqué d'aborder, eux aussi, non à Évian, mais à Thonon. Toujours en France. Les gendarmes pouvaient monter à bord, se saisir des deux passagers. Ils en avaient le droit. Le capitaine, bon enfant, a brûlé la station...

Toute la nuit, ce sont des transes. Slom nous arrivera-t-il par le bateau du matin ?

Le voilà !

Notre ami a couché tranquillement dans une petite auberge d'Évian. Il n'était pas très rassuré. Mais, comme personne ne le connaissait, il s'en est tiré sans fracas, et sans péril.

C'est tout un phalanstère, cette petite maison de la Croix d'Ouchy. Nous y vivons fort tranquilles, en bons bourgeois, ne nous occupant guère, pas du tout, de ce qui se passe autour de nous. Fuyant les disputes, les potins de l'exil. Ah! l'exil! Les premiers jours, c'est tout enthousiasme. On s'embrasse. Le cœur bat quand un camarade arrive. Viennent les heures aigres. Les reproches, les suspicions... Ce jour-là, il faut s'isoler. Nous sommes isolés.

Le soir, autour de la table, nous nous rencontrons une dizaine. Toujours les mêmes. Protot, sa blessure encore mal fermée. Dessesquelle, son secrétaire à la place Vendôme, gros, bon vivant, avec sa jeune femme, allaitant, pendant que nous causons, son enfant. Bricon, un des juges d'instruction de Protot, qui commence courageusement sa médecine (il mourut en 1888, assistant du docteur Bourneville à Bicêtre). Slom, déjà nommé, qui fait la navette entre Genève et Lausanne. Moi. Des amis viennent après dîner. Emmanuel Delorme, le chansonnier. Un camarade de la *Rue* de Vallès (la petite quotidienne). Engagé comme franc-tireur, je l'ai rencontré, quelques jours après l'armistice, en costume de commandant, la casquette au quadruple galon d'or. Ce pauvre Delorme vit durement, n'ayant souvent, pour donner la becquée aux siens, que les poissons, qu'il va, dès le matin, pêcher sur la rive.

Malheur! Voilà que le lac est en colère!

Déjeuner et dîner. Souvent le problème qui, dès l'aurore, se pose. L'éternel problème de l'exil.

Nous avons découvert un mode, sinon nouveau, tout au moins original, d'enrichir à peu de frais notre menu. Protot, grand marcheur, toujours en promenade, le couteau en main, coupant, aux arbres des bois, des cannes qu'il taille au retour, a, un jour, du bout de son bâton, fouillé les haies qui bordent les vignes magnifiques du pays de Vaud. On est en octobre. L'escargot dormeur et prévoyant a clos sa coquille. Protot met au jour des familles d'escargots, au dos zébré de raies brunes. Le soir, il arrive les poches pleines.

Le lendemain, nous nous régalons. Protot, bourguignon, connaît la bonne recette. Nous nous y mettons tous. Je m'en lèche encore les lèvres.

Chaque matin, nous partons « aux escargots ». Les bons Vaudois nous observent, quelque peu inquiets.

— Qu'est-ce qu'ils font là, ces satanés communards ?

On ne parla bientôt plus à Lausanne, que des Parisiens de la Croix d'Ouchy. Ignorés hier, nous étions désormais célèbres.

Cette célébrité devait nous être douloureuse.

Un beau jour, le facteur, qui d'habitude dépose notre maigre courrier entre les mains de la propriétaire, madame Ponnaz, frappe à notre porte. Il se présente, tenant à la main un paquet de lettres du même format. Il y en a une pour chacun de nous. J'ai perdu la lettre, mais j'ai toujours l'enveloppe. Une grande enveloppe jaunie, jadis blanche, sur laquelle se détache un cachet timbré en noir. Dans l'ovale du cachet : « Canton de

Vaud. Affaire officielle. Préfecture de Lausanne. » Le timbre de la poste est daté du 20 novembre 1872.

Nous ouvrons les enveloppes. Nous nous regardons.

C'est, pour chacun de nous, l'expulsion du territoire du canton.

Expulsés ! Pourquoi ?

— Je vais chez Ruchonnet, dit Protot.

Ruchonnet est membre du grand conseil du canton. Il nous a toujours manifesté de la sympathie.

Au retour, Protot nous raconte son entrevue.

— On vous accuse de faire du bruit, du scandale, dans la ville, avait dit le conseiller.

— Comment ! Nous ! Mais nous ne sortons jamais que pour nous promener dans les alentours. L'après-midi, nous allons la plupart du temps à la bibliothèque...

Bref, il faut partir.

L'hiver, précoce, est très rude. Il a neigé à gros flocons. Le matin, avant de sortir, pour consolider nos semelles amincies par le long usage, nous fourrons dans nos souliers des journaux pliés et découpés.

Nous partons.

Quelques mois après notre expulsion du canton de Vaud, je transportais mes pénates à Altorf, où je restai jusqu'en 1879, attaché à l'entreprise du percement du grand tunnel du Gothard.

Un beau matin, on m'apporte une carte de visite. Celle du président de la Confédération. M. Paul Cérésole. Le président s'est arrêté à Altorf pour rendre visite à l'entrepreneur des travaux, Louis Favre.

Favre est absent. Je fais avertir le président, qui, fort

aimablement, m'invite à partager son déjeuner à l'hôtel de la *Clef d'Or*.

Tout en déjeunant, je raconte à Cerésole mon expulsion de Lausanne.

— Mais c'est moi qui l'ai signée ! s'exclame-t-il en riant. J'étais alors président du grand conseil du canton de Vaud. Ah ! je vous dois une revanche.

Ce jour-là, un beau dimanche ensoleillé, c'était, à Altorf, ce qu'on appelle la *Landsgemeinde*. L'assemblée populaire, où, dans une prairie voisine de la petite capitale du canton d'Uri, le peuple se rassemble pour entendre ses magistrats rendre compte de leur mandat.

Dès que la présence du président de la Confédération a été connue, les autorités d'Uri ont pris les dispositions nécessaires pour lui faire honneur. Une voiture attend, au bas du perron de l'hôtel, qu'il veuille bien y monter. Le président me fait asseoir près de lui. Et, quand nous arrivons à l'assemblée, les tambours qui battent aux champs pour le plus haut magistrat suisse, battent également pour moi. Je vois avec orgueil s'incliner devant ma modeste personne l'étendard d'Uri, où se détache sur fond d'or la tête noire du taureau légendaire. Le colonel Arnold, alors président du grand conseil du canton, vient, en souriant, me serrer la main.

Et je pense au jour où, à Lausanne, pauvre oiseau de passage, je rembourrais mes souliers, bâillant à la neige, avec des semelles taillées dans de vieux journaux.

EUGÈNE VERMERSCH

Altorf

Octobre 1874. Vermersch arrive ce soir. Voici une dizaine de jours qu'il a été expulsé de Belgique. Il s'est réfugié à Maëstricht, puis à Aix-la-Chapelle. C'est de là qu'il vient de me télégraphier.

Trois heures. Au débarcadère du bateau à vapeur du lac des Quatre-Cantons, à Fluelen. Le bateau est en vue. Je braque ma lorgnette sur le pont. Je n'ai pas revu Vermersch depuis les derniers jours de la Commune. Je me fais une fête de l'embrasser. Le bateau aborde. Le voilà, avec sa femme et son jeune enfant.

— Tes bagages?

— Mes bagages?

Et il me présente, en riant, sa petite famille.

Une maigre valise. Et c'est tout.

Dès qu'il m'a annoncé son arrivée, en même temps qu'il m'apprenait son expulsion, je me suis mis en route pour lui découvrir un logis.

Sur les confins de la petite ville, une petite maison, au milieu d'un verger. J'ai loué le premier et seul étage. Le rez-de-chaussée occupé par le propriétaire. Un prêtre.

Un brave curé, qui vit là, dans la retraite et le silence.

— Votre ami ne fera pas de bruit?

— Oh! non. Il est toute la journée dans ses livres. Un poète...

— Ah! Eh bien, nous causerons ensemble... D'où vient-il, votre ami?... Est-ce qu'il est comme vous... de Paris?

Tout le monde, bien entendu, à Altorf, sait que j'ai été de la Commune.

— Non. Il vient de Belgique.

Ma foi, je n'ai pas osé avouer au curé que son nouveau locataire était, lui aussi, un communard.

Peut-être eût-il été effrayé, le digne homme, de sentir désormais près de lui, sous le même toit, jour et nuit, un de ces bandits qui avaient fusillé les otages...

Ce soir, Vermersch logera chez moi. Le lendemain, quand tout son monde sera frais et dispos, il ira voir son curé. A lui de se débrouiller, s'il veut lui faire ses confidences.

J'ai invité, pour la circonstance, à dîner un ami qui n'a pas été de la Commune, mais qui a revêtu, pendant la guerre, le costume de chef de bataillon des gardes nationales lyonnaises. Dès mon arrivée ici, nous avons été amis. Il écoute sans sourciller le récit de nos aventures. Il crie volontiers, avec moi, au cours de nos promenades, un « Vive la Commune! » que l'écho des montagnes renouvelle. A Altorf, ça ne fait de mal à personne.

Cet ami a nom Lautard. Mais sa ressemblance étonnante avec Napoléon III fait que nous l'appelons Badinguet.

Nous sommes, à Altorf, une demi-douzaine de Français attachés à l'entreprise de percement du grand tunnel du Gothard. Lautard dirige le magasin alimentaire installé sur les chantiers du grand tunnel, à Gœschenen. Il vient nous voir à Altorf aux jours de fête. Le soir, on danse dans la grande salle de la *Clef d'or*. Et la joie de Lautard, quand le bal bat son plein, est de faire son apparition en frac, la moustache cirée, les cheveux en accroche-cœur, le large ruban rouge de la Légion d'honneur barrant la poitrine. Il salue, majestueux et souriant, les danseurs.

— C'est bien lui! Vive l'empereur! Vive Badinguet! Vive Lautard!

Il y a pourtant, hors ce bon Lautard, quelques communards à Altorf, ou, du moins, au Gothard.

A Airolo, à l'embouchure sud de la galerie, mon vieil ami, J.-B. Dumay qui est aux ateliers de réparation des machines. Il y resta jusqu'à l'amnistie. A Gœschenen, c'est un ancien huissier de la Commune — la Commune nomma des huissiers — qui tient la cantine. Marcelin Chain fut nommé huissier par Protot, par arrêté du 28 avril 1871. Il se fait appeler là-bas Rambaud. Il a, pour aide, un ancien capitaine fédéré, Michault, qu'il tarabuste et qu'il envoie faire les commissions. Michault renâcle et grogne :

— M'envoyer chercher le lait... Moi... Un ancien officier supérieur!...

Aux ateliers des machines de Gœschenen, Fernand Bourgeat, qui commanda la canonnière la *Liberté*, l'ancienne canonnière *Farcy* du siège.

Des amis passent. Les uns qui traversent la mon-

tagne pour s'en aller en Italie. D'autres qui viennent pour affaires ou par simple but de promenade.

Un beau matin de juillet, on frappe à ma porte. Un beau vieillard, à l'œil vif, droit dans sa haute taille. Le père Beslay. L'ancien président de la Commune.

Le père Beslay habite Neuchâtel. Il n'y a pas bien longtemps que je me suis assis à sa table.

— Bonjour, jeune citoyen.

L'excellent homme entre, s'assied.

— Vous ne savez pas pourquoi je viens vous déranger si matin? Je tiens à visiter les travaux du tunnel. Vous savez, j'ai été ingénieur, entrepreneur, moi aussi. Je viens vous demander une lettre de recommandation.

— Vous allez bien déjeuner avec nous?

— Non. Non. Je pars tout de suite.

— Vous avez votre voiture?

— Ma voiture, s'exclame en riant le vert vieillard... Ma voiture... Mais j'y vais à pied...

— A pied! Mais d'ici à Gœschenen c'est au moins trente kilomètres...

— Oui, je sais... C'est pour cela que je pars tout de suite... Je me reposerai à mi-chemin, à Amsteg.

Le père Beslay avait alors près de quatre-vingts ans.

Vermersch fit vite la conquête de son curé. Quelques jours après son installation, j'allai le voir. Je le trouvai, causant dans le jardin avec le prêtre, qui lui nommait les glaciers voisins et lui disait les vieilles légendes du pays d'Uri.

Vermersch est le plus casanier des hommes. Tout le jour plongé dans son dictionnaire latin. Il traduit alors Juvénal, qu'il ne quitte que pour s'atteler à l'ingrate

besogne qui lui permet de vivre. Il rédige presque en entier, pour l'éditeur Madre, de la rue du Croissant, le *Grelot*, journal hebdomadaire illustré. Quand il a fini son *Grelot*, il abat du roman, du gros roman-feuilleton, les *Amants de la Guillotine*, ou autres machines terrifiantes. Je lui en vis faire au moins une demi-douzaine.

Son seul passe-temps, mais un passe-temps qui est pour lui une passion, c'est la cuisine.

Vermersch est devenu cuisinier émérite. Déjà, quand j'habitais Genève, il m'envoyait de Londres la bonne recette pour le plum-pudding. A Altorf, il a longuement étudié l'art d'accommoder la poule faisane, ce gibier exquis des forêts alpestres. Je ne manque jamais, quand je vais au Gothard, de m'en procurer une. C'est jour de fête pour Vermersch.

La table dressée et ses convives assis, lui ne quitte pas ses fourneaux. Il tient à servir lui-même. Je le vois toujours faire son apparition, le tablier blanc noué autour de la taille, le nez en trompette rieur, le chef surmonté d'un bonnet de papier blanc semblable à ceux que se confectionnent les peintres, soutenant des deux mains, avec vénération, — tel un saint-sacrement, — le plat délicieux...

Le lendemain, il retourne à son Juvénal — et, hélas ! aussi au *Grelot* et aux gros romans pour livraisons à deux sous.

Parfois, le soir, il vient me prendre, et nous allons nous asseoir dans quelque petit cabaret obscur. Il me récite ses vers nouvellement éclos. Nous parlons des vieux jours. Facile à s'émécher, il se lève, frappe sur la table :

— Vois-tu, mon vieux... Eh bien... On dira ce qu'on

voudra... Nos noms sont gravés sur le bronze de l'Histoire...

Il se rassied, tirant de sa pipe d'énormes bouffées, frisant, d'un geste familier, sa moustache blonde de Flamand.

Et les bons Suisses qui nous entourent regardent d'un air curieux ce Parisien qu'ils voient passer chaque jour, allant faire ses provisions à la boucherie.

Pourquoi diable fait-il, ce soir-là, tant de tapage?...

— Tu sais, me dit Vermersch une après-midi, Lonclas (1) arrive demain.

Lonclas, le membre de la Commune du douzième. Je ne l'ai pas connu à Paris.

Le lendemain, Vermersch m'amène un gros garçon, à l'allure réjouie. Il ne reste à Altorf que quelques jours. Il se rend à Vienne, pour affaires. Autant qu'il me souvienne, il s'occupe de tannerie, de cuirs et peaux. Il va en Autriche pour un brevet.

Lonclas a un désir impérieux. Celui de visiter la Furka. Les glaciers d'où sort le Rhône.

Je retrouve, dans le paquet de lettres de Vermersch que j'ai conservées, quatre lignes :

Nous avons arrêté une voiture. Rendez-vous demain matin, à la Tour, sur la grand place. A six heures précises. Nous viendrons, Lonclas et moi, te chercher, ce soir, à huit heures, à moins que tu ne veuilles nous devancer chez Wiget.

---

(1) Lonclas (A.), membre de la Commune (douzième arrondissement), chef du 73e bataillon de la garde nationale. Membre de la commission militaire (16 mai).

Wiget, c'est la brasserie, le *Schützengarten*, où nous allons bavarder le soir.

En voyage donc pour la Furka. A Gœschenen, nous accrochons Badinguet. Toute une caravane.

En route, nous descendons de nos voitures pour soulager l'attelage.

Lonclas, qui parcourt pour la première fois la montagne, s'émerveille à chaque pas. Il arrache aux rochers des touffes de roses des Alpes, qu'il lie à son alpenstock, comme autrefois, aux avant-postes, les lilas au bout des fusils. Le bâton sur l'épaule, il marque le pas avec la chanson de route du siège, la même que scandaient, rue de Belleville, ceux qui conduisirent les otages jusqu'au mur de la rue Haxo :

Y a la goutte à boire là-bas,
Y a la goutte à boire...

Quoi ! ce bon garçon, travailleur et joyeux, c'est ce même Lonclas de qui les journaux ont dit mille horreurs. Jusqu'à imprimer — cela a été reproduit dans un livre édité en 1871 — que Lonclas a tenu, avec son collègue Philippe, (1) une et même deux maisons de prostitution !

Que tout cela est loin ! Je n'ai plus revu Lonclas. Trois années après cette gaie excursion à la Furka, une mort affreuse terrassait Vermersch. Sauf Dumay et moi, je crois bien qu'il ne reste plus personne sur cette terre de ceux dont j'ai prononcé ici les noms.

---

(1) Philippe, membre de la Commune (douzième arrondissement). Condamné à mort par le conseil de guerre, Philippe fut fusillé à Satory, en même temps que Benot, qui avait incendié les Tuileries, et Decamps, le 29 janvier 1873.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce septième cahier et pour vingt exemplaires sur whatman le mardi 12 janvier 1909.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 5277

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 2

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine
une journée à la cour martiale du Luxembourg. 5

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine
un peu de vérité sur la mort des otages 7

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine
quand nous faisions le « Père Duchêne » 9

Pour les personnages 11

MAXIME VUILLAUME. — mes cahiers rouges 13

IV. — *quelques-uns* 15
de la Commune 17

ceux qui vont à la mort 19

RAOUL RIGAULT 21

Boulevard Saint-Michel 21
au d'Harcourt 22
Vision d'horreur 24
Légende et Vérité 25
Témoignage 28
Autre Témoignage 29

VERMOREL 31

Boulevard Voltaire 31
une mère 33

DELESCLUZE 35

un nouveau Baudin ! 35
à Sainte-Élisabeth 36
l'anneau de plomb 37
l'acacia 39
résolution suprême 40
autre récit 41

deux amis du Père Duchêne 43

A L'HÔTEL-DIEU 45
Cigares d'un sou 45
au Parvis 47
la gloire de Paget 49
autels et lilas 50
incendiaire 52

A LA JUSTICE 55

ceux du quartier 61

CHEZ HUBER 63

AUX CADRANS 68

CHEZ KRŒBER 71

CHEZ HOFFMANN 75

CHEZ GLASER 79
l'Empire 79
la Guerre 84
la Commune 94

ceux de l'exil 97

MON AMI LE COLONEL 99
Genève 99

LE PÈRE GAILLARD 106
Genève 106

DIMANCHE A LA FRONTIÈRE 113
Genève 113

PROTOT 121
Genève 121

OISEAUX DE PASSAGE 128
à Lucien Descaves 128
Lausanne 128

EUGÈNE VERMERSCH 135
Altorf 135

Table de ce cahier 143

HUITIÈME CAHIER DE LA DIXIÈME SÉRIE

MAXIME VUILLAUME

MES CAHIERS ROUGES

V. — *par la ville révoltée*

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant seize fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Nous avons publié dans nos éditions antérieures et dans nos cinq premières séries, 1900-1904, un si grand nombre de documents, de textes formant dossiers, de renseignements et de commentaires; — un si grand nombre de cahiers de lettres, — nouvelles, romans, drames, dialogues, poèmes et contes; — un si grand nombre de cahiers d'histoire et de philosophie: et ces documents, renseignements, textes, dossiers et commentaires, ces cahiers de lettres, d'histoire et de philosophie étaient si considérables que nous ne pouvons pas songer à en donner ici l'énoncé même le plus succinct; pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, il suffit d'envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement; on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, *1900-1904, de nos cinq premières séries.*

Ce catalogue a été justement établi pour donner, autant qu'il se pouvait, une image en bref, un raccourci,

une idée, abrégée, mais complète, de nos éditions antérieures et de nos cinq premières séries ; tout y est classé dans l'ordre ; il suffit de le lire pour trouver, à leur place, les références demandées.

Ce catalogue, in-18 grand jésus, forme un cahier très épais de XII+408 pages très denses, marqué cinq francs ; ce cahier comptait comme premier cahier de la sixième série et nos abonnés l'ont reçu à sa date, le 2 octobre 1904, comme premier cahier de la sixième série ; toute personne qui jusqu'au 31 décembre 1905 s'abonnait rétrospectivement à la sixième série le recevait, par le fait même de son abonnement, en tête de la série ; nous l'envoyons contre un mandat de cinq francs à toute personne qui nous en fait la demande.

DU MÊME AUTEUR

aux Cahiers de la Quinzaine

Le présent *petit index* donne automatiquement pour tout volume et pour tout cahier indiqué

a) le numéro d'ordre de ce cahier dans le classement général de nos collections complètes, le numéro d'ordre de la série [illegible] capitales de romain et le numéro d'ordre du cahier [illegible] dans la série [illegible] déterminée, en chiffres arabes, de sorte que *V-17* par exemple doit évidemment se lire *dix-septième cahier de la cinquième série;*

b) la date du *bon à tirer*, ou, à son défaut, la date du *fini d'imprimer*, ou, à son défaut, la date du cahier même;

c) le prix actuel

d) quand il y a lieu, c'est-à-dire pour nos éditions antérieures et pour nos cinq premières séries, le page du catalogue [illegible] *lytique sommaire* où ce cahier se trouve [illegible]

Maxime Vuillaume. — *mes cahiers rouges*. — I. — une journée à la cour martiale du Luxembourg; — *avant-propos de Lucien Descaves* (IX-10, *mardi 5 février 1908*) . . . deux francs

— — *mes cahiers rouges*. — II. — un peu de vérité sur la mort des otages. — 24 et 26 mai 1871 (IX-11, *mardi 12 février 1908*) . . . deux francs

— — *mes cahiers rouges*. — III. — quand nous faisions le « Père Duchêne »; — mars avril-mai 1871 (IX-12, *mardi 3 mars 1908*) . . . deux francs

— — *mes cahiers rouges*. — IV. — quelques-uns de la Commune (X-7, *mardi 12 janvier 1909*) . . . deux francs

MES CAHIERS ROUGES

V. — *par la ville révoltée*

GRANDS JOURS

L'ENTRÉE DES PRUSSIENS

Premier mars 1871

Boulevard Saint-Michel. Après minuit. Le tocsin sonne à Saint-Séverin. Des groupes défilent silencieux, à pas pressés, se dirigeant vers les quais. Au matin, aux premières lueurs du jour, cette nuit peut-être dit-on, les Prussiens vont entrer.

Je rencontre quelques gardes de mon bataillon, le 248e. Allons où vont les autres. Aux remparts. Tout le long de la route, nous croisons des compagnies en armes. Place de la Concorde, les statues des Villes de France sont voilées de noir. Un long crêpe les recouvre tout entières, comme d'une lugubre cagoule. A l'Arc de Triomphe, les avenues sont pleines de monde, soldats, gardes nationaux, curieux angoissés. Le mutisme de cette foule est terrifiant. Seul le bruissement des fusils que l'on met, de-ci de-là, en faisceaux, rompt cette mortelle monotonie.

Aux bastions. Deux heures sonnent quelque part. Il y a là quelques bataillons, mêlés les uns aux autres. Des gardes se sont abrités, pour dormir, dans les casemates. L'interrogation est partout la même. A

quelle heure vont-ils entrer? Et nous écoutons. Nous tendons nos oreilles.

Sonnerie lointaine de clairon... Serait-ce déjà le signal? Autre sonnerie plus rapprochée... Plus de doute. Ce sont eux!

Et il nous semble entendre le galop des chevaux qui se rapprochent... La porte va s'ouvrir. Ils vont faire irruption... Fuyons. Fuyons vite...

Nous redescendons la longue avenue.

La foule de l'arc de l'Étoile s'est dispersée. Seuls, une centaine de gardes, qu'entourent des gamins. Nous nous arrêtons.

— Ils arrivent... Ils sont tout près...

Nous nous trompions. Les vainqueurs ne devaient entrer qu'à huit heures. Les hussards les premiers, en éclaireurs. A trois heures, le gros des troupes ennemies franchissait les murs, après la revue passée à Longchamp.

Bonjour, petit soldat!

Nous retournons au quartier latin. Déjeuner à midi, à notre brasserie de la rue Saint-Séverin. Tous sont là. Vallès, Longuet, Rogeard, Gill. Pilotell, Frémine, en costume d'artilleurs. L'ami Maître en chasseur de Vincennes. Humbert, Lullier, Rigault. D'autres et d'autres encore. Je raconte notre course de la nuit. Le vieux père Beslay, qui a soixante-seize ans, entre. Au portail de sa maison de la rue du Cherche-Midi, il a fait planter un drapeau noir. Il nous dit que partout, dans les rues qu'il vient de traverser, les boutiques sont fermées. Partout le signe du deuil de la ville profanée. Pas de journaux.

Je sors avec un ami du *Vengeur* de Pyat, Henri Bellenger. Machinalement, nous longeons les quais. Nous refaisons la route que j'ai faite la nuit. Dès le pont Solférino, un grouillement confus, semé de taches brillantes, nous apparaît le long de la berge du fleuve, à l'angle du pont de la Concorde.

A mesure que nous approchons, les taches brillantes se dessinent et prennent forme. Ce sont les casques prussiens. Les taches sombres sont les uniformes et les noires chenilles des Bavarois. Nous sommes bientôt assez près pour entendre hennir les chevaux.

Irons-nous plus loin? Le rouge nous monte au front. Notre visite aux vainqueurs n'est-elle pas comme une trahison? Notre cœur ne se serre-t-il pas au souvenir de ceux de nos camarades qui sont restés là-bas, par delà les remparts, dans les champs recouverts de neige sanglante...

C'est décidé. Nous irons.

Nous voici sur la rive droite, en face de la barricade élevée au coin de la terrasse des Tuileries et du quai. Une étroite allée forme passage. De notre côté, du côté français — en ce jour maudit, il y a dans Paris une terre allemande — un petit pioupiou, triste, l'air lassé.

— Bonjour, petit soldat!

Le pioupiou ne répond pas. Du bout de son fusil, il montre, dépassant les pavés, la pointe du casque de l'étranger qui monte lui aussi sa garde à deux pas, de l'autre côté — le côté prussien.

Le soldat nous inspecte rapidement du regard. Il est sévèrement interdit de conserver un vestige quelconque d'uniforme.

— Il faut ôter ça!

J'ai gardé, par habitude, mon ceinturon, un beau ceinturon d'officier, dont la plaque au coq gaulois brille au bas de mon gilet.

J'enlève le ceinturon que je jette sur les pavés.

Nous passons.

Le soldat prussien, un fort gaillard à barbe rousse, gros, dodu, joufflu, ne bronche pas.

Ce qu'il a l'air bien portant, le bougre! Quel contraste entre ce colosse qui n'a certainement jamais manqué de rien pendant la campagne, aussi dure et aussi périlleuse cependant pour lui que pour les nôtres, repu de saucisses et de bière, gonflé de santé et d'orgueil — et notre pauvre petit pioupiou, hâve, chétif, débraillé, dont le ventre rentré atteste les nuits sans sommeil et les jours sans vivres... Ces deux soldats disent à eux seuls toute la raison de notre défaite.

Parisse! Parisse!

Place de la Concorde. Les beaux et reluisants soldats prussiens! Ils sont tous comme la sentinelle. Astiqués, brossés, cirés, engraissés — exprès, peut-être, pour l'entrée. Des hussards rouges, des cuirassiers blancs, des Bavarois bleus, des casques à pointe, des casques à boule, des casques surmontés de l'aigle. Des sabres qui traînent en ferraille sur le pavé. Voici un groupe d'une cinquantaine d'hommes marchant au pas, commandés par un officier. Leurs coiffures sont couronnées de feuillages arrachés aux arbres des quinconces des Champs-Élysées. Nous les suivons des yeux. La grille du jardin s'ouvre. Ils vont visiter, nous le sûmes plus tard, les galeries du Louvre, les Tuile-

ries, qui ne garderont pas longtemps — châtiment mérité — les traces des pas des vainqueurs.

Près de la fontaine, un officier à casquette plate caracole, montrant du doigt les têtes enveloppées de crêpe des statues, les chevaux de Marly qu'on a renfermés, dès l'annonce du bombardement, dans des caisses. L'officier se penche sur sa selle pour causer avec cinq ou six jeunes gens en béret et longues tuniques d'uniforme. Du bout de sa cravache, il montre la Madeleine et, faisant demi-tour, le Palais-Bourbon.

Le groupe se rapproche du quai. Là, c'est le magnifique spectacle de Paris dans le lointain, avec la ligne majestueuse du fleuve, les ponts, les dômes, les flèches, les clochers, les tours. Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, le Palais de Justice, la tour Saint-Jacques. Tout cela c'est le mystère. La barricade défend d'aller plus loin.

— Ah! Parisse! Parisse! s'exclament les soldats avec leur accent germain. Parisse!

Et ils tendent leurs bras vers l'horizon comme s'ils voulaient saisir et emporter avec eux toutes ces merveilles et toutes ces richesses qu'ils ne font qu'entrevoir, comme dans un rêve...

C'était bien la peine de prendre Paris, de souffrir, de risquer cent fois la mort, de se couronner de lauriers, pour être parqués ici, comme un troupeau de prisonniers!

Cochon de Prussien!

Cours-la-Reine. Cavalerie. Artillerie. Les canons allongent leur col d'acier. Ce sont ces canons qui nous ont vaincus. La légende court, depuis les premières batailles, que, tandis que nos artilleurs faisaient rage,

les soldats prussiens mangeaient tranquillement la soupe derrière leurs batteries. Nos projectiles ne les atteignaient pas. Aussi, ce qu'on les regarde, ces canons! Les chevaux sont liés aux arbres. Souvenir des Cosaques et de l'Invasion. Près des pièces, les soldats causent, rient, fument leurs longues pipes. En voici un, à figure placide, aux grands yeux bleus, qui porte, accrochée à un bouton de sa veste, sa blague à tabac.

Un gamin l'approche. Il touche la blague, la fait sauter d'une chiquenaude. Le Prussien ne bronche pas. Le galopin s'enhardit, ricane au nez du colosse.

— Toi Prussien. Mangeur de saucisses...

Le soldat ne dit rien.

— Cochon de Prussien!...

Le soldat a compris. Il sourit, décroche sa blague, en menace le gamin, qui recule et s'enfuit.

Cuirassiers blancs

Sur l'avenue. Grand remuement. Les bérets se lèvent, les soldats prennent l'attitude militaire. Qu'y a-t-il? Des hourrahs éclatent.

Loin encore, à moitié chemin de l'Arc-de-Triomphe, une large bande blanche, frangée d'or au sommet, se détache sur le fond sombre des troupes. Peu à peu le groupe s'approche. Ce sont des cuirassiers blancs.

Sous le manteau entr'ouvert, qui recouvre entièrement la croupe des chevaux puissants, brillent les lanières dorées de la cuirasse. Le casque étincelant, surmonté de l'aigle orgueilleuse, se recourbe en arrière, cachant la nuque du cavalier. La face moustachue est comme sculptée dans le marbre. On dirait quelque

vision des temps antiques, une spirale détachée de la colonne Trajane.

Les cuirassiers blancs passent silencieux, impassibles, avec un bruissement de fer. Au milieu d'eux une voiture qu'ils escortent. Assis sur les coussins, enveloppés dans leurs grands manteaux gris, deux officiers. Qui?

Vergiss mein nicht

Nous montons jusqu'au Palais de l'Industrie. Une musique militaire est assemblée, accordant ses cuivres, ses hautbois, ses tambours. Les fifres sifflent. Tout autour, les soldats forment le cercle.

Une valse douce s'élève. Et ces hommes, la longue pipe de porcelaine aux dents, leur blague à tabac secouée par la danse, se mettent à tourner comme s'ils étaient à la kermesse.

— Allons-nous-en, dit l'ami qui m'accompagnait. Nous en avons vu assez...

Nous repassons la barricade du quai. Le soldat prussien, astiqué, pimpant, monte toujours sa garde. Le petit pioupiou, las et triste, s'est assis sur les pavés.

Mon ceinturon était encore là. Je n'osai pas le reprendre...

LE 18 MARS

Aux armes! aux armes!

Soirée du 17 mars. Onze heures et demie. Nous sortons, Sornet et moi, de la petite brasserie de la rue Saint-Séverin. Nuit humide, estompée de brouillard. Le boulevard Saint-Michel désert. A peine, çà et là, quelques groupes de gardes nationaux en longues capotes grises ouvertes. Quelques-uns, frileux, ont encore, enroulé autour du cou, le cache-nez en laine tricotée, qu'ils ont porté tout l'hiver du siège.

Nous remontons jusqu'au Luxembourg, où campent deux régiments de ligne, arrivés tout récemment à Paris.

Derrière les grilles, les soldats se pressent, montrant leurs visages inquiets et amaigris. Les officiers se promènent, silencieux. Dans le lointain, se reflétant sur les grands arbres, les feux de bivouac. Çà et là, les faisceaux brillent.

— Nous sommes ici depuis trois jours, nous dit un soldat que nous interrogeons à travers les grilles. Nous venons de l'armée du Nord. La nuit de mercredi à jeudi, (nuit du 15 au 16) nous l'avons passée sous la tente, dans la boue, déjà harassés de fatigue et de faim. Hier, seulement, on nous a donné de la paille...

Mais l'officier s'est approché.

Le soldat se tait et continue sa promenade solitaire.

Il repasse bientôt devant nous. Et, entre ses dents, sans s'arrêter :

— C'est pour ce matin... à Montmartre...

Je ne laisse pas achever le soldat. On va donc attaquer Montmartre... Dans quelques heures! Les troupes escaladent peut-être déjà la butte...

— Rentrons, dis-je à Sornet. Et si tu entends quelque chose, viens me prendre pour filer ensemble.

Rue du Sommerard, où j'habite, le poste de gardes nationaux qui occupe la boutique du rez-de-chaussée, est au grand complet. J'entre. Les fusils sont au râtelier, prêts à être empoignés au premier signal.

— Vous avez des nouvelles? me demande le chef de poste.

— Oui, c'est pour ce matin...

Je passe à lire et à rêver les quelques heures qui me séparent du jour.

Cinq heures sonnent, puis six heures. Le brouillard a disparu. Le jour s'est levé, clair dans un ciel blanchâtre. Rien, pas un bruit, pas un signal. Sur le trottoir, au bas, deux gardes sont assis, les jambes allongées, sommeillant.

Tout à coup, une détonation sourde.

— Un coup de canon!

Les deux gardes se lèvent.

— Ça vient du secteur, dit l'un d'eux. C'est Duval qui fait tirer.

Pourquoi du secteur? Ce ne sont donc pas les Buttes qui sont attaquées?

Mais, avant que j'aie eu le temps de faire la moindre

réflexion, voilà que le rappel bat. Et aussi la générale. Les rues désertes s'emplissent d'une foule agitée, à peine sortie du sommeil. Ici un garde enfile rapidement sa capote. Là un officier boucle son ceinturon.

— Aux armes! aux armes! Montmartre est pris! A Montmartre! A Montmartre!

aux Buttes Montmartre!

Je dégringole rapidement mes escaliers. Vite rue Cujas, où demeure Sornet, qui doit certainement avoir veillé comme moi et être sur pied. Sornet ronfle comme un tambour. Il me faut le tirer par le bras qui pend hors du lit.

— Tu n'entends pas la générale!

L'animal ne bouge pas.

Je jette un coup d'œil autour de moi. Sur la chaise, une chemise à carreaux rouge et noire, en flanelle. Tiens! mais, je reconnais cette chemise... N'est-ce pas celle de la belle Henriette, la jolie cantinière du 248e? Hum! Mon gaillard peut avoir le sommeil dur.

J'interroge l'alcôve. J'ai fait un jugement téméraire. La chemise de la cantinière est bien sur la chaise, mais la jolie fille n'est pas là. Le crâne de Sornet reluit seul, comme une boule d'ivoire, sur l'oreiller.

— Allons! allons, mon vieux Sornet, vite hors du lit. Voilà un beau jour qui se prépare pour le *Père Duchêne!* Nous allons reparaître ce soir. (1) Cette

(1) Le *Père Duchêne* avait été supprimé le 10 mars, en même temps que le *Cri du Peuple* (Vallès), le *Vengeur* (Félix Pyat), la *Bouche de Fer* (Pascal Grousset), et la *Caricature* (Pilotell).

fois, mon vieux, ça y est ! Boucle ton ceinturon et courons à la victoire !

En un clin d'œil, l'ami a enfilé son pantalon, boutonné sa vareuse, coiffé son képi. Nous sommes dans la rue, si affairés tous deux, que j'oublie totalement de lui faire raconter l'histoire, qui doit être passablement joyeuse, de la chemise de la belle cantinière.

Nous remontons rapidement le boulevard, dont les boutiques sont encore closes. Au coin du pont Saint-Michel, un détachement de gardes nationaux campent l'arme au pied. A l'entrée de la rue Montmartre, collée sur le mur de Saint-Eustache, une grande affiche blanche devant laquelle on s'arrête, la proclamation du gouvernement, annonçant la reprise des canons.

A mesure que nous avançons, la foule grossit et devient bruyante. Les nouvelles commencent à circuler.

Les Buttes sont occupées. Le boulevard Clichy, le boulevard Rochechouart, tout est plein de troupes. On descend déjà les canons par la rue Lepic. Il y en a une dizaine place Moncey.

— Enfin, nous voilà tranquilles, hasarde un monsieur en redingote. Et ce n'est pas trop tôt...

Les regards, menaçants, se fixent sur le personnage, qui s'éclipse rapidement.

à Berlin les canons

A mi-hauteur de la rue de Clichy, un flot énorme montre ses premières colonnes, criant, hurlant, dévalant dans un incroyable désordre. Nous nous rangeons contre les maisons pour ne pas être entraînés par le torrent.

— Les gendarmes! Les gendarmes! A bas les roussins!

Derrière ce troupeau fuyant, nous voyons surgir les képis bleus à bande blanche des gendarmes et étinceler l'acier des sabres nus.

Il n'y a pas seulement des gendarmes, il y a aussi des chasseurs à cheval, qui repoussent cette foule au petit pas.

Nous sommes au boulevard extérieur.

Sur trois rangs la gendarmerie occupe la chaussée et le trottoir. L'avenue de Clichy est barrée, ainsi que les rues avoisinantes. Il nous faut manœuvrer avec des miracles de prudence pour ne pas être écrasés par les chevaux qui piaffent, affolés par les clameurs, immobiles depuis les premières heures du jour.

La place Moncey est gardée militairement. La chaussée est déblayée. Pas un bruit, hors le cliquetis des fourreaux sur les sellés des cavaliers.

Mais voici qu'un lourd roulement commence à poindre; puis un grondement sonore. Les premières têtes des chevaux du train apparaissent. Voilà les canons...

— A Berlin les canons! crie une voix gouailleuse.

— Montmartre est foutu! me chuchote à l'oreille une voix connue.

Je me retourne. Un serrement de main silencieux. C'est cet excellent Gill, qui, lui aussi, est monté aux Buttes, et dont le cœur saigne comme le mien.

Et les canons — nos canons — passent et disparaissent. Ce sont des pièces de 8 et des mitrailleuses, celles que nous avons payées de nos deniers pendant le siège. Tout le monde a payé des canons en ces

jours d'ardent patriotisme. Les notaires ont donné leur canon à la patrie, et, je crois bien, les huissiers eux-mêmes ont souscrit. Les voilà aujourd'hui, ces glorieuses pièces, qui s'en vont tristement, chacune sous la conduite d'un piquet de gendarmes, à la fourrière ou au dépôt. A la vérité, on les conduit au parc Monceau. Tout le long du cortège, des fantassins courent, le fusil armé à la main.

Enfin, la dernière pièce a défilé. J'en ai compté douze.

Douze seules pièces. Mais le parc de Montmartre en renferme cent soixante-et-onze! Je les ai vues, je les ai touchées hier. C'est le chiffre que m'a donné le capitaine du poste. Douze sur cent soixante-et-onze! Allons, il y a encore de l'espoir.

Crosse en l'air

— On se bat place Pigalle! Vinoy est prisonnier!

Un garde national vient de nous glisser ça dans l'oreille. Gill et Sornet ont entendu.

Il n'en faut pas plus pour que tous trois, soulevés comme par un ressort, sans même nous être concertés, descendions la rue de Clichy. Nous pouvons par les rues transversales gagner la place Blanche. La marche n'est pas facile. Les gendarmes occupent toutes les rues. Heureusement, Gill et moi, sommes en civil. Quant à l'ami Sornet, force est de l'abandonner en route, son uniforme étant suspect.

Il est à peu près neuf heures ou neuf heures et demie, quand nous arrivons rue Duperré. Par-dessus les têtes, nous voyons se détacher, sur toute la largeur de la

place, les uniformes bleus des chasseurs. Mais n'allons-nous pas trouver un poste d'observation?

— Eh! parbleu! dit Gill, un ami a son atelier au quatrième. Nous allons être là aux premières loges.

Nous montons. L'ami n'est pas là. Il n'y a chez lui qu'un petit modèle, qui nous fait les honneurs de la maison, et qui tremble, qui tremble de tout son petit cœur de modèle.

Le spectacle est bien fait pour effrayer la pauvrette. La place est bondée de troupes. Toujours des gendarmes. Toujours des chasseurs. La rue Frochot est barrée par un détachement, et la rue Pigalle aussi.

— Il y a une demi-heure, nous dit le petit modèle, un général à cheval est arrivé sur la place. Il a tiré son sabre. On a crié, sifflé, jeté des pierres.

Les rues qui montent à la Butte sont toutes occupées.

— Mais il y a aussi des pantalons rouges, observe Gill qui a braqué une lorgnette dans la direction de la rue Houdon... Et des pantalons rouges qui ont la crosse en l'air... Tiens, mais nous ne sommes pas si foutus que cela... Voilà la ligne qui trinque avec nous... Que diable peut-il bien se passer là-haut!

le plus beau jour de ma vie!

Là-haut, nous le saurons tout à l'heure, les canons pris à cinq heures, étaient vite repris. La Butte, au moment même où, place Clichy, nous voyions défiler les pièces de 8 et les mitrailleuses, était reconquise depuis longtemps. Ces soldats qui fraternisent à l'entrée de la rue Houdon avec nos gardes nationaux, ce sont les

soldats du 88e et du 137e, des soldats de l'armée du Nord, les camarades des soldats campés au Luxembourg.

Les canons que nous avons vus passer sont les seuls qu'on ait emmenés. Ceux qu'on a voulu descendre ensuite, on les a arrêtés rue Lepic. Les hommes coupaient les traits des attelages, les femmes se pendaient au bras des artilleurs...

— Laissez-nous nos canons, messieurs les artilleurs. Ils sont à nous...

Et les artilleurs se sont laissé faire, comme s'étaient laissé faire les soldats de là-haut.

Nous entrâmes, Gill, Sornet, que nous avions retrouvé, et moi, chez un marchand de vin de la rue Lepic, qui peut se vanter d'avoir eu ce jour-là son apothéose. Devant sa porte, on avait arrêté le matin l'un des canons des Buttes. Et ce canon, on le fleurissait comme un dieu. On l'enrubannait. On trinquait sur son dos de bronze. Il était à lui seul l'autel de la Patrie.

Devant le comptoir, une dizaine de gardes nationaux vidaient leurs verres, l'œil vainqueur, le front haut et rayonnant :

— Ah! mon vieux, mon vieux, disait l'un d'eux à son voisin, la face illuminée, les yeux pleins de larmes, ah! mon vieux, vois-tu. C'est aujourd'hui le plus beau jour de ma vie!

LA COLONNE

Survivants d'Austerlitz

Mardi 16 mai 1871. Nous avons déjeuné, Vermersch et moi, à côté du journal, chez un petit marchand de vin où nous allons parfois avec Pyat, à l'entrée de la partie étranglée de la rue du Croissant.

— Allons à la place Vendôme, dis-je à Vermersch. Protot nous donnera bien un coin de balcon au ministère.

A peine avons-nous fait quelques pas rue Montmartre, que nous rencontrons Courbet. Nous le connaissons tous deux. Oh! les joyeuses soirées chez Laveur, à la brasserie Suisse, chez Andler! La brasserie Suisse de la rue de l'École de médecine a depuis longtemps disparu. La brasserie Andler, rue Hautefeuille, disparue aussi. Disparue la dernière, la pension Laveur de la rue Serpente. Qui nous ramènera les bruyantes tablées, Pierre Dupont et Courbet, *les Sapins* et *les Bœufs*, chantés d'une voix retentissante, pendant que nous, les jeunes, applaudissions?

Sanglé dans sa gigantesque redingote bleu indigo, Courbet nous accoste.

— Tu viens place Vendôme, lui dit Vermersch?

Courbet ne répond pas. Il nous semble qu'une certaine inquiétude assombrit son visage. Brusquement, il sort de sa poche une liasse de papiers de tous formats et de toutes couleurs. Il nous entraîne vers un coin isolé de la rue, et, nous mettant sous le nez une des lettres qu'il tient à la main :

— Lisez cela... Mais lisez cela...

A peine ai-je jeté les yeux sur la lettre que nous présentait Courbet, qu'une folle envie de rire me saisit...

— Tu ris, toi, petit... me lance Courbet tout sérieux.

Ah! si je ne ris pas à gorge déployée, c'est que je me pince les lèvres à les faire saigner. A côté de moi, je vois le nez en trompette de Vermersch qui rougit de rigolade. A la fin, je n'y tiens plus, et nous nous en donnons tous deux à cœur joie.

La lettre que nous montre Courbet est une de ces missives idiotes qu'on est exposé à recevoir aux jours de lutte semblable à celle au milieu de laquelle nous vivons tous. Le correspondant imbécile, ou simplement fumiste, menace Courbet de toutes les foudres de l'univers, si la colonne tombe.

— Le jour où « mon vieil empereur » tombera, écrit-il ou à peu près, le fil de tes jours sera tranché, misérable assassin... etc.

Courbet nous en montre ainsi un paquet. Sur l'une, on menace de le poignarder, la nuit, lorsqu'il rentrera seul chez lui. Sur une autre, on le jettera à la Seine quand il passera les ponts — il demeure sur la rive gauche. Une troisième lui prédit la mort à table par le poison, etc. Et ce sont des signatures cocasses, des poignards en croix, des « vieux soldats de Napoléon Ier » des « survivants de Sainte-Hélène », qui jurent de

venger le vainqueur d'Austerlitz sur la peau du pauvre grand artiste.

Nous rassurons de notre mieux Courbet.

— Veux-tu que nous te fassions accompagner par un piquet des *Enfants du Père Duchêne?* lui disons-nous. Ce sont des lascars qui n'ont pas froid aux yeux, et qui se foutent un peu de tes vieux grenadiers...

Courbet finit par en rire avec nous. Il semble complètement rassuré quand nous arrivons place de l'Opéra.

Place Vendôme

Une foule énorme emplit la rue de la Paix. Au-dessus d'elle, droite dans le ciel d'une pureté superbe — un ciel de Floréal — la colonne se dresse. Le drapeau rouge, fixé à la balustrade, caresse mollement la face de César. Un triple cordage pend du sommet, se rattachant au cabestan qui, tout à l'heure, va tourner et attirer à lui le monument.

Un grondement s'élève de la foule. Est-ce déjà la dernière heure de la colonne?

— Filons vite, me dit Vermersch. On dirait que ça remue!

Pas à pas, nous avançons à travers la masse humaine. Nous écoutons ce que disent nos voisins. Peu de gens récriminent. La note dominante est la crainte de voir s'effondrer quelque chose.

— Ça va crever l'égout de la rue de la Paix, dit l'un.

— Si ça démolissait les maisons de la place! reprend l'autre.

De la colonne elle-même, de Napoléon, de la Grande Armée, d'Austerlitz, rien.

Les boutiques sont fermées. Collées sur les carreaux, de longues bandes de papier en croix, pour amortir les vibrations.

Enfin, nous arrivons à la barricade qui ferme la place. Nous présentons nos cartes à la sentinelle. (1) J'examine à mon aise le cabestan, retenu au sol par une ancre, et les deux poulies sur lesquelles s'enroulent les cordages fixés au sommet.

Quant à la colonne elle-même, j'ai grimpé la veille encore sur son piédestal. Le projet des entrepreneurs de la démolition est fort simple. La colonne coupée « en sifflet » au ras du fût, du côté de la rue de la Paix, a été sciée du côté opposé. L'entaille et la partie sciée représentent chacune un tiers de l'épaisseur du tube de pierre — et non de bronze, le bronze ne formant qu'un mince revêtement. Par la manœuvre du cabestan, la colonne doit céder à sa base, et son sommet tomber le premier sur le lit de fascines et de fumier qui a été préparé au-dessous d'elle. La colonne, n'ayant que trente-quatre mètres de hauteur, ne peut, renversée, atteindre l'entrée de la rue de la Paix.

La barricade traversée, nous nous dirigeons vers le ministère de la justice. Nous avons là nos meilleurs amis. Chaque matin, à peu près, j'y vais déjeuner. Le couvert est mis dans la salle du premier étage qui s'éclaire sur la place, et dont je me rappelle un détail, une toile de Daubigny, (2) un champ d'épis mûrs que

---

(1) Voir la reproduction de cette carte dans l'album *Guerre, Insurrection & Commune*, d'Armand Dayot, page 283.

(2) Ce tableau de Daubigny, les *Blés mûrs*, figure aujourd'hui au Louvre, où il a été transporté en 1907.

sarcle une belle fille, avec un ciel très bas et un bouquet d'arbres.

— Un beau jour, je roulerai ce Daubigny, et je l'emporterai, disais-je en riant à Protot, qui présidait la table.

César écroulé

Il y a foule dans la grande salle du ministère. Le balcon est déjà tout occupé. Par les fenêtres largement ouvertes, la place apparaît, grouillante d'uniformes. Le soleil brûle les pavés. Debout, appuyé contre la balustrade de la colonne, un jeune commandant d'un de ces multiples bataillons de *Vengeurs*, de *Défenseurs*, ou de *Turcos*, en vareuse rouge, sur laquelle, resplendissante, scintillent une triple rangée d'aiguillettes.

Aux angles de la place, des musiques, dont les cuivres étincellent.

Au-dessous de nous, cinq ou six membres de la Commune. Miot, avec sa haute taille et sa longue barbe blanche. Ferré, tout petit, le masque envahi par la barbe noire, le nez busqué, deux yeux noirs, noirs, très doux, qui brillent cependant, derrière le lorgnon, d'une flamme étrange.

Sur le piédestal de la colonne, une demi-douzaine d'hommes, causant avec animation, interrogeant du regard l'écorchure du fût.

— Encore quelques coups de scie, commande l'un d'eux.

Et la scie recommence à entamer la pierre. Un léger nuage blanc s'échappe.

— Ça va bien... On peut tirer...

Il est trois heures et demie.

On tire.

Crac... Le cabestan pète. Les cordages se détendent...

Murmures de déception. On dit qu'il y a des blessés...

On va chercher d'autres poulies... Une grande heure d'attente.

Et l'on roule, dans un coin de la place, à l'abri, la lunette de l'astronome en plein vent, oubliée là, et qui allait être écrasée, elle aussi, bien innocente cependant. (1)

Cinq heures un quart. Sur le piédestal, des hommes enfoncent des coins dans la blessure, au pied du fût. Le monstre résiste. Les musiques, pour faire prendre patience à la foule, jouent la *Marseillaise*. La rue de Castiglione, la rue de la Paix, sont pleines de têtes qu'on aperçoit, grouillantes, derrière les barricades.

Les musiques se taisent brusquement. Un officier est en haut. Il enlève le drapeau rouge, qu'il remplace par un tricolore.

Un frisson court dans mes veines. Il me semble que la colonne bouge.

L'officier a disparu. Il descend l'escalier.

Si, à cette minute, elle tombait avec lui !

Mais le voici.

Je pousse comme un soupir de soulagement. Quelle folie m'a traversé la cervelle ! Ah ! elle est encore solide. Pour sûr, le câble va se tendre en vain...

---

(1) De temps immémorial, « l'astronome » de la place Vendôme avait installé sa lunette, sur le trottoir, qui précède la grille du monument. Pour une maigre contribution, il descendait pour montrer les spectacles du ciel. La lunette était restée là pendant le Siège et pendant la Commune.

Devant mes yeux passe subitement comme le battement d'aile d'un oiseau gigantesque... Un zigzag monstrueux... Ah ! je ne l'oublierai jamais, cette ombre colossale qui traversa ma prunelle !...

Blouf !...

Un nuage de poussière...

Tout est fini...

La colonne est à terre, ouverte, ses entrailles de pierres au vent... César est couché sur le dos, décapité. La tête, couronnée de lauriers, a roulé, comme un potiron, jusqu'à la bordure du trottoir. La Victoire de bronze n'a pas bougé... Le soir, elle avait disparu.

Victoire et Revers

Pas de chance, cette petite Victoire ! L'histoire de ses revers est curieuse.

Au retour des Bourbons, en 1814, la statue de Napoléon fut une première fois descendue de son socle.

Napoléon était, comme il l'est encore aujourd'hui, représenté en empereur romain, debout, le front ceint de lauriers, le manteau impérial retenu par une fibule sur l'épaule droite. Debout, sur la main droite, une Victoire ailée.

Pendant qu'on descendait la statue, la Victoire disparut.

On raconte qu'elle fut dérobée par un ouvrier, qui l'abandonna un jour chez un marchand de vins, en garantie d'une bombance impayée. Austerlitz chez le mastroquet, ce n'est pas banal !

Le marchand de vins, effrayé de la responsabilité

qu'il encourait, se débarrassa de la Victoire en la portant à la préfecture de police. Vendue aux enchères parmi les objets trouvés sur la voie publique et non réclamés, elle fut achetée par un employé à la préfecture, M. Boyenval, pour la minime somme de 32 francs.

Fier à bon droit de sa trouvaille, l'heureux possesseur de la Victoire la fit monter sur socle, et il jouit pendant trente ans de la vue de l'œuvre d'art, mise en bonne place sur la cheminée de son salon.

M. Boyenval mourut. Louis-Napoléon, président de la République, acheta la Victoire et la paya plusieurs milliers de francs aux héritiers de l'employé.

Quand Louis-Napoléon fut empereur, la statue de Napoléon qui trônait, par la grâce de Louis-Philippe, au faîte de la colonne, était celle de la redingote grise. Ce n'est qu'en 1863 que le sculpteur Dumont reçut l'ordre d'exécuter une statue nouvelle en César romain.

Napoléon III fit venir M. Dumont dans son cabinet, lui montra la Victoire qu'il avait achetée et exprima le désir de voir replacer cette relique dans la main de la statue nouvelle. C'est cette même Victoire, tombée avec la colonne le 16 mai 1871, qui a disparu pour la seconde fois.

Ses traces ne sont point encore retrouvées.

Les morceaux de la colonne sont, du reste, fort rares. Ceux qui avaient pu en ramasser se sont empressés de s'en débarrasser dès l'entrée des troupes versaillaises. Voyez-vous que, dans une perquisition, le peloton de recherches, qui se changeait rapidement en peloton d'exécution, mît la main sur pareil document ! Le propriétaire du bronze dénonciateur eût payé cher son amour des souvenirs.

Le musée Carnavalet possède dans ses vitrines un tout petit morceau du monument brisé le 16 mai. Je connais deux autres échantillons, dont l'un est une tête de soldat arrachée aux frises. L'autre, plus considérable, est l'un des quatre énormes boulons qui vissaient, sur la calotte supérieure, le César jeté bas par la Commune. (1)

quatre ans après

Un jour de mai 1875, j'étais allé voir Élisée Reclus (2) à Vevey. Le savant m'avait retenu à sa table. Les déjeuners ne se prolongeaient guère chez lui. Une demi-heure de causerie rapide. Une bonne poignée de main, et au large. Dans la salle du bas on bûchait ferme. La *Géographie universelle*, dont les deux premiers volumes seuls étaient publiés, réclamait tous les instants du savant.

Dans la rue, je croise mon ami Slom, ancien secrétaire de Rigault.

— Viens-tu avec moi à la Tour de Peilz? me dit Slom en m'abordant. Nous irons prendre Courbet et nous passerons la journée ensemble.

Nous filons sur la Tour de Peilz, où s'est réfugié le

---

(1) Ce boulon, qui était, en 1895, entre les mains de mon ami J.-B. D...., fut scié par lui en trois morceaux. L'un de ces trois morceaux me sert de presse-papier.

(2) Reclus (Elisée), géographe. Auteur de la *Géographie Universelle*. Simple garde national, il fut fait prisonnier au plateau de Châtillon (4 avril). Condamné à la déportation. Commué en bannissement. Né en 1830. Mort en 1905. — Son frère Reclus (Elie), auteur des *Primitifs*, nommé par la Commune directeur de la Bibliothèque nationale (30 avril). Né en 1827. Mort en 1904.

grand artiste, que poursuivent à Paris des haines féroces.

— Ohé! déboulonneur! lui crie Slom dès que nous eûmes passé la porte du jardin de la petite maison de la Tour de Peilz.

Courbet ne se retourne pas. Il se contente de jeter dans le silence de la belle après-midi son large rire.

Nous voyons émerger, à travers les feuilles, un vaste dos, autour duquel bouffe une chemise découverte sur un cou de taureau. Courbet peint, la pipe à la bouche, assis sur un tabouret, en face du lac. Deux ou trois amis sont là.

— Déboulonneur ! déboulonneur ! Quelle bonne blague ! Eh bien! oui, j'ai demandé qu'on la déboulonne. Vous entendez : dé-bou-lon-ner. Et non pas la foutre à bas. La déboulonner!

Courbet faisait ici allusion à la pétition qu'il adressait, le 14 septembre 1870, au gouvernement de la Défense nationale, émettant le vœu — nous tenons à reproduire intégralement ce texte — que le gouvernement de la Défense nationale veuille bien l'autoriser « à déboulonner la colonne, ou qu'il veuille bien lui-même en prendre l'initiative, en chargeant de ce soin l'administration du Musée d'artillerie, et en faisant transporter les matériaux à l'hôtel de la Monnaie ». (1)

— La déboulonner! continue Courbet. Est-ce que vous ne croyiez pas alors comme moi, et comme tout le monde, que la colonne n'était qu'un gigantesque tuyau de bronze? On nous avait tant vanté les douze cents

(1) Voir la brochure *Gustave Courbet et la colonne Vendôme*, plaidoyer pour un ami mort, par Castagnary. Dentu, éditeur, 1884.

canons d'Austerlitz! Ah bien oui! tout en bronze! Vous l'avez bien vue, quand elle a été par terre. Il n'y en avait pas l'épaisseur d'un ongle. A tel point que les nez des grenadiers laissaient percer la pierre. Douze cents canons pour une méchante feuille de métal!

Et Courbet, après un moment de silence, nous raconte une histoire étrange, que je regrette de n'avoir point notée à temps, afin d'en retrouver aujourd'hui les détails exacts avec chiffres et dates.

— Leur colonne! nous disait-il en s'animant. Eh bien! moi, je voulais la reconstruire... Et mieux qu'ils ne l'ont fait, et moins cher. J'en avais bien le droit, puisque je la paie tout seul. Car je la paye avec mes tableaux, qu'ils séquestrent et vendent. Avant de venir ici, après que l'on m'eut notifié ma première saisie, je suis allé au ministère, et j'ai offert de refaire la colonne sur les plans qui me seraient fournis. On m'a renvoyé aux entrepreneurs.

L'histoire devenait intéressante.

— J'avais fait un devis, continuait l'artiste. Mais quand ils me montrèrent ce qu'ils avaient dépensé pour les seuls échafaudages, mon chiffre était déjà dépassé. Je les quittai, et je retournai raconter cela au ministre. Aujourd'hui c'est fini...

CEUX QUI SE BATTENT

AUX ARMES, CITOYENS!

la nuit du 3 avril

Paris ne reverra jamais l'extraordinaire spectacle de la nuit du 2 au 3 avril 1871, la veillée d'armes de la première bataille. Ceux qui n'avaient point alors l'âge d'homme se le représenteront difficilement. Ceux qui ont pu le contempler en garderont jusqu'au dernier souffle l'indestructible souvenir.

Tout l'après-midi, les bataillons avaient défilé, descendant des faubourgs. Les bataillons de Belleville, par la place de la Bastille ou par celle du Château-d'Eau — aujourd'hui place de la République — ceux de Montmartre par les rues qui conduisent aux boulevards ou par les voies extérieures. Le rendez-vous était place de la Concorde.

Musique en tête, drapeaux et guidons flottant au vent, ils arrivaient par la rue de Rivoli, par la rue Royale, par le quai, et, l'arme au pied, attendaient.

Lorsque vint le soir, une grande rumeur parcourut cette foule. Quelques clairons sonnèrent dans le lointain. Un bruit d'armes coupa le silence, et l'on vit les rangs s'agiter.

— En avant! En avant!

Depuis la fin de la guerre étrangère, la grande place n'avait point changé d'aspect. Les statues des villes françaises avaient gardé leurs longs voiles de deuil. Strasbourg avait été fleurie de drapeaux rouges et d'immortelles. Elle se profilait, comme une borne sanglante, rappelant la ville tombée, le Rhin troublé par les cavaliers teutons, l'Alsace et la Lorraine captives, Metz violée — toute l'œuvre infâme, résumée dans ce seul mot : Versailles.

— A Versailles ! A Versailles !

Les généraux vaincus étaient à Versailles. A Versailles ceux qui avaient applaudi à la capitulation, à la paix et au démembrement. A Versailles ceux qui avaient juré de ne pas rendre une pierre de nos forteresses, de ne point livrer un pouce de notre territoire, de ne point distraire un sou de la fortune commune. A Versailles, flottait, dans toutes les mémoires, le drapeau du nouvel empire allemand, arboré par le vainqueur. Versailles, c'était la ville maudite.

Et, des cœurs gonflés d'enthousiasme et de rage, partait comme une vague immense de réprobation contre cette capitale de la défaite, qui, après avoir abrité la royauté, avait logé Guillaume et donnait asile aujourd'hui à ceux qui avaient laissé vaincre Paris.

— A Versailles !

Les bataillons s'ébranlèrent dans la nuit.

Ce soir-là, j'avais suivi un bataillon de Montmartre, le 61e, le bataillon de Razoua.

Depuis la place Pigalle jusqu'aux grands boulevards, notre marche ne fut qu'une longue ovation.

Les tonnantes acclamations, les éclatants cris de triomphe !

Ils sonnent encore à mes oreilles.

Quand nous arrivâmes à la Madeleine, la nuit tombait, vaguement éclairée çà et là par les pâles clartés des réverbères, à peine alimentés par un gaz parcimonieusement distribué.

Les bataillons montaient l'avenue des Champs-Élysées. Les musiques sonnaient la *Marseillaise*.

Au rond-point, le spectacle qui se déployait sous mes yeux me cloua sur place. Ils étaient là, des milliers et des milliers, qui s'en allaient, l'âme débordante de joie et d'espoir, le cœur brûlé d'ivresse. Et de leurs bouches largement ouvertes, vibraient les strophes immortelles...

— Aux armes! citoyens.

Bataillons qui défilent

Tous les jours, le même et poignant spectacle. Les bataillons qui défilent, les uns retournant du combat, les autres s'en allant aux avant-postes. Au loin gronde le canon et crépite la fusillade.

Le ciel est d'une impeccable pureté. Ces deux mois de révolte ont été superbes.

— Admirable, le parc de Neuilly — me raconte un commandant, retour des avant-postes — merveilleux. Tout est en fleurs. Nous passons la nuit dans des jardins d'une extraordinaire richesse, sous des bosquets où grimpent, avec des senteurs embaumées, le chèvrefeuille et la pervenche...

— Et où te battais-tu?

— Mais, là-bas, tout près de la rue Perronet.

Et s'interrompant brusquement pour interpeller, avec

un joyeux éclat de rire, les fédérés qui passent, drapeau déployé :

— Eh ! bonne chance, camarades ! Vous trouverez la place chaude.

Rue de Rivoli, nous croisons le 147e, qui vient de faire la traditionnelle visite à l'Hôtel de Ville, avant de partir au feu.

Précédant le bataillon, une douzaine d'infirmières, la croix de Genève au bras. Après les infirmières, les fourgons. De gros fourgons verts que tache un écusson blanc à croix rouge.

Les hommes qui suivent ne sont point autrement émus. Ils seront peut-être couchés là dedans demain, écharpés et saignants. Aujourd'hui, ils sont tout à l'action prochaine. Ce qu'ils voient, ce n'est pas le drapeau d'hôpital, mais l'étendard rouge aux franges d'or qui flotte sur le bleu du ciel.

Deux autres bataillons suivent, le 84e et le 115e. Les musiques jouent le *Chant du départ*. Tout à l'heure, elles se tairont, pour laisser sonner les clairons. Mais cette fois, sur une note autrement gaie, que les combattants accompagneront à pleine voix, comme aux jours du siège. quand on allait aux remparts.

C'est le sire de Fich-ton-Khan
Qui s'en va-t-en guerre...

Dans les rangs, quelques-uns, les vieux, ont arboré leurs insignes maçonniques, large ruban bleu en sautoir, avec des temples brodés d'or, des triangles, des compas.

A côté d'eux, de tout jeunes gens, presque des gamins. Souvent leurs fils. Tout le monde en est, de la

Commune ! Si l'on pouvait, aujourd'hui que le sang s'est envolé à travers le gazon, découvrir les squares, les jardins, creuser les coins isolés où se multiplièrent les exécutions, c'est par milliers et par milliers que l'on retrouverait les restes de cette multitude disparue dans le massacre.

Il y a cinq ou six ans, on creusait une tranchée dans l'horrible charnier du square de la Tour-Saint-Jacques. Les ouvriers heurtèrent de la pioche, presque à fleur de terre, les ossements blanchis des victimes de la grande hécatombe.

dans les lilas

— Ce que nous faisons à Neuilly? continua mon commandant. Nous nous battons en plein dans les lilas. Jamais je n'ai vu de ma vie autant de feuillage, de pelouses, de pièces d'eau. J'ai couché trois nuits dans une serre admirable, où des rangées de géraniums m'enveloppaient comme d'une étincelante et multicolore tapisserie. Un vrai lit de pacha des mille et une nuits. Ce fut seulement le quatrième jour qu'un obus vint bouleverser mon rêve, envoyer au diable géraniums et giroflées. J'ai manqué d'être éborgné par un cactus, qui vint s'aplatir sur ma joue gauche ou plutôt contre lequel je m'aplatis. Sur le coup, je croyais m'être frotté à quelque boîte à mitraille et je m'attendais à la voir éclater à mes pieds. Quand j'eus reconnu mon cactus, je ne pus m'empêcher de rire. Mon planton qui était accouru, ramassa le légume, et, par dessus la barricade, l'envoya avec un juron aux Versaillais...

— Vous êtes donc si voisins que cela ?

— Si voisins. Mais à une cinquantaine de pas. Avec de la bonne volonté, nous pourrions, dans les moments de tranquillité, tailler ensemble quelques bavettes...

— Tu es resté longtemps rue Perronet?

— Nous y sommes restés huit jours. Au fait, nous étions avec le 85e, que tu as rencontré aux Ternes. Le commandant m'a dit cela. Même que tu n'étais pas encore bien fait aux obus.

— Allons, allons. Tu me feras des compliments plus tard...

— Eh! parbleu! mes hommes aussi ont eu du mal à s'accoutumer. Je n'ai pas pour mon compte de gloire à me bien tenir. Les obus et les balles, il y a longtemps que nous avons fait connaissance ensemble. Au Mexique, pour la première fois. Les balles, c'est comme pour tout, il faut savoir s'entendre avec elles, ne pas faire comme ce brave caporal que j'ai perdu à la barricade, deux jours après notre arrivée, et qui s'était avisé de passer la tête au-dessus des créneaux. Sitôt vu, sitôt tué. Je n'avais pas eu le temps de lui crier gare, qu'il tombait, le front percé...

TYPES D'INSURGÉS

l'Hercule

Avril. Nous avons, à l'Imprimerie Vallée de la rue du Croissant (aujourd'hui l'Imprimerie de la Presse), pour composer nos deux journaux, — le *Père Duchêne* et la *Sociale* — deux belles équipes de typos.

De vrais citoyens. Tous d'un bataillon, cela va sans dire.

Mais il y a bataillon et bataillon. Il y a les bataillons qui font un service quelconque dans les innombrables administrations, ministères, mairies, casernes, direction de ci ou de ça. Ces bataillons sont les heureux bataillons. L'uniforme toujours astiqué, les vivres assurés, les trente sous. Il n'y a pas à se faire de bile. Pour tout dire, dans ces bataillons-là, on ne risque pas de se faire trouer la peau.

Il y a, à côté de ces bataillons privilégiés, les bataillons qui se battent. Un beau matin, le rappel bat dans le quartier. On s'habille à la hâte. On prend son flingot d'une main, sa cartouchière de l'autre. On embrasse la femme. Et, vite, au ralliement.

Drapeau déployé, un petit tour d'abord à l'Hôtel de

Ville, histoire de saluer la Commune, avant d'aller se battre.

Puis, leste aux avant-postes.

Les typos du *Père Duchêne* et de la *Sociale* sont de ces bataillons-là.

Quand nous allons à la composition, il nous arrive, d'un jour à l'autre, de n'y plus trouver les mêmes figures.

Les absents, ceux qui se sont fait remplacer, sont quelque part. Là-bas. Ce sont eux, peut-être, qui tirent les coups de fusil que nous entendons, entre deux phrases de la conversation, du côté de Neuilly ou d'Issy.

— Quand reviennent-ils?

— Dans huit jours — ou plus tard.

Au nombre de nos typos, figure un brave garçon, un colosse au cou musclé, aux biceps bombant comme deux boulets. Il a des épaules faites pour soulever une charrette à lui tout seul. Chaque soir, quand le *Père Duchêne* est serré, sa coquetterie consiste à prendre une forme sur chaque bras et à se promener autour de l'atelier avant d'aller les déposer sur la machine — les vieilles machines plates que l'on ne connaît plus aujourd'hui — avec la même désinvolture que s'il portait un couple de litres à seize.

Ses hauts faits ont fait donner à notre bon colosse le surnom de « l'Hercule ».

Depuis qu'il est avec nous, l'Hercule n'est pas allé au feu.

Non pas qu'il renâcle. Oh! non.

— Nom de Dieu! quand je serai là-bas, ce que je vais en démolir.

Un soir, nous ne voyons pas l'Hercule devant sa

casse. C'est son tour. Il est parti le matin avec son bataillon pour la barricade de la rue Perronet, à Neuilly.

Huit ou dix jours se passent. Ceux qui sont partis sont de retour à l'équipe.

— Et l'Hercule?

— L'Hercule, citoyen... Vous ne savez pas... Eh bien, il est à Beaujon...

— Blessé?

— Mort... On l'enterre demain... Hier, deux heures avant de boucler notre ceinturon pour rentrer, il a reçu un éclat d'obus dans les reins... On l'a ramené dans la voiture du cantinier... Pauvre Hercule! Il ne portera plus ses formes... Heureusement qu'il ne laisse personne derrière lui. Il nous avait raconté un jour qu'il n'avait ni père ni mère... Un enfant trouvé, quoi... Nous l'aimions bien, avec ça... Fort comme il l'était, il n'aurait pas fait de mal à une mouche...

Voltaire et Rousseau

Chez moi.

Ils sont venus deux me voir.

Deux gardes de mon 248e, que je connais depuis les premiers jours du siège, quand nous faisions l'exercice au Luxembourg.

L'un tient à la main un paquet. Quelque chose d'assez volumineux, dans un foulard à carreaux rouges dont les cornes sont nouées.

Il prend la parole, pendant qu'assis à ma table, je parcours les feuilles du matin que vient de m'apporter mon planton.

Mon planton!

Au rez-de-chaussée de ma maison est installé, dans une boutique — je la regarde et la salue comme une vieille amie d'autrefois, cette boutique, quand je passe devant le numéro 9 de la rue du Sommerard — un poste fédéré. Mon planton fait partie du poste. Dès qu'il a su que le Père Duchène — un tiers du *Père Duchène* — habitait là-haut, au cinquième, il est venu me trouver.

— Citoyen lieutenant, m'a-t-il dit, vous n'avez pas de planton. Me voici. Je ferai toutes vos commissions. Et, dès le matin, je serai là, à votre porte.

J'ai accepté.

Mon planton a introduit les deux gardes. Il est resté avec eux.

Mes deux visiteurs me content qu'ils viennent du Moulin-Saquet, où ils se sont crânement battus. Eux ont eu la veine de ne pas écoper. Ils vont se reposer une huitaine. Et repartir.

— Eh bien! qu'est-ce qui vous amène?

Hésitations. Celui qui tient le foulard noué aux cornes le passe d'une main à l'autre.

— Mon lieutenant...

— Parle. Voyons...

Silence.

Mais, tous deux à la fois, ils ont jeté un regard sur le planton, comme si sa présence les gênait.

J'envoie le planton m'acheter du tabac.

— Voilà, mon lieutenant, c'est pour ce que nous vous apportons...

Celui qui porte le paquet l'a déposé devant moi. Il dénoue lentement les cornes du foulard, qui s'étale, et

laisse voir, à mes yeux étonnés, deux gentils bronzes, montés sur colonnettes de porphyre rouge et noir. Voltaire et Jean-Jacques. Deux petites merveilles bien connues du dix-huitième siècle.

Voilà les deux petites statuettes debout.

Mes deux gardes ne disent plus rien.

Sachant que le *Père Duchêne* gagne pas mal de gros sous, veulent-ils me vendre les deux statuettes ?

— Citoyen, me dit l'un, nous avons pensé, l'ami et moi, que ça vous ferait plaisir... Nous, nous n'y connaissons rien. Quand nous avons vu les deux petits bonshommes sur la cheminée du salon, là-bas, nous nous sommes dit : « Ça, ça sera pour le lieutenant. » Nous avons pris aussi des serviettes, des mouchoirs, qui ont bien fait l'affaire de nos citoyennes... Mais, des statues, qu'est-ce que vous voulez que nous foutions de ça ?

— Alors, vous avez, je vois, raflé cela dans une villa aux avant-postes ?

— Eh oui ! Quand on se fait casser la gueule... tant pis pour les cochons qui ont de si belles maisons... Bien sûr, ils doivent jubiler, là où ils sont réfugiés, de savoir qu'on nous troue la peau... Peut-être même bien qu'ils nous tirent dessus...

L'argument était sans réplique. Inutile de discuter. Je tentai quelques timides observations... Le bien d'autrui...

Ah ! ils s'en foutaient, du bien d'autrui... Ils en revenaient toujours là :

— Est-ce que nous ne risquons pas tous les jours notre peau ?

Je n'avais pas, moi-même, le courage d'insister... Entre ceux qui nous tiraient dessus, ceux qui applau-

dissaient, à Versailles, aux infamies des belles dames à ombrelles, et les braves lascars dont j'avais deux échantillons devant moi, — mon choix était fait.

Je ne pouvais cependant pas prendre les deux statuettes.

— Alors, lieutenant, vous n'en voulez pas ? C'est pas gentil. Depuis deux jours, nous nous faisons une vraie fête de vous faire plaisir.

Et, lentement, ils renouèrent le foulard aux carreaux rouges avec, dedans, Voltaire et Jean-Jacques.

Ils se dirigèrent vers la porte, un peu tristes.

Avant de disparaître, l'un d'eux se ravisa :

— Et si nous les vendions ! Nous ne pouvons pas les remporter aux avant-postes, quand nous allons y retourner... Nom de Dieu, voyons, nous les avons bien gagnées...

Le lendemain, je rencontrai sur le boulevard l'un de mes deux lascars.

— Eh bien ? Les deux petits bonshommes ?

— Lavés !... Quelle noce, le soir. A nous quatre. La femme de l'ami, la mienne et nous deux. Nous avons rigolé toute la soirée... Ça ne fout rien, lieutenant, pourquoi que vous n'en avez pas voulu ?

Je me reprochai, presque, à ce moment, de n'avoir pas accepté les deux petits bustes.

Et le remords me prit d'avoir pu, seulement pour un instant, faire de la peine à ces deux braves.

LE COUVENT DES OISEAUX

Longtemps encore après la défaite, lorsque nous nous retrouvions à Londres, à Bruxelles ou à Genève, nous reparlions des jours passés — jours de gloire ou jours de défaite, massacres ou apothéoses, courage des uns ou lâcheté des autres — des morts dont nous gardions le souvenir, des vivants dont nous critiquions, parfois amèrement, les actes. Ces jours sont à jamais inoubliables. Ceux qui restent s'en entretiennent encore.

Ce jour-là — c'était à Genève — nous parlions de la prise du couvent et du parc d'Issy, de l'extraordinaire défense de ce coin perdu où l'on se battit avec une héroïque folie, et qui ne fut livré que maison par maison, pierre par pierre, jardin par jardin, arbre par arbre.

— J'y étais, dit brusquement l'un de nous, Edmond Levraud. (1) Je vais vous raconter cela.

— Moi, j'étais du 199e, interrompit quelqu'un. J'y étais aussi, à Issy. Nous y sommes restés presque tous.

---

(1) Levraud (Edmond). Blanquiste. Sous le Siège, chef du 204e bataillon (révoqué après le 31 octobre). A la Préfecture de police sous la Commune. Frère du député de Paris, Léonce Levraud.

Lorsque je suis arrivé, après maints dangers, de l'autre côté du mur qui clôt le parc, j'entendais encore les cris de ceux qu'on fusillait... Mais il n'y avait plus moyen de retourner en arrière. Les Versaillais nous canardaient par les créneaux...

— Vous connaissez tous le couvent des Oiseaux — reprit Levraud. Nous étions là, dans la première quinzaine de mai, une demi-douzaine de bataillons. Je me rappelle le 53e, le 157e, le 167e, le 199e, d'autres encore, que commandait Lisbonne, un fier lapin celui-là, je vous assure. Il y en avait qui étaient là depuis vingt et trente jours. Ils grognaient bien un brin...

— J'y suis resté plus de trois semaines, et avec joie, interrompit de nouveau avec un sourire d'orgueil, le camarade du 199e. Ah ! oui, nom de Dieu ! C'était pourtant pas drôle !

— Quand on sut que le fort était pris, (1) continua Levraud, on sentit que la défaite approchait. Les nouvelles de Paris n'étaient pas pour nous rassurer. Nous venions d'apprendre la démission de Rossel et son remplacement par Delescluze. Vanves était à deux doigts d'être pris aussi. Bref, nous étions foutus ou à peu près. La fusillade se rapprochait. On se tuait d'un côté à l'autre de la rue. Des canons de fusil passaient à travers des trous percés dans les murs. Nous en voyions briller jusque sous les ardoises des toits, derrière ce qui restait des cheminées, au flanc des arbres, au milieu

(1) Le fort d'Issy s'était rendu le 8 mai. Dans l'après-midi du 9 mai, l'affiche suivante fut placardée dans Paris :

« Le drapeau tricolore flotte sur le fort d'Issy, abandonné hier soir par sa garnison. Le délégué à la guerre : Rossel. »

Le même jour, Rossel, démissionnaire, était remplacé par Delescluze.

des feuillages et des fleurs. Une vraie chasse, sans un cri, sans une parole. Un temps de silence, puis une détonation partant d'un buisson, d'un rayon de soleil qui coupait la muraille, d'une lucarne dont on avait oublié de repérer la position. Un homme tombait. Une guerre de guerillas, sans trêve ni merci...

— Tout cela n'était rien, repartit encore une fois l'ancien combattant du 199e ; allons, colonel — Levraud avait été colonel — arrive un peu à la soirée du vendredi. (1) le grand coup, la prise du couvent.

— Nous y voici, reprit Levraud.

Nous nous rapprochâmes, silencieux. Cet épisode de la prise du couvent d'Issy était jusqu'à ce jour resté fort obscur. J'avais personnellement interrogé sur cette terrible journée quelques amis de mon 248e. Mais le bataillon était rentré deux jours avant, décimé.

— C'était le vendredi, vers cinq heures du soir, reprit Levraud. La fusillade se met à péter avec rage. Je saute sur ma lorgnette. C'est le 46e de ligne qui, depuis quelques jours, rôde autour de nous. Je fais déployer mes hommes en tirailleurs. Les pantalons rouges paraissent dans les profondeurs du bois. Ils sont tout près de nous. Nos hommes se replient d'arbre en arbre. Les soldats avancent. Tout à l'heure, ils seront enveloppés. Un mouvement tournant, et ça y est... Mais voilà qu'un bataillon entier de lignards nous tombe dessus. Et un autre encore. Nos fédérés se replient. Nous occupons encore les maisons extrêmes. Nous nous barricadons fortement dans les bâtiments du couvent. Là nous nous croyions invincibles...

(1) Vendredi 12 mai.

— Oui, mais les bombes ! qu'est-ce que vous vouliez que nous foutions contre la dynamite ! crie notre fédéré.

— Je donnais les ordres — reprit Levraud un peu impatienté d'être interrompu — lorsque j'entends une détonation violente. un bruit sec et rapide. Je m'abrite de mon mieux et je vois, traversant la rue au milieu d'une grêle de balles, une escouade de sapeurs du génie versaillais, qui posent un pétard au pied du mur de la maison que défendent encore nos fédérés. La porte s'effondre. Les lignards s'avancent à la baïonnette. Quelques instants après, nos hommes se replient vers nous, avec de grands cris. L'un d'eux, blessé, tombe. Les soldats passent sur lui en courant. Quand ils sont loin, je revois le cadavre, déchiré et saignant, percé de coups, abandonné. La rue est déserte... Sur le trottoir, un chien hurle, blessé lui aussi... Mes gardes sont massés dans deux ou trois grandes salles. Tout à coup, un vacarme éclate. Et, sans que nous ayons eu le temps de nous reconnaître, nous voyons déboucher les pantalons rouges. Je crie de sauter par les fenêtres, de se replier dans le parc... La lutte fut effroyable. Aux détours de tous les longs couloirs du couvent, des détachements s'arrêtaient, lâchaient leur coup de fusil, puis repartaient. Beaucoup furent pris entre deux feux, impitoyablement massacrés. Les Versaillais, maîtres de la place, fouillèrent les caves où s'étaient réfugiés quelques-uns des défenseurs... Les malheureux furent traînés jusqu'aux salles du haut, et là aux lumières — la nuit était venue — on les fusilla...

Nous restions immobiles, terrifiés.

Cette chasse à l'homme au couvent d'Issy, de corri-

dor en corridor, de salle en salle, de chambre en chambre, cette tuerie à coups de fusil, de crosse ou de baïonnette, fut certainement l'une des plus effroyables scènes de cette guerre de deux mois.

Un autre témoin, un Versaillais, celui-là, me racontait plus tard, qu'en moins d'une demi-heure, on « embrocha » plus de deux cents fédérés.

Longtemps après, une odeur infecte sortait des caves, où les morts étaient restés étendus.

FUITE DANS LES CATACOMBES

Quand l'épouvantable nouvelle du massacre d'Issy arriva à Paris, apportée par les survivants, les plus vaillants commencèrent à désespérer. Depuis quatre jours déjà, l'inquiétude envahissait les cœurs les mieux trempés.

Vanves n'était plus le dimanche 14 mai — sept jours avant la défaite finale — qu'un épouvantable charnier. Les casemates depuis longtemps éventrées. Les casernes incendiées et écroulées. Les blessés emplissaient les cours et les fossés à demi comblés.

Il fallut partir.

— Ce fut pendant la nuit du samedi au dimanche — me raconta l'un des derniers défenseurs — que nous quittâmes le fort. Il ne fallait pas songer à filer par la campagne. Les Versaillais nous entouraient. Une seule ressource restait, les catacombes. C'est par les catacombes que l'on décida d'opérer la retraite.

— Le fort communiquait donc avec les catacombes ?

— Oui, par la poterne d'une des courtines, nous descendîmes dans une galerie souterraine communiquant avec les carrières, dont l'entrée se trouvait sur

la route de Paris à Châtillon. Mais nous n'arrivâmes pas tous jusque-là. Je fus de ceux qui s'égarèrent dans le dédale des galeries.

— Vous n'étiez pas nombreux ? dis-je au camarade... J'ai visité les catacombes. Je sais combien il est dangereux de rester seulement quelques pas en arrière du groupe dont on fait partie. L'obscurité vous enveloppe subitement. Et alors, c'est l'isolement, l'appel impuissant...

— Laissez-moi raconter. Nous avons été sauvés. Mais après quelles vicissitudes ! Beaucoup d'entre nous ne voulurent pas nous suivre. Ils disaient que nous nous perdrions pour sûr, et qu'ils aimaient mieux encore être fusillés que mourir lentement de faim dans cette nuit effrayante... Ils furent faits prisonniers, les malheureux. Dans l'après-midi du dimanche, les Versaillais, maîtres du fort abandonné, craignant un retour offensif, firent couper la communication souterraine par la poterne, qu'ils connaissaient... Nos amis étaient là, massés...

— Vous ne savez pas ce qu'ils sont devenus ?

— Jamais je n'entendis plus parler d'aucun d'eux. Pris les armes à la main, leurs cadavres doivent aujourd'hui dormir dans les tranchées du fort.

— Nous descendîmes tous vers neuf heures, continua le témoin de la lugubre retraite. Nous étions bien cinq ou six cents. Il y avait au fort quatre bataillons, le 103e, le 105e, le 187e, et le 262e. Le bon tiers avait été tué. On se divisa en trois groupes. Je faisais partie du troisième. Six de nous remontèrent pour prendre des torches, que l'on se distribua... Nous emportions quelques vivres. A peine au fond du puits, nous entendîmes des cris.

C'étaient les Versaillais qui envahissaient le fort... Nous étions bien deux cents dans le groupe dont je faisais partie. Par où nous diriger? Un de nous, qui avait travaillé dans les carrières, nous dit qu'il y avait au toit, marquées en noir, des indications qui permettaient de se reconnaître dans ce dédale... Du reste, il n'y avait pas à hésiter. Nous pouvions être poursuivis, découverts, massacrés sans pitié... Bien sûr, si on nous trouvait, on ne s'amuserait pas à nous remonter. Le cimetière était trop bien préparé pour qu'on ne s'en servît pas... Enfin, on se quitte. Une compagnie s'engage à droite, une autre à gauche. Bientôt, nous perdîmes de vue la lueur des torches, qui allaient en s'éteignant, à chaque tournant... Je comptai mes compagnons. Cent trente-sept! Neuf femmes, cantinières et ambulancières... Mais voici que des voix arrivent jusqu'à nous... Certainement on est à notre recherche... Fuyons! Fuyons! Et nous fuyons tous en désordre, nous ralliant de notre mieux autour des quelques torches plantées au bout des fusils. Oh! cette course entre ces murailles suintantes, dans les flaques d'eau où l'on entre jusqu'à mi-jambe, à travers les blocs de pierre qui nous écrasent les chevilles... Combien de temps courûmes-nous ainsi? Je fixais toujours mes yeux sur les torches. Je me sentais suffoqué. Je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas heurté quelque corps, ceux d'entre nous que l'asphyxie terrassait... Quand nous nous arrêtâmes, une seule torche flambait encore... Je vois toujours les visages qu'elle éclairait, sinistres, abattus. Nous nous trouvions dans un carrefour auquel aboutissaient une dizaine de galeries. Autant de portes noires. Laquelle prendre? Nous restions là, adossés aux parois

silencieux. Peu à peu une invincible fatigue nous saisit, et nous nous laissâmes l'un après l'autre glisser sur le sol...

Le conteur s'arrêta ; ses lèvres tremblaient... Enfin il reprit :

— Quand je me réveillai, la dernière torche était éteinte. Je fis quelques pas pour m'assurer que je n'étais point seul. Je tâtai autour de moi... Tout à coup, l'une des dix portes noires s'illumina faiblement, comme une fenêtre où l'aube apparaît... Nous nous levons tous. Quelques-uns se cachent, effarés. Ces nouveaux arrivants ne sont-ils pas des espions lancés à nos trousses ?... Mais non. J'ai reconnu, moi, une figure de brave homme, un surveillant des carrières qui s'était mis à notre recherche... Par exemple, il ne faut pas traîner... Marchons vite... En route, il nous raconte qu'il a déjà découvert nos compagnons. Ils sont libres, sous les étoiles qu'ils ne croyaient jamais revoir... Le lendemain, nous étions sur la chaussée du Maine, à la revue de la 14e légion. Et, ce qu'on nous fêtait, quand nous racontions aux camarades comment nous avions échappé à la plus affreuse des morts !

CANAILLE HÉROIQUE

deux témoignages

Quelqu'un causait à Versailles avec des soldats.

— D'où venez-vous?

— D'Issy, où nous avons eu bien du mal.

— Ces insurgés se battent-ils bien?

— Ça dépend. Il y en a qui se rendent tout de suite. D'autres qu'il faut tuer pour avoir leur fusil. L'autre jour nous en tenions un qui, lardé de coups de baïonnette jusqu'au dernier sang, a refusé de se rendre. D'autres, au bout de nos fusils et en face d'une mort certaine, nous criaient aux oreilles : « Vive la Commune!... Allez, tirez, puisque vous y êtes! D'autres viendront qui nous vengeront! » (1)

Un général versaillais, revenant de Paris, après la bataille de la semaine sanglante, interrogé par un membre du Gouvernement sur la résistance des insurgés.

— C'est de la canaille héroïque, répondait-il. (2)

---

(1) *Indépendance Belge*. Correspondance de Versailles du 20 mai 1871.

(2) *Indépendance Belge*. Correspondance du 31 mai 1871. Le mot a été attribué au général Le Flô, alors ministre de la Guerre.

les beaux brigands!

C'était en chantant qu'ils partaient au combat. Ils en revenaient également joyeux, prêts à retourner à la mort, l'âme pleine d'allégresse et de foi.

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, c'était, chaque jour, de nouvelles acclamations, de nouveaux serments de vaincre et de mourir.

Je n'oublierai jamais le bataillon que j'y rencontrai aux premiers jours de mai, si l'on peut appeler bataillon une masse d'hommes à peine équipés, armés à la diable.

Ce sont ceux que les Versaillais appellent des brigands.

Ah! les beaux brigands!

Point d'uniformes. Parfois point de képis. Des vareuses du siège, usées, loqueteuses, des pantalons serrés dans la botte, effilochés sur de vieux godillots, des bérets, des bonnets fourrés, des casquettes...

D'où sortaient-ils? Quels étaient leurs chefs?

Et comme ils hurlaient, sous les fenêtres de la Commune, des « Vive la Sociale » retentissants, à faire éclater leurs solides poitrines!

A leurs acclamations, deux ou trois de l'assemblée communale descendent, viennent donner l'accolade aux combattants.

— Allez, amis, combattez pour le droit, pour la justice, pour ceux qui viendront après nous!

Et ils s'en vont joyeux, allumés au cœur de cette flamme qui fait les héros.

enfants de la Commune

Je ne sais plus quelle visite m'a conduit à l'Hôtel de Ville dans les dernières heures de l'après-midi.

Cinq ou six grandes voitures tapissières sont rangées sur la place, toutes ornées de drapeaux rouges, sur lesquels on a piqué des fleurs. De gros bouquets ont été laissés sur les banquettes. Les voitures sont vides. Sur l'une d'elles, je lis : *Enfants de la Commune, onzième arrondissement.*

Après avoir passé la porte de l'Hôtel de Ville, je m'engage dans le grand escalier qui conduit au premier étage. A peine ai-je poussé la porte de la grande salle, qu'une troupe joyeuse se précipite pour sortir, chantant et gazouillant. Ils sont bien une centaine, filles et garçons de huit à douze ans, qui, sous la conduite de leurs maîtres, viennent de saluer la Commune.

Pauvres enfants ! Leurs pères ont été tués ou blessés aux avant-postes. La Commune les a adoptés. Ce jour-là, on les a menés au bois de Vincennes. Les bouquets que j'ai vus en bas ont été cueillis par eux.

Huit jours après, quand la sanglante semaine aura commencé, ces mêmes enfants, que j'ai vus si joyeux, seront arrêtés, emprisonnés, comme des insurgés... Peut-être, hélas ! fusillés... Qui sait ?

Dans la matinée du jeudi 25 mai, dans cette salle basse du Luxembourg où je passai devant le dur regard de l'officier de gendarmerie qui présidait la cour martiale, je vis, accroupis dans des coins, les joues

creusées de larmes, trois enfants que personne n'accompagnait. Des orphelins? Les mêmes, peut-être, que j'avais vus, les bras pleins de fleurs et la bouche pleine de rires et de chansons, dans la grande salle de l'Hôtel de Ville!

Je me demande toujours, quand je passe rue de Vaugirard, et que je revois, un peu avant d'arriver à la porte de la présidence du Sénat, les fenêtres aux barreaux rouillés de la salle où siégeait l'infâme tribunal, ce que sont devenus ces trois pauvres petits prisonniers...

ÇA ET LA

LA PIÈCE DE LA COMMUNE

de la Monnaie au Onzième

Mai. — Je ne sais ce qui m'a conduit sur le quai.

Je monte voir l'ami Camélinat, (1) qui est installé à la Monnaie, et qui s'apprête à frapper la nouvelle pièce de la Commune.

— Eh bien ! ça va-t-il, notre pièce de cent sous ?

Camélinat me conte les difficultés qu'il rencontre pour se faire livrer des lingots d'argent par la Banque. Ce n'est qu'après engagements sur engagements que M. de Plœuc a consenti à lui donner, par lots de cent mille francs, deux millions d'argent destinés à la frappe.

— Mais la Commune ne pouvait-elle pas, tout simplement, envoyer un bataillon !

Camélinat lève les bras au ciel.

Et après un silence :

— Enfin, j'ai tout de même mes lingots. Je vous apporterai ma pièce nouvelle quelque jour.

Ce jour ne vint pas. Les pièces de cent sous de la Commune ne furent frappées que le samedi 20 mai. Le lendemain, les Versaillais étaient dans Paris.

---

(1) Camélinat, l'un des fondateurs de l'Internationale. Nommé par la Commune directeur de la Monnaie. Plus tard, député de Paris.

Le mercredi matin, en pleine bataille, quand les coups de feu éclataient déjà dans le voisinage, par la porte de la rue Guénégaud, deux fourgons sortaient, chargés de pièces, exactement pour 153.000 francs.

Après mille détours, arrêtés à tout instant par les barricades qu'il fallait franchir, les deux fourgons arrivèrent place Voltaire, à la mairie du onzième, où s'était transportée la Commune.

Longtemps après la défaite, un témoin me raconta la scène fantastique. Les combattants de la dernière heure recevant leur solde en pièces neuves de la Commune déjà marquée par la mort.

Les fourgons avaient été abrités dans la cour intérieure de la mairie. On puisait à pleines mains dans des paniers, pleins jusqu'au bord de pièces à peine échappées du balancier.

la pièce « au Trident »

Les pièces frappées par la Commune sont d'une exceptionnelle rareté. J'en possède un exemplaire du type connu, celui que l'on peut voir dans les vitrines du musée Carnavalet, où ont été rangés une série de menus objets et de médailles se rapportant à la période insurrectionnelle de 1871. (1)

Pourquoi ces pièces, frappées au nombre de quatre cent mille par Camélinat, sont-elles devenues si rares? Simplement parce que, par ordre supérieur, elles ont été immédiatement retirées de la circulation. Celles

(1) Ce modèle de la pièce de cinq francs frappée par la Commune a été reproduit dans l'album *la Guerre, l'Invasion, la Commune*, d'Armand Dayot, page 299.

qui étaient restées en stock à la Monnaie ont été rejetées au creuset. Les grosses maisons de banque ont soigneusement écarté celles qu'elles recevaient. La direction des finances les a échangées contre des pièces moins subversives. Ce n'est que par le plus grand et le plus heureux des hasards qu'une de ces pièces peut encore être découverte dans la circulation quotidienne.

La pièce de cinq francs frappée par la Commune ne diffère pas, à première vue, des pièces de la République de 1848, dites à l'Hercule, gravées par Dupré. Une seule marque distinctive, le *déférent*, les fait reconnaître. Le déférent est la marque spéciale à chaque directeur de la Monnaie. Il est placé au revers, à gauche, à la partie inférieure de la pièce. Sur les pièces frappées par la Commune, ce *déférent* est un petit trident.

Étrangeté de ces pièces. La fameuse légende *Dieu protège la France* court en exergue tout autour.

Un jour que je blaguais Camélinat à ce sujet :

— Tu aurais dû au moins, lui disais-je, mettre : Dieu protège la Commune! C'eût été plus drôle.

Il n'y a là, bien entendu, rien de la faute du directeur de la Commune. Il fallait frapper vite. Les coins nouveaux n'étaient pas prêts. On n'eut le temps de rien changer au type de 1848. C'est ainsi que Dieu continua à protéger la France et aussi la Commune de Paris, au mois de mai 1871.

Reliques

La Monnaie était devenue, en peu de jours, le réceptacle de tout ce que les ministères, administrations,

monuments, possédaient de métaux précieux, sous forme d'ustensiles ou d'œuvres d'art de valeur douteuse.

Certains ministères (1) envoyèrent de la vaisselle aux armes royales ou impériales. Les trésors des églises ne furent guère inquiétés. Des patriotes zélés, probablement très peu au courant de la pacotille du culte, venaient à tout instant dénoncer à la Monnaie des richesses incroyables qu'ils avaient découvertes, un soir de club, dans tel ou tel sanctuaire.

Parfois, pour les contenter, on envoyait un employé en reconnaissance. Les objets d'art en or et en argent se réduisaient bien vite, au premier examen, à quelques vulgaires lampadaires modernes, en faux bronze doré, comme le commerce des objets pieux en fabrique à la grosse.

Les Tuileries fournirent à la Monnaie une ample moisson de bibelots. Les appartements de l'Impératrice étaient un véritable magasin d'objets de piété. Les reliquaires y furent trouvés en tas. Chacun d'eux copieusement garni de débris de toute provenance.

Tous les saints et toutes les saintes étaient représentés par quelque morceau de leur enveloppe charnelle, dans l'oratoire de la superstitieuse souveraine.

Le moment venu de jeter toute cette bimbeloterie au creuset, le fondeur, un solide gaillard, prenant un à un les reliquaires, versés dans un panier, les lançait dans la fournaise, accompagnant son geste de quelque apostrophe joyeuse.

---

(1) Pas tous. Au ministère de la justice, où j'allais souvent déjeuner avec Protot, il m'est arrivé, à maintes reprises, de me servir de couverts d'argent aux armes fleurdelysées.

— A toi, ma vieille Brigitte !

— Mon vieux Nis (saint Denis), tu vas passer un fichu quart d'heure.

Et ainsi pour tous les saints et saintes dont les orteils ou les phalanges se présentaient au fondeur incrédule.

Il était, un jour, arrivé au dernier.

Il le tourne, le retourne, l'ouvre.

Derrière une double porte, un morceau de chiffon. A côté, un papier, sur lequel est l'inscription suivante : « Morceau du tibia de saint Joseph ».

— Ah ! nom de Dieu, c'est trop drôle... s'exclame le fondeur... Ça doit être meilleur que de la corde de pendu...

Et, de ses gros doigts, il enfonce la relique dans la poche de son gilet.

Qu'est-il advenu du morceau du tibia de saint Joseph ?

Camélinat, qui m'a conté l'histoire, n'a pu me le dire...

A SAINT-LAURENT

Fin avril. — Les journaux sont pleins de récits extraordinaires. On a fait d'horribles découvertes dans l'église Saint-Laurent. En fouillant la crypte, on a mis au jour des squelettes. D'abord un. Puis, tout un tas. Ces squelettes appartiendraient à des individus dont la mort serait plutôt récente. Au crâne de l'un adhèrent des cheveux blonds. On a trouvé, dans la terre remuée, un peigne d'écaille... Des cheveux de femme... Un peigne échappé de cette chevelure... On dit que les squelettes sont tout contorsionnés... Les infortunés auraient-ils donc été enterrés quand ils vivaient encore !

Par toute la ville, les camelots crient une feuille, un placard, qui montre la crypte et les squelettes.

— Achetez les Cadavres de Saint-Laurent !

Et la foule arrache des mains des vendeurs la feuille imprimée.

J'ai conservé ce placard. Le même que j'ai acheté rue du Croissant, en 1871.

En tête, un dessin sur bois, signé des initiales A. L., Auguste Lançon, le peintre connu, mort il y a une vingtaine d'années. Les amateurs se sont disputé ses eaux-fortes. Lançon faisait partie du comité de la Fédération

des Artistes, dont était aussi le sculpteur Dalou, l'auteur du *Triomphe de la République* de la place du Trône.

Ah ! ce placard ! Faut-il en donner un tout petit extrait ?

Il y a quatorze cadavres, quatorze squelettes !

Quatorze squelettes de femmes !

De femmes jeunes enfouies ici depuis dix ans, douze ans, quinze au plus.

On a retrouvé encore un *peigne, une chevelure blonde*, que les visiteurs peuvent voir et toucher.

Tous ces squelettes ont la même attitude : les jambes écartées comme par un mouvement convulsif, les mains rapprochées sur le ventre comme si elles avaient été liées...

La voyez-vous, cette scène horrible, ces jeunes femmes, ces jeunes filles, attirées par les promesses ou l'espoir du plaisir...

Allons à Saint-Laurent.

En route, je rencontre un ami. Il est du quartier. Il croit aux squelettes. Ou plutôt aux victimes. Il croit qu'il y a là un mystère terrifiant. Des saturnales dans les chapelles. Des jeunes filles souillées. Des scènes de sadisme. Le meurtre après la souillure...

Nous sommes devant le portail.

Des groupes causent et gesticulent. Je m'approche. Tout ce que je puis saisir des conversations qui se croisent, bruyantes, des disputes qui s'élèvent autour de tel ou tel incident, c'est que, depuis longtemps déjà, des bruits couraient sur les prêtres de Saint-Laurent. On parlait de morts, de mortes surtout, enterrés clandestinement, d'ossements qu'on aurait vus dans les souterrains de l'église...

Entrons.

Pas de squelettes au dehors, ni dans les nefs. Il faut descendre dans la crypte.

Je suis la foule.

Sur la terre fraîchement remuée, rougeâtre, des squelettes en morceaux. Un ou deux complets. Les autres décapités. Ils sont recouverts de cette horrible rouille des os enterrés depuis longtemps. Au mur, deux lampes à pétrole... Hideux.

— Où, la chevelure blonde ? Où, le peigne ?

Je demande à mes voisins.

Personne ne peut me répondre.

Au bas de l'escalier, un garde national assis, fume sa pipe. Il semble le gardien de ce cauchemar.

— Où est la femme aux cheveux blonds ?

— Je n'en sais rien...

— Vous l'avez vue ?

— Moi... non...

Et le garde, philosophiquement, tire de sa pipe une bouffée de fumée.

Il ne me restait qu'à remonter.

L'odeur fade de nécropole fraîchement remuée me poursuivit jusqu'au porche de l'église, où les camelots criaient le fameux placard.

— Achetez les Cadavres de Saint-Laurent !

Je sus, quelques jours plus tard, comment les cadavres — les squelettes — avaient été tirés de leur sommeil.

Le jour de Pâques, le 7 avril, un capitaine fédéré, nommé Godefroy, accompagné de quelques hommes du 104e bataillon, avait perquisitionné dans l'église. On disait dans le quartier que les curés y cachaient des armes. Le capitaine ne trouva rien.

Huit jours après, nouvelle perquisition. Cette fois plus

sérieuse. L'église est cernée. Deux commissaires de police. Celui du quartier du Temple, nommé Blond. Celui du quartier de Saint-Laurent, Vinchon. Le juge d'instruction Moiré. (1) Trois délégués de la mairie du dixième. La force armée est commandée par le capitaine adjudant-major Tribalet.

Que cherche tout ce monde?

Des armes. Des cadavres.

Les cadavres dont on parle tout haut dans le quartier.

Commissaire de police, juge d'instruction, délégués de la mairie, capitaine, descendent dans la crypte. Quelques coups de pioche, et les cadavres apparaissent.

En temps normal, la moindre réflexion eût suffi à convaincre le plus ardent ennemi des curés. (2) Mais, sous la Commune! Quand la fièvre chauffait les cerveaux! Quand le canon tonnait! Quand on imprimait tous les jours que les curés trahissaient! Quand ils étaient déjà à Mazas, bientôt à la Roquette!

Voici la lettre qu'à la sortie de l'église, après avoir visité la crypte, le capitaine adjudant-major Tribalet adressait aux journaux. (Ceux qui voudront en contrôler le texte n'auront qu'à ouvrir la collection du *Cri du Peuple*, de Vallès, 26 avril 1871.)

Citoyen rédacteur,

Hier, on apprenait que des faits étranges se passaient dans l'église Saint-Laurent. Un officier d'état-major reçut la mission de s'y rendre et de la visiter exactement.

---

(1) Moiré (Frédéric-Joseph), nommé par le délégué à la justice Protot juge d'instruction près les tribunaux criminels de la Seine (8 mai).

(2) Après la prise de Paris, une commission fut nommée pour examiner les ossements. Le rapporteur de la commission, Tardieu, déclara, en son nom et au nom de ses collègues, qu'ils remontaient au moins à cent cinquante ans.

A son entrée dans l'église, il vit différents souterrains ouverts, et grand fut son étonnement quand il aperçut un espace de plus de vingt mètres cubes remplis d'ossements humains.

Plus loin, quelques squelettes, remontant à une date plus récente, furent trouvés. Après une minutieuse perquisition, on remarqua que ces squelettes appartenaient au sexe féminin. Un d'eux surtout avait encore une *chevelure abondante* d'un blond cendré.

Il y a là un mystère qu'il faudra éclaircir, une série de crimes qu'il faudra dévoiler, pour l'édification des timorés et la confusion des hypocrites et des gens de mauvaise foi qui blâment la mesure relative à la fermeture des églises.

Il faut bien, enfin, que les aveugles ouvrent les yeux, et que la lumière jaillisse sur les ténèbres que font autour d'eux les hommes noirs.

Salut et fraternité,

Gustave TRIBALET.

La lettre du capitaine, reproduite partout, attira à Saint-Laurent la foule crédule, et aussi la foule curieuse.

L'église et la crypte furent consciencieusement gardées par un détachement de garde nationale, jusqu'à la bataille des rues. Après l'entrée des troupes, le presbytère, dont le mur longe le boulevard, fut défendu par les derniers hommes du poste qui y avait été installé. Quand le 3e bataillon du 1e de ligne de l'armée de Versailles, commandé par le capitaine Séran, fit irruption, les défenseurs s'échappèrent par une porte donnant dans le faubourg Saint-Martin. Mais, là, ils se trouvèrent encore en face des soldats. Ils avaient à peine fait quelques pas, qu'ils tombaient fusillés à bout portant.

AU CLUB SÉVERIN

Mai. — Un soir. Dix heures. J'erre dans le Quartier, à la recherche de quelqu'un ou de quelque chose qui m'aide à passer la soirée. J'entre à la brasserie de la rue Saint-Séverin, vers laquelle, automatiquement, je me suis dirigé. Personne. Le désert.

Si. Quelqu'un. Couché sur une banquette, au fond, le Général.

Le Général, c'est un de notre bande. Jules Ducrocq. Il a hérité de ce surnom après Champigny. Ducrocq. Ducrot, (1) le vrai. Ça se ressemble.

Étudiant en médecine, Ducrocq est aide-chirurgien-major au fort de Vanves.

Il est là avec son ordonnance. Un grand diable qui a la taille d'un tambour-major. Ducrocq, lui, est minuscule. Quand ils marchent l'un près de l'autre, l'aide-chirurgien, petit, petit, dans son uniforme, sabre au côté et bottes à l'écuyère, l'ordonnance, avec des pantalons qui lui viennent à mi-jambe, causant haut, par-

(1) Ducrot (Auguste), commandant la deuxième armée, destinée à opérer sur la Marne. Sa proclamation du 28 novembre 1870 se terminait par cette phrase : « Pour mot, j'en fais le serment devant la nation tout entière, je ne rentrerai dans Paris que mort ou victorieux. »

fois un peu éméchés, ce géant et ce pygmée font la joie du boulevard Michel.

Très brave du reste, le Général. Bon camarade. Cœur d'or. Mais petit. Et, ma foi, le coude toujours prêt à se lever.

— Eh bien, Général, tu n'es donc pas au fort?

— J'y retourne de ce pas...

Ducrocq s'était levé. Il se rassit quand on eut apporté les chopes.

— Et G...? lui demandai-je. Toujours là-bas?

— G...? Il se fera crever un jour comme un soldat de cible. Figure-toi que son plaisir est de s'asseoir sur le bastion, les jambes pendantes en dehors... Et pendant que la mitraille pleut, lui, il fume sa pipe... Il s'en fout...

L'ordonnance interrompt sans façon son chef.

— Allons, Général. Il faut filer. Tu sais bien que la voiture qui nous conduit là-bas nous attend depuis déjà une heure.

A regret, le Général se décide. Il boucle son ceinturon, coiffe son képi. Je les regarde partir, l'un derrière l'autre, le géant et le nabot.

Me voilà seul. Mais la porte du café s'ouvre. Le visiteur jette, comme je l'ai fait tout à l'heure, un regard désappointé sur la salle vide. Il m'a aperçu. C'est Gill.

Gill s'assied. Muet.

— Mais, qu'as-tu donc ce soir? Tu as l'air tout retourné.

— J'ai, mon vieux, que je m'em...

— ?

— Oui. C'est la fin. Nous sommes foutus. Et qu'est-ce qui va nous arriver? La déportation? L'exil, tout au moins?... Ah! c'est gai! Sale Commune, va... Quelqu'un qui revient de Versailles est venu me voir tout à l'heure,

chez Laveur. Il m'a dit que, dans huit jours — tu entends, huit jours — l'armée sera entrée... Ah ! oui, c'est du propre...

— Mais non. Mais non... Au contraire... Moi aussi j'ai des nouvelles. Je suis allé ce matin à la Justice voir Protot. Ça va bien... Je t'assure...

A la vérité, j'étais aussi inquiet que Gill. Mais pourquoi ne pas le rassurer ?

— Vrai ?

— Sûr.

Gill a repris sa face des bons jours. Prompt à passer du désespoir à la confiance.

— Si nous allions au Club ? me dit-il brusquement.

— Au Club ?

— Oui. Au Club Séverin. Il vient d'ouvrir. Ça doit être drôle.

— Allons-y.

Nous sortons. Nous longeons à petits pas le trottoir de la rue Saint-Séverin, qui s'étrangle après la rue de la Harpe. Derrière les vitres à demi éclairées des chands de vin, par-ci, par-là, des groupes de gardes fédérés, assis autour des tables. Nous voici devant le porche de la vieille église toute noire. Deux ou trois femmes montent les degrés, poussent le tambour, et disparaissent.

— Par Dieu ! exclame Gill. On dirait qu'elles vont au salut.

Et, de fait, pas un cri. Rien qui fasse pressentir le club, violent, tapageur. Rien.

Nous entrons.

L'église est noire. Au milieu de la nef centrale, une tache de lumière. La chaire et le banc d'œuvre. Des

lampes à pétrole accrochées aux piliers. Les bas-côtés, le chœur, l'abside, tout cela dans l'obscurité. Enfonçons-nous dans le noir. Comme cela, nous verrons plus à l'aise. Et personne ne nous verra. Nous ne courrons pas le risque d'être abordés, d'être — qui sait? — réclamés comme assesseurs.

Deux chaises. Nous voici installés derrière un pilier.

Un orateur est à la tribune — la chaire à prêcher.

— Oui, citoyens, c'est le feu grégeois qu'il nous faut... Je demande qu'on organise un bataillon de feu grégeois... En quelques arrosées, les Versaillais sont flambés...

L'homme disparaît. Nous avons, entre deux discours, le temps de regarder.

Fiché au côté gauche de la chaire, un drapeau rouge. En face, au banc d'œuvre, sévères comme les marguillers dont ils tiennent la place, les citoyens du bureau. Président et quatre assesseurs. Sur le banc, un clairon... Qu'est-ce que peut bien faire là ce clairon?

Le président s'est levé.

— Citoyens, la parole est à la citoyenne... (le nom ne m'est pas resté).

La citoyenne est déjà là, les coudes appuyés sur le rebord de la chaire.

— Citoyens...

Mais notre attention est autre part.

— Dommage, me dit Gill, je n'ai pas de crayon. Je croquerais cela...

Dans la nef, une centaine d'auditeurs. Pas plus. Une douzaine de femmes. Les hommes en fédérés. Quelques-uns fument. Les femmes en caracos. Adossés à un pilier, deux gardes assis devant une chaise vide, sur laquelle

ils viennent de poser un litre, un verre et une miche de pain. Ils mangent et, à tour de rôle, boivent. En silence. Pas de gestes. Comme un respect pour ce qui est toujours pour eux le saint lieu, où, peut-être, ils ont été baptisés et mariés.

La citoyenne déclame toujours. L'assistance a l'air plutôt froide.

— C'est ça, un club! me dit Gill. Ce n'est pas gai... Et dire que, plus tard, les historiens en feront des tableaux flamboyants... Ah! l'Histoire...

Et Gill, repris par son spleen de tout à l'heure :

— Allons-nous-en. C'est moins rigolo que la messe de minuit.

C'était vrai. L'intérêt était plus loin. Le canon des forts tonnait. Et ma pensée, détachée du discours de la citoyenne, de la chaire à prêcher et du banc d'œuvre, s'en allait aux avant-postes. Est-ce que, à ce moment même, les Versaillais, comme l'annonçait Gill tout à l'heure, ne tentaient pas le dernier effort ?...

Nous nous dirigions vers la porte de sortie de l'église, quand, brusquement, une sonnerie criarde éclate dans le silence.

Le clairon du banc d'œuvre!

Eh oui! Le président, debout, au milieu de ses assesseurs, tient à la main le cuivre qu'il vient d'ôter de ses lèvres. Le clairon remplace la sonnette pour annoncer la clôture.

A la tribune — d'où est descendue la citoyenne — un officier fédéré agite le drapeau rouge.

— Citoyens, la *Marseillaise!*

Et les cent bouches s'ouvrent sous les voûtes de la vieille église, le chant gronde...

— Eh bien ! dis-je à Gill, nous n'avons pas perdu notre soirée.

La *Marseillaise* s'éteint. Les assistants s'en vont. Il ne reste bientôt plus, dans la nef, que deux ou trois femmes, qui éteignent, une à une, les lampes à pétrole. On a oublié le drapeau rouge. Une d'elles le prend, le roule, et le met sous son bras pour l'emporter.

Nous les vîmes filer, glissant sur les dalles.

Quelques groupes s'étaient arrêtés au bas des degrés du porche, causant tranquillement, comme de bons bourgeois du quartier.

Minuit tintait à la vieille cloche de Saint-Séverin...

Quand le jour aura paru, le sacristain balayera la nef, poussera au tas les croûtes de pain, les peaux de saucisson et les culots de pipe. Et le prêtre dira, comme en des temps moins sombres, sa messe coutumière...

CAFÉ D'ORSAY

Mai. — Nous avons bouquiné tout le matin sur les quais, Vermersch et moi.

Nous entrons au café d'Orsay pour y déjeuner.

Survient un groupe d'amis. Eudes. Régère. Deux ou trois autres, en grand costume militaire. Ils doivent venir de la Légion d'honneur, toute proche, où Eudes a son quartier-général.

Régère, en uniforme de colonel fédéré. Képi au quintuple galon d'argent, bottes vernies à l'écuyère. Ceinture rouge autour du ventre. Épinglée au côté gauche, la petite rosette à franges d'or des membres de la Commune.

Ses amis sont depuis longtemps assis qu'il cause toujours, gesticulant. Sa face rougeaude s'illumine. Ses moustaches rouges, ses cheveux rouges, ses favoris rouges, grisonnants, étincellent.

Brusquement, il se laisse tomber sur une chaise, les jambes embarrassées dans son sabre.

Il se relève, détache le sabre, le saisit, et, d'une voix impérieuse, au garçon qui est à l'autre bout de la salle :

— Garçon, accroche mon épée à la patère.

Régère tend l'épée, puis, le képi galonné.

Vermersch me pousse du coude. Et, entre ses dents :

— Il est magnifique.

Vermersch, retenu aux avant-postes pendant les mois du siège — il était aide-chirurgien aux ambulances de monseigneur Bauer — ne faisait que de rares apparitions à notre brasserie de la rue Saint-Séverin. Il ne connaît pas son Régère.

Et je lui conte, toujours *mezzo voce* — nous sommes à la table voisine — qu'après le 31 octobre, Régère, qui était poursuivi, et qui prenait son rôle très au sérieux, en était arrivé à changer presque chaque jour de costume.

Un soir, nous vîmes s'avancer vers la table où nous étions quelques-uns, Vallès, Roullier, Paget-Lupicin, Frémine, d'autres, un citoyen que nous ne reconnûmes pas tout d'abord, sanglé qu'il était dans un impeccable uniforme de tambour de la garde nationale, passepoils blanc et rouge aux manches et au képi, ceinturon blanchi à la craie. Un vrai tambour, quoi! Il ne lui manquait que les baguettes — et la caisse.

Le tambour tend la main à Édouard Roullier, stupéfait.

— Citoyen tambour, articule Roullier...

Le tambour a mis, d'un air mystérieux, son doigt sur ses lèvres.

Mais Roullier est déjà saisi d'un fou rire.

— Farceur, va!

Le tambour, c'était Régère.

— Attendons qu'ils partent, me glisse Vermersch à l'oreille. Je veux voir de quelle façon guerrière il va recevoir « son épée » des mains de l'officieux.

Ils ont fini. Le garçon distribue les képis et les sabres.

Régère, sanglé, attend.

Nous ne perdons aucun de ses gestes.

Je dois à la vérité de dire que le tambour du 31 octobre, élevé par les électeurs du cinquième arrondissement à la dignité de membre de la Commune, raccrocha son sabre au crochet de son ceinturon de la façon la plus martiale, tout comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie.

CONCERT AUX TUILERIES

Mai. — Dix heures du soir. Jardin réservé des Tuileries, qu'on appelait toujours le Jardin du Petit Prince. Nous nous promenons, Vermersch et moi. Foule énorme. Les massifs illuminés par des lanternes rouges accrochées aux arbustes. Des lampions rouges en bordure des corbeilles et des pelouses. Des draperies rouges à l'estrade des musiciens qui jouent des airs patriotiques, mélangés à des ouvertures d'opéras populaires.

La musique se tait.

Par les fenêtres, ruisselantes de lumières, du Palais, il nous arrive des bouffées de bruit et de chant.

Il y a concert dans la salle des Maréchaux.

— Allons voir ça, me dit Vermersch.

Nous franchissons le portique du pavillon central, le pavillon de l'Horloge. A gauche, deux fédérés, le coude appuyé sur le fusil, gardent l'entrée d'une vaste salle où tout le monde entre sans la moindre difficulté. Nous entrons. Sur toute la longueur, une table longue, longue. Des verres à la centaine, des bouteilles, des canettes pleines de bière blonde, des montagnes de brioches, des biscuits en paquets. Personne n'a, pour

le moment, le droit de s'approcher de la table. Le buffet pour l'entr'acte.

Un escalier au fond. Au bas, deux lions de marbre, la patte appuyée sur une boule. Et, adossées aux lions, deux gentilles cantinières, chapeau à plumes et corsage à boutons étincelants, qui offrent, à ceux qui passent près d'elles, une épingle, dont la tête porte un bonnet phrygien émaillé de rouge.

Nous accrochons l'insigne à la boutonnière. Les deux cantinières tendent une bourse.

— Pour nos blessés, citoyens !

Nous montons. La porte de la salle des Maréchaux. Une buée de chaleur brûlante. Les lustres énormes, suspendus à la coupole, resplendissent. A l'entrée, une impénétrable masse humaine. Vingt fois, nous risquons d'être aplatis contre les murs. Près de nous, des femmes, emprisonnées dans un flot de citoyens, halètent et s'épongent.

Quelle foule ! La formidable haleine qui s'échappe de toutes ces bouches, la poussière que soulèvent ces milliers de semelles en perpétuelle agitation sur le parquet, obscurcissent l'atmosphère de la salle. Les dorures des corniches, les velours des portes et des logettes supérieures, tout, jusqu'aux silhouettes empanachées des Maréchaux, n'apparaissent qu'à travers une grisaille opaque. La mer des têtes s'agite, s'élève, évolue de tous côtés. Près de moi, un officier, au quadruple galon d'argent, botté, sabre au flanc, cause galamment, debout, le képi à la main, avec une grosse dame d'allure bourgeoise, qui s'évente avec son mouchoir.

Bourdonnement d'impatience. Là-haut, dans la galerie qui court autour de la coupole, un homme, l'écharpe

rouge en sautoir, se penche vers l'assistance. Il remue les bras. Il parle. On n'entend rien.

Le rideau se lève. Silence.

Sur la scène est apparue une forte femme. Peplum blanc traînant derrière elle. Ceinture rouge à la taille.

Cris. Hurlements. On trépigne. On bat des mains.

La femme chante. Son nom vole sur les banquettes. C'est la Bordas. (1) Elle dit, elle mugit le chant qui l'a déjà rendue célèbre. Au refrain, c'est le délire. Toute la salle a repris en chœur :

C'est la canaille,
Eh bien ! J'en suis !

Je pousse Vermersch du coude.

— Tu ne dis rien...

— Moi ? Je regarde les Maréchaux...

Ah oui ! Qu'est-ce qu'ils doivent se dire les Maréchaux !

La Bordas fait un signe.

De la coulisse sort un garde fédéré, qui tient à la main un drapeau enroulé sur sa hampe. Il le tend à l'artiste, qui le saisit, le développe lentement, l'étale tout grand, et s'en enveloppe...

Elle continue à chanter.

Et c'est un spectacle empoignant. Tous les visages vont vers la Bordas. Tous les cœurs battent, sûrement.

---

(1) Rosalie Bordas, s'était rendue populaire en interprétant la chanson *la Canaille*, écrite par Alexis Bouvier au lendemain du meurtre de Victor Noir par le prince Pierre Bonaparte. Après la déclaration de guerre, elle chanta avec grand succès *la Marseillaise* à la Scala. Née en 1841 à Monteux (Vaucluse). Morte vers 1896.

Je n'oublierai jamais cette apparition. Sur le blanc peplum, comme une large tache de sang, le rouge du drapeau frangé d'or. La chevelure étalée sur les épaules nues, la poitrine large, le bras solide et musclé, la bouche grande ouverte et tordue, le regard fixé là-haut, comme dans une brutale extase. N'ai-je point devant moi la forte femme des *Iambes* de Barbier — celle qui veut qu'on l'embrasse, avec des bras rouges de sang...

La Bordas, pendant qu'elle dit *la Canaille*, ne symbolise-t-elle pas, pour cette foule enfiévrée, attentive au moindre de ses gestes, l'armée des révoltés, l'armée de cette canaille héroïque qui se bat là-bas, par delà les remparts...

Des trépignements et des acclamations coupent ma rêverie... La scène est de nouveau déserte. La première partie du concert est achevée. C'est l'entr'acte.

— Sortons, me dit Vermersch. Agar doit venir tout à l'heure. Je vais tâcher de la voir. Je te retrouverai ici.

Resté seul, je fais des yeux le tour de la salle magnifique, vidée en un clin d'œil, abandonnée pour la longue table chargée de bouteilles et de verres que j'ai vue tout à l'heure. Et je songe. Je cherche à mettre, sur les traits immobiles des guerriers de la grande épopée, des noms. Voici Ney, Lannes, Davout. Les autres, Masséna, Soult, Oudinot ?... Il n'y a que quelques mois, la brillante cour impériale étalait, à cette même place où je suis, ses falbalas éblouissants... Que de choses depuis... Et, si j'avais pu deviner, que de choses encore, toutes proches... Si j'avais su que, dans quelques jours, toutes ces dorures, tous ces lustres, tout, les Maréchaux avec, allaient s'effondrer dans le plus effroyable des incendies !

— Tiens, c'est vous?

Lissagaray.

Si nous allions respirer, tout de même...

Une petite porte. Un escalier étroit qui grimpe dans le noir. Lissagaray me conduit. L'escalier mène, paraît-il, aux combles, d'où nous aurons la vue sur les jardins, et la fraîcheur. Nous sommes arrivés. Par une lucarne ouverte, le ciel plein d'étoiles. Mais il ne fait pas clair là-dedans ! Si peu clair, que nous ne retrouvons plus notre point de départ. Ce n'est qu'après une demi-heure de recherches que nous remettons le pied sur les marches de l'escalier. Nous sommes vite en bas. Agar venait de quitter la scène. Vermersch n'était plus là.

Il ne nous reste qu'à partir. Nous repassons devant les deux gentilles cantinières, qui nous tendent encore une fois leur aumônière :

— Citoyens, pour les orphelins de la Commune !

La longue table du buffet est toujours là. Mais la soif, bien excusable, a fait son œuvre. Bouteilles, canettes et verres sont vides. La montagne de brioches a été nivelée au ras de la toile cirée.

Les lampions rouges du jardin fument et s'éteignent. La fête touche à sa fin.

Quelques jours encore, et les Tuileries elles-mêmes auront vécu.

Quelqu'un m'a raconté que, dans cette nuit sinistre où, dans Paris en flammes, le ciel semblait un gigantesque voile de pourpre et d'or, dans la nuit du mardi au mercredi 24 mai 1871, Raoul Rigault alla demander asile à un ami.

Rigault sortait de Sainte-Pélagie, où il avait fait fusiller Gustave Chaudey.

L'appartement, un cinquième, avait un balcon. Rigault se mit au balcon. Appuyé sur la balustrade, il contemplait le terrifiant spectacle, les gigantesques panaches de flammes, les tourbillons de fumée, semés de trous d'or...

— Tiens, cria-t-il brusquement, les Tuileries qui foutent le camp...

Ce que Rigault venait de voir, c'était la coupole de la salle des Maréchaux qui s'abîmait dans les flammes.

Il était exactement une heure un quart après minuit.

MATIN DE BATAILLE

MATIN DE BATAILLE

sous l'Odéon

Mercredi 24 mai. — Dix heures. On se bat à la Croix-Rouge et rue Vavin. Le Luxembourg va être pris. Je descends, par la rue de Médicis, vers l'Odéon. Je m'arrête quelques instants sous la galerie où s'ouvre l'entrée des artistes. Là, de temps immémorial, qu'il fasse beau ou que la bise souffle, des habitués, professeurs, étudiants, simples voisins, toujours les mêmes, viennent à heure fixe, lire leurs journaux.

Des chaises de paille leur sont réservées. Ils paraissent, l'un après l'autre, choisissent une chaise, l'appuient contre un pilier. Ils vont prendre, à l'étalage du libraire, un journal, s'assoient, lisent. La lecture terminée, ils replient avec soin le journal, en ouvrent un autre. Et ainsi de suite.

Plusieurs restent, ainsi, une demi-heure, plus encore, et ne s'en vont que lorsque toutes les feuilles du matin, ou du soir — car ils reviennent vers cinq heures — leur ont passé sous les yeux.

Le coût de la séance est minime. C'est deux sous, qu'ils vont déposer, sans mot dire, avant d'abandonner

la galerie, sur la table de la marchande, la femme du libraire.

Je jette un regard rapide sur la ligne des chaises. Elles sont vides.

Une seule occupée. Le liseur m'est bien connu. Je me suis approché. Il interrompt sa lecture.

— Eh bien !... Je vous l'avais bien dit... C'est la fin...

Et son regard est plein de commisération. Il me dit, ce regard, que je suis foutu, que l'heure n'est plus à l'enthousiasme et à la folie. Et que la seule chose qu'il me reste à faire, c'est de chercher un coin où ne m'atteignent point les représailles, toutes proches.

La fusillade crépite à quelques centaines de pas. Ma foi, j'ai le cœur serré. Je ne songe certes pas à fuir. Mais, tout de même, j'ai un rude poids sur la poitrine...

Je ne réponds rien. Le liseur me tend la main, se rassied, reprend son journal. Moi, je file vers la rue Racine, qui me mènera au boulevard Michel, où s'élèvent, depuis la veille, les barricades.

Un coup d'œil, en arrière, au liseur, dont je vois une dernière fois, penchée sur son journal, la barbe rousse.

L'habitué de l'Odéon, c'est mon ancien professeur au lycée de Nantes, qui occupe la chaire d'histoire — je crois ne pas me tromper — à Louis-le-Grand, M. Lehugeur.

un pavé, citoyen

Onze heures. Je suis allé voir mon vieil ami Paget-Lupicin à l'Hôtel-Dieu. Me voici, au retour, place Michel.

— Allons, citoyen, votre pavé...

C'est une belle fille brune, en caraco noir et jupe rose d'indienne, qui m'interpelle.

En grande hâte, on achève la barricade qui défend à la fois l'entrée du quai et le Pont au Change.

Je prends mon pavé. Je le dépose sur le tas.

— Merci, citoyen.

Et, de nouveau :

— Allons, citoyen, un pavé.

— Hélas, ma gentille demoiselle, je n'y vois plus clair...

Celui qui parle, je le reconnais. Bouton d'Or, un vieux bohème, dont je revois, dans le souvenir, la face bouffie, couturée de rouge... Bouton d'Or ! L'ami de Paragot, l'auteur de la fameuse complainte sur la mort de l'Archevêque de Paris. Celui qui fut tué en juin.

> Ah ! c'était pourtant un bien brave homme,
> Que Monseigneur l'archevêque de Paris...

Pauvre Bouton d'Or ! On raconte qu'il a occupé une chaire dans un collège. Bon, tout au moins, dans un lycée. L'absinthe l'a terrassé. Ses yeux bordés de jambon pleurent depuis longtemps d'incessantes larmes — larmes d'alcool — qui obscurcissent sa vue et brûlent ses paupières.

Nous allions quelquefois — histoire de voir réunis, serrés les uns contre les autres, le verre d'absinthe à leur portée, la pipe aux dents, ces lamentables bohèmes — nous asseoir sur l'un des bancs de l'établissement qui leur donnait asile : l'Académie de la rue Saint-Jacques, à quelques pas de la rue Soufflot. Adossés aux

tonneaux de décoctions alcooliques qui garnissaient le pourtour de la salle, nous écoutions les discussions étranges et animées des pauvres bougres. Politique, art, littérature ! Parmi eux, un petit homme à l'œil fou, aux cheveux grisonnants, qui se proclamait avec orgueil secrétaire de Vallès. Nous emmenâmes un jour Vallès avec nous. Il ne le connaissait pas. Mais il le fit asseoir près de lui. Il doit l'avoir croqué dans quelque article. Le petit homme était saoul de joie et d'orgueil. Le soir, ses camarades de bohème l'élevèrent sur leurs épaules, et lui posèrent sur le crâne une couronne de papier vert, en le proclamant membre de l'Académie...

Bouton d'Or m'avait reconnu.

— Oui, je n'y vois plus clair... Qu'est-ce que je vais devenir, au milieu de tout cela...

Et le pauvre bohème, essuyant ses yeux d'un revers de main, comme pour les éclaircir, remonta le boulevard Michel...

chez Lapeyrouse

Onze heures et demie. — Voilà des mitrailleuses. Deux, qu'on amène. La haute barricade est finie. Des hommes armés, ceinturés de rouge, se démènent sur la place. Faisceaux de fusils... Dans un coin, une large bande blanche avec une croix rouge...

L'ambulance.

Tout à l'heure, on se tuera.

Où sont les troupes ? Si j'allais aux nouvelles, tout près, là sur le quai, au coin de la rue de Savoie, chez Lapeyrouse.

Lapeyrouse, c'est le restaurant où il m'arrive de temps à autre de déjeuner. Rigault y vient, avec des

amis de la préfecture. Levraud, Sornet, Giffault, Da Costa, d'autres.

J'entre. Cinq ou six tables sont occupées.

A l'une d'elles, Cavalier — que nous appelons familièrement Pipe-en-Bois. Cavalier occupe le poste de directeur des promenades et plantations, ou des voies publiques, on ne sait trop. Bref, il est, comme on l'a appelé plus tard, l'Alphand de la Commune. Quand il passa devant le conseil de guerre, Alphand vint déposer en sa faveur. Tandis que d'autres tentaient de charger ce brave et honnête Cavalier, Alphand déclara qu'il avait dirigé ses services avec une irréprochable correction.

Deux officiers fédérés ont abordé Cavalier, qui s'est levé brusquement. Sur son facies allongé, taillé à coups de serpe, coulent de grosses gouttes de sueur.

— Je n'ai rien, rien, dit-il. Allez à l'Hôtel de Ville.

On lui réclame, à ce bon Cavalier, des hommes pour les barricades, des brouettes, des pelles.

— L'Hôtel de Ville! Voilà une heure qu'il flambe!

A une table voisine de la mienne, trois ou quatre convives, que je ne connais pas. L'un d'eux a, sur son paletot gris, une écharpe rouge, sans glands d'or. Ce n'est donc pas un membre de la Commune. Un commissaire de police peut-être. Il a raconté tout haut l'exécution d'un espion.

Je sus plus tard qu'ils parlaient de Veysset, (1) fusillé, vers neuf heures, sur le Pont-Neuf.

---

(1) Veysset (Georges), arrêté le 20 mai à Saint-Ouen, au moment où il tentait d'exciter à la trahison certains officiers de la Commune. Conduit au Dépôt, il en fut extrait le mercredi 24 mai par Ferré, et fusillé sur le Pont-Neuf, au pied de la statue de Henri IV.

Un garçon se précipite...

— Les Versaillais sont tout près... On les voit arriver par l'autre quai... La barricade du pont va être prise à revers...

Tout le monde se lève. Brouhaha. Le garçon n'a pas oublié les additions. Il me tend la mienne. Je n'ai pas de monnaie. Je jette un billet de cent francs...

Mais l'heure presse. Il faut filer.

— Je reviendrai, dis-je machinalement.

Hélas! je ne devais pas revenir...

Si. Je revins. Mais neuf ans après. Un soir, un ami m'invita à dîner chez Lapeyrouse. Je lui contai l'histoire.

— Mais, réclame, me dit-il en riant. Nous verrons la tête de la caissière.

Nous fîmes appeler le gérant. J'exposai ma requête. Le gérant m'écouta, sans se départir un instant du sérieux professionnel.

— C'est dommage, monsieur, me dit-il gravement. Neuf ans de cela. La maison a changé de propriétaire...

rue Gay-Lussac

Midi. — J'ai remonté le boulevard jusqu'à la rue Soufflot.

Je suis seul. Et je m'aperçois qu'autour de moi, le silence est effrayant.

Du monde partout cependant. Des combattants, l'arme au pied, à côté des pavés. Toutes les portes des maisons grandes ouvertes. Dans les corridors, des femmes, pressées les unes contre les autres, aux aguets. Ici, contre la grille du Luxembourg, un peu

avant l'École des Mines, une tente blanche, l'ambulance. Les aides-majors sont assis à l'entrée. A leurs pieds, les trousses de chirurgie, les paquets de charpie. Je reconnais mon ami A... Nous nous serrons les mains sans mot dire. Rue Gay-Lussac, sur le seuil de la porte d'un café, une femme, que nous connaissons tous au Quartier. La patronne de l'ancien *Cochon Fidèle*, de la rue des Cordiers. Le vieux cabaret, aux murailles peinturlurées par les habitués — on montrait une esquisse de Couture — a émigré rue Gay-Lussac depuis une année, sans y retrouver sa vogue d'autrefois. Vermersch y vient parfois déjeuner. Rigolette — ainsi on la nomme — me fait un signe de la tête. Elle nous a tous vus, plus ou moins souvent, rue des Cordiers, aux soirs de « pomponettes ». Rigault y faisait, comme tout le monde, des apparitions. Quand il sera, dans quelques heures, couché, la tête fracassée, à vingt pas de là, c'est Rigolette, la bonne fille, qui, affrontant les huées des lâches, ira jeter sur le mort une couverture...

Coin de la rue Royer-Collard. Une barricade ferme la rue à son entrée sur la rue Gay-Lussac. Je m'y arrête un instant. Deux hommes, prêts à combattre. Mon regard, instinctivement, va aux fenêtres du troisième étage de la maison d'encoignure. Là, demeure un de mes anciens maîtres, Joseph Moutier, qui sera plus tard répétiteur à l'École Polytechnique. Il a été mon professeur de physique à l'Institution Barbet de la rue des Feuillantines, et, ensuite, mon « colleur » à Sainte-Barbe, avec le père de Da Costa, colleur de mathématiques.

Bon « papa » Moutier ! comme nous l'appelions. Il me tutoie familièrement comme il le fait avec ses élèves de prédilection, devenus ses amis. Je l'ai rencontré bien

souvent pendant le siège, et aussi pendant ces deux mois de tourmente...

— Petit, vois-tu, ça finira mal... C'est moi qui te le dis...

Ça finit mal, en effet... très mal... Et je songe, avec attendrissement, à ce brave papa Moutier. Si je montais chez lui... Mais non... Il faut rester... Ça serait lâche de se cacher, de foutre le camp... Jamais...

Rigault avait été, comme moi, élève de Moutier. Ou bien, il l'avait connu à la Sorbonne. Car, détail certainement ignoré de bien des gens, Rigault, qui s'intitulait professeur de mathématiques, avait quelque droit à ce titre. C'est lui qui rédigeait ce qu'on appelait de ce temps-là les feuilles du bachot, où se donnaient, chaque jour de la session des examens, les solutions des problèmes posés aux candidats. Détail encore plus ignoré, il avait, pour la rédaction de ses feuilles lithographiées, vendues par les libraires de la rue de la Sorbonne, un collaborateur, qui était Alphonse Humbert.

Le cadavre de Rigault, tué vers trois heures de cette même journée de mercredi, resta étendu, jusqu'au lendemain soir, juste au-dessous des fenêtres de Moutier.

Quelqu'un qui approchait de près l'excellent homme me dit, à mon retour d'exil, la douloureuse émotion de Moutier, qui, cependant, était bien éloigné d'approuver nos actes. Mais Moutier était un brave cœur. Il souffrit cruellement d'être contraint de subir, pendant deux jours, le lugubre spectacle.

le Panthéon va sauter!

Midi et demi. — Allons à la Mairie... Je redescends du côté de la fontaine de Médicis. Dans la vasque, mise

à sec, deux combattants se sont installés. Les paquets de cartouches rangés au milieu. Je leur fais observer qu'ils sont à découvert de tous les côtés.

— Qu'est-ce que ça nous fout ? Nous tirerons couchés.

Sur le balcon de la maison qui fait l'angle du boulevard et de la rue Soufflot, une demi-douzaine de jeunes gens, le fusil en bandoulière. J'en reconnais quelques-uns. Maroteau, avec sa figure de Christ. Larochette, du *Vengeur,* de Pyat. D'autres.

Voici Vallès. Malade, me dit-il, éreinté. Trois nuits sans dormir. Il est en pantoufles de feutre, au bras d'une amie.

— A la Mairie ?

Je n'ai pas le temps de répondre. Une effroyable détonation fige mes lèvres.

Un nuage de fumée noire, avec de grandes taches de feu, monte du Luxembourg, du côté de l'Observatoire. Lisbonne vient de faire sauter la poudrière, aménagée dans les terrains de l'ancienne Pépinière. (1)

Les vitres brisées sonnent sur les trottoirs. Au silence de tout à l'heure ont succédé les cris, — terreur et désespoir.

— Le Panthéon va sauter ! Le Panthéon va sauter !...

Et à travers les barricades, les munitions, les voitures d'ambulance, une foule se presse. Où court-elle ? Elle l'ignore. Avec le Panthéon, le quartier ne va-t-il pas s'écrouler dans les catacombes ?

Des femmes fuient, affolées, traînant derrière elles

---

(1) La poudrière du Luxembourg sauta, très exactement, à midi vingt-huit minutes. (Témoignage d'un ami, habitant rue d'Assas, qui nota l'heure.)

des enfants. D'autres avec des paquets. L'une a sous le bras sa pendule... Et toujours ce cri :

— Le Panthéon va sauter !

A la Mairie, en bas, à la porte, je croise le chef du 248e, Henri Régère, le fils du membre de la Commune, qui attache son cheval aux grilles d'une fenêtre. Nous montons ensemble.

Là-haut, c'est le brouhaha de la dernière heure. Assis à des tables, des employés assaillis de demandes de réquisitions. Signatures de bons de vivres, d'argent pour la paye. Je cherche des yeux les membres de la Commune. Quelques figures inquiètes. D'autres, décidés à la lutte.

En bas, la place pleine de combattants. Il y en a sur les marches du Panthéon, derrière les colonnes du portique. Partout. Il y en a même au-dessous du dôme, sur la plate-forme circulaire, qu'entoure la colonnade. Ce sont ceux-là, qui luttant jusqu'à la dernière minute, n'ayant plus le temps de descendre et de fuir, furent fusillés à la place même où ils furent faits prisonniers. Longtemps, derrière cette colonnade, on put voir, m'a assuré un témoin sûr, de larges flaques de sang...

LA RUE ROUGE

LA RUE ROUGE

Petits chasseurs

Jeudi 25 mai. — Le lendemain de la prise du Panthéon. Au bas de la rue Soufflot. Premières heures du matin.

La barricade de la rue Gay-Lussac est toujours debout. Derrière les grilles du Luxembourg, dont les entrées sont closes, les soldats vont et viennent. Des cavaliers, la veste bleue à brandebourgs blancs déboutonnée, le bonnet de police sur l'oreille, causent et fument près de leurs chevaux, accrochés aux arbres.

Boulevard Saint-Michel, des soldats. Des canons avec leurs fourgons attelés, prêts à partir vers la bataille qui gronde au loin... A toutes les fenêtres, des drapeaux tricolores. Partout, sur le sol, des képis, des ceinturons, des gibernes, des godillots. Au coin de la rue Monsieur-le-Prince, un paquet de morts, cinq ou six. Un autre mort étendu sur le dos, un bras replié sur la poitrine, l'autre bras allongé, la face recouverte d'un képi de fédéré. Le sang tache la barbe qui dépasse. Il doit avoir été frappé en pleine figure. Une dernière pudeur — bien rare en ces jours effroyables — a poussé quelqu'un à cacher l'horrible blessure. Je me penche pour regarder le numéro du bataillon... Si je soulevais ce képi... Je n'ose pas.

La vasque de la fontaine Médicis est pleine de cadavres. Pêle-mêle, vainqueurs et vaincus. Fusilleurs et

fusillés. Combattants cernés, tués contre les pavés. Petits chasseurs, à la tunique ardoise, que j'ai vus, la veille, du haut des marches du Panthéon, traverser au pas de course la place. La mitraille de la barricade Soufflot les a fauchés comme des brins d'herbe.

Ils sont là, une vingtaine, écrasés les uns sur les autres, poussiéreux, sanglants. Les yeux, que personne n'est venu fermer, sont restés grands ouverts. On les a jetés dans cette vasque la veille, après la bataille, pour qu'ils n'encombrent point la rue. Tout à l'heure, l'horrible voiture des morts — une voiture jaune de déménagements — viendra les prendre pour les verser aux fosses que l'on creuse hâtivement dans les nécropoles...

Cluny

Pas un passant. Rien que des soldats. Il me semble que tous les regards se dirigent sur le pauvre pékin fugitif que je suis... Le chapeau rond que l'on m'a donné tout à l'heure pour remplacer mon képi de lieutenant fédéré me tombe sur les oreilles... (1) Il doit me rendre ridicule... Peut-être quelqu'un va-t-il me remarquer, me fixer, me reconnaître... Si je hâtais le pas... Où... Vers l'Odéon?

Un rassemblement, tout près, rue de Médicis. Deux hommes sortent d'une maison, et après eux, deux autres. Ces deux derniers avec un brassard tricolore à la manche. La foule des soldats les entoure. Le cortège prend le chemin que je voulais prendre.

Non. N'allons pas par là.

---

(1) Voir le premier *cahier rouge*, — *une journée à la Cour martiale du Luxembourg*, page 35.

J'ai comme un pressentiment que l'on conduit les deux hommes quelque part où ils vont être interrogés, gardés, tués peut-être...

Descendons le boulevard.

Place de la Sorbonne, je passe vite devant le café d'Harcourt, dont la terrasse est déjà occupée par des consommateurs.

Je rase les maisons. Je songe que de chaque porte peut, brusquement, surgir un visage... Un ami?... Un dénonciateur?

Les grilles du jardin de Cluny.

Assis, en rond, sur les larges dalles qui, devant la porte de la salle des Thermes, figurent le tombeau d'un chef gaulois, des pioupious font la popote.

D'autres, allongés sur les pelouses, à plat ventre, le fusil près d'eux.

D'autres encore, assis sur les fûts de colonnes, accroupis entre les pattes des monstres de pierre arrachés à Notre-Dame ou à quelque antique église démolie.

Un coup de feu... Un autre...

D'où cela vient-il?

Du fond du jardin...

Je sens un heurt à l'épaule... je fais demi-tour...

— Oui, c'est moi.

Cela m'a été dit tout bas, tout bas.

L'homme qui m'aborde, je le connais depuis les premiers jours du siège. Un vieux garde de mon 248e. Il me souvient que nous ne voulions pas l'inscrire sur les rôles, quand il s'est présenté. Trop vieux.

— Trop vieux, moi! s'était-il écrié. Est-ce qu'on est trop vieux, quand on s'est battu partout, au Cloître Saint-Merri, en Février, en Juin.

Comment il était là, comment il avait échappé encore une fois à la fusillade, je n'avais pas le temps de le lui demander. Il ne tenait guère à la vie, pourtant. Il m'avait dit vingt fois : « J'y resterai. C'est ma dernière bataille. » Il ne s'était pas donné la peine de raser sa vieille barbe blanche. Il habitait, à cent pas, une soupente de la rue de la Parcheminerie. Il ne se cachait pas.

Nous marchions côte à côte.

Encore des coups de feu.

— C'est dans la cour de Cluny, me dit le vieux. On y a fusillé toute la nuit. Je viens d'en voir abattre un contre le mur de la façade. On l'a poussé au bas du réverbère.

Je suis retourné souvent, depuis ces jours sinistres, dans la cour de Cluny. Dans l'angle, au fond, à droite, c'est là qu'on tuait. On voit encore, effacées par le temps, les traces des trous faits dans la pierre par les balles.

la boutique à Roullier

Rue des Écoles. Nous nous heurtons à la grande barricade du Collège de France.

La veille, je l'ai vue quelques heures avant la bataille. Barrant toute la voie. Haute, épaisse. Deux renflements pour les mitrailleuses. En avant, dans le chantier tout proche, comme des ouvrages d'avant-garde, les pierres énormes accumulées pour la construction de la nouvelle Sorbonne. Derrière chacune de ces pierres, formidables moellons, dressés comme des dolmens, un ou deux combattants. Plus tard, quand on relèvera ces pierres, quelques-unes jetées bas par les obus, on trou-

vera sous l'une d'elles, écrasé, le cadavre — le squelette — encore vêtu, d'un fédéré.

Tout près, la boutique à Roullier.

Cette boutique, qui existe encore maintenant, dépendance du Collège de France, (1) est un morceau, un grain de poussière de la tragique histoire.

Édouard Roullier, cordonnier — il signe avec orgueil « Roullier, savetier » — combattant de Juin, proscrit de Décembre.

Sous la Commune, Roullier a fait partie de la commission du travail et de l'échange à la délégation au Commerce.

Vallès, par blague, l'a pris avec lui, aux premiers jours, à l'Instruction publique.

— Roullier, assieds-toi là. Dans le fauteuil de Jules Simon.

Roullier — est-il besoin de le dire? — ignore l'orthographe. Et il s'en fait gloire.

— Je ne suis pas comme vous, sales petits bourgeois, qui avez eu des parents pour vous faire donner de l'instruction! clame-t-il dans sa longue barbe d'insurgé.

Un jour de Février 1870, quand je faisais, avec Passedouet, mort en Calédonie, un petit brûlot, la *Misère*, (2)

---

(1) La « boutique à Roullier » occupait les locaux du rez-de-chaussée, aujourd'hui dépendance du Collège de France, numéro 9 de la place Marcellin-Berthelot.

(2) *La Misère*, petite feuille *in-quarto*. Sept numéros, du 6 au 12 février 1870. Rédacteurs : A. Passedouet, Maxime Vuillaume, Henri Bellenger, etc. Gérant : Léon Sornet. Imprimerie Rochette, 72-80, boulevard Montparnasse. *La Misère* mit en vente la brochure *les Droits du Travailleur*, par le citoyen Paget-Lupicin. — Passedouet, condamné à la déportation, mourut en Calédonie. Léon Sornet fut le gérant de notre *Père Duchêne*.

Roullier m'envoya, je ne me souviens plus à propos de quoi, un article à insérer. Je crus de mon devoir de rectifier les fautes de français. Ah! ce qu'il m'en coûta!

— Tu as fait un faux! criait-il. Je ne te permets pas cela. Ce n'est plus du Roullier. Je ne suis pas un écrivain, moi!

Roullier habite, avec sa femme, blanchisseuse, la rue Montagne Sainte-Geneviève. Il a d'innombrables enfants, qu'il traîne après lui à la brasserie Saint-Séverin, où il vient en longue blouse bleue, bien repassée. Un soir, à la fermeture, il en oublia un, qui pionçait sur la banquette. Le gosse y passa la nuit. Roullier n'avait cependant pas oublié, à son départ tardif pour le logis, l'éternel volume de Proudhon qu'il portait toujours sous son aisselle, comme un bréviaire.

— Et toi, Roullier, qu'est-ce que tu es?

Roullier empoignait son bouquin. Le plus souvent, les *Confessions d'un Révolutionnaire*.

— Proudhonien, foutre!

Et il remettait avec soin le précieux talisman dans sa poche.

Un soir, l'un de nous saisit le livre au passage.

— Mais, animal, il n'est pas coupé!

Roullier devint blême. Sa barbe de fleuve s'agita. Nous croyions tous qu'il allait assommer l'audacieux. Vallès se tordait. Il avait, lui aussi, promené pendant longtemps une *Théorie de l'impôt*, dont il n'avait certainement jamais lu vingt lignes. Roullier, suffoqué, pris en flagrant délit, resta muet.

Roullier n'est pas que proudhonien. Il teinte son

admiration pour Proudhon d'une violente couleur d'anarchie. (1) Avec quelques amis de la Montagne Sainte-Geneviève, il a fondé la *Ligue des Antiproprios*. Tout membre de la Ligue s'engage à ne jamais payer son terme. Le déménagement à la cloche de bois est de rigueur. Chaque membre doit son aide au camarade menacé par Monsieur Vautour. De temps à autre, Roullier arrive nous rejoindre au café — à l'un des cinq ou six cafés qui possédèrent, l'un après l'autre, l'honneur de notre clientèle, depuis le café Huber de la rue Monsieur-le-Prince jusqu'à la brasserie Saint-Séverin — l'air las, harassé. Il se laisse tomber sur un siège.

— Eh bien ! voyons. Tu es malade ?

— Moi ? Pourquoi ça ?

Et, se levant, solide et l'œil vainqueur.

— Tas de clampins... de bourgeois... Si vous aviez, comme moi — et il se donnait une tape sur son large poitrail — traîné la voiture à bras tout l'après-midi...

— Quoi donc ? Encore un déménagement ?

— Oui... le citoyen un tel... Ah ! ça marche, notre Ligue des Antiproprios... Encore un qui ne touchera pas son terme.

Et ce brave Roullier, rasséréné, heureux d'avoir joué le tour à un de ces proprios auxquels il voulait mal de mort, enfilait, pour se redonner des forces, un bock écumant...

Le croirait-on, Roullier, au fond, était un sage.

Quand vint le Quatre-Septembre, il se rappela qu'il était cordonnier. Et que, par cela même, il pouvait

---

(1) On ne disait pas encore, de ce temps-là, à la vérité, *anarchiste*. On se contentait d'être révolutionnaire.

chausser ses concitoyens. Il se rendit adjudicataire de la fourniture des chaussures pour plusieurs bataillons de la Garde nationale du quartier.

Pour installer son atelier, on lui concéda une boutique inoccupée, en bordure du Collège de France.

Nous ne vîmes plus alors ce brave Roullier que revêtu d'une ample et bourgeoise redingote. La blouse bleue, qu'il affichait jadis comme un symbole, était reléguée à la blanchisserie de la citoyenne Roullier.

Par ci par là, j'allais à la boutique serrer la main du vieil insurgé, momentanément patron cordonnier.

Ah ! ce qu'il les menait, ses « collaborateurs » !

Debout dans sa haute taille, sur le seuil de la porte, l'œil en arrêt, la barbe en bataille, Roullier les attendait, l'heure de la rentrée au travail sonnée.

— Allons ! plus vite que ça ! Les godillots vous attendent...

Roullier, quand vint la Commune, garda son « atelier ». Je crois bien qu'il garda aussi ses fournitures de souliers aux fédérés.

Dans la matinée de mercredi, avant l'attaque du Panthéon, passant rue des Écoles, j'entrai à la boutique. Une dizaine de femmes y cousaient des sacs à terre pour la grande barricade voisine.

Roullier était là. Aussi quelques amis communs. Les fusils accotés à la muraille.

De sa voix traînante, à l'intonation faubourienne, Roullier excitait le zèle des citoyennes qui cousaient rapidement les sacs, comme il faisait sous le siège pour les souliers...

Je ne devais revoir Roullier que longtemps, longtemps après la chute de la Commune.

La barbe blonde à fils d'argent du vieil insurgé était devenue toute blanche. Il avait plus de soixante-dix ans. Pauvre comme il l'avait toujours été, il rapetassait les brodequins des petites bonnes, dans une étroite échoppe de la rue Beaubourg, (1) où j'allais parfois le surprendre pour causer des vieux jours. Il me confiait ses dernières peines, la vie dure, les jours sans pitance, ses rancœurs, souvent sa désolation.

— Bien la peine, me disait-il d'une voix amère, d'avoir fait Juin, Décembre, et la Commune, pour crever de faim comme un vieux chien... Un jour, vois-tu, on me trouvera pendu...

Je consolais de mon mieux le vieux camarade.

Je le rencontrai pour la dernière fois au Père-Lachaise, à l'enterrement de Longuet.

Avec deux ou trois amis, nous avions quitté le cortège pour aller faire un tour au Mur.

— Eh bien ? lui dis-je, en le tirant à part.

— Je suis un peu plus content. Mesureur m'a inscrit pour une petite somme tous les mois, à l'Assistance...

Ce soir-là — nous étions restés à bavarder au cabaret qui fait face à l'entrée du Père-Lachaise — la conversation tomba sur la barricade de la rue des Écoles, sur les sacs à terre et sur la boutique du Collège de France.

— Oui, dit Roullier, que ces souvenirs ragaillardissaient... Oui, c'était le bon temps.

---

(1) Roullier avait toujours travaillé en échoppe. Avant de s'être installé dans son « atelier » du Collège de France, il battait la semelle 9, rue du Sommerard, au rez-de-chaussée de la maison que j'habitais. Longuet, qui logeait à côté, au coin de la rue des Carmes et de la rue du Sommerard, y venait tailler de longues bavettes avec le citoyen savetier.

Quelques jours après, on m'apprenait la fin de Roullier.

Le vieil insurgé avait été, un matin, trouvé mort dans son étroite chambrette de la rue Beaubourg, où l'apoplexie, clémente, l'avait terrassé.

Il avait quatre-vingts ans.

Saint-Séverin

— J'ai déjà couru tout le quartier, reprit le vieux garde. Il y a tout un tas de morts à Saint-Séverin. On dit qu'ils ont été tués dans l'église où ils s'étaient enfermés quand ils se sont vus cernés. Ils sont alignés sur la petite place, derrière l'abside, en face la rue Galande.

Nous étions rue de la Harpe. Le vieux s'était tu. Brusquement, il me saisit le bras.

— Ils auraient bien dû me tuer aussi... Je n'ai personne au monde... Mieux aurait valu pour moi crever au bas d'un mur que crever de faim...

Et le pauvre vieil insurgé me confia, en quelques paroles brèves, sa détresse. Retourner dans sa soupente de la rue de la Parcheminerie, il ne le pouvait pas. Il n'avait pas payé son logis depuis la guerre. Pas de pain non plus. Que faire ? Aller se jeter à la Seine. Se faire arrêter. Il ne lui restait que cela...

Je lui glissai, en le quittant, quelque monnaie. Je ne l'ai jamais revu.

Et, en descendant, tout seul, vers la rue Saint-Séverin, je songeais à la tristesse de ce combattant obscur de toutes les révolutions, réduit à la plus noire des misères, après avoir risqué tant de fois sa peau, connu tous les enthousiasmes et vu s'effondrer tous ses rêves...

Où vais-je ?

Je songe à Flotte, qui demeure rue de la Huchette.

Flotte est en sécurité. Il a servi d'intermédiaire pour le projet d'échange des otages. On sait à Versailles — où il a vu Thiers — qu'il n'a accepté aucune fonction de la Commune. Je lui ai remis, l'avant-veille, les lettres de l'archevêque. Il doit certainement être chez lui.

Il me semble que, cette fois-ci, je vais être à l'abri pour de bon. Je marche vite. L'hôtel du Mont-Blanc, où demeure Flotte, au 16 de la rue, n'est plus qu'à quelques pas de moi. Une lourde voiture est arrêtée devant la porte. Je vais mettre le pied sur le seuil, quand un frisson me secoue des pieds à la tête. Un effroyable tableau, que m'avait caché le véhicule...

Dans un renfoncement de la rue, formé par le retrait du nouvel alignement, trois femmes étendues, à demi recouvertes de paille. Je détourne mon regard. Je fuis, n'ayant eu que le temps de voir une flaque de sang noirâtre, et la jupe rouge de l'une des infortunées.

Je fuis, sans plus songer à Flotte, sans plus songer à rien, jusqu'à la place Saint-Michel.

Neuf heures tintaient au clocher de Saint-Séverin.

A onze heures, j'étais à la Cour martiale.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce huitième cahier et pour vingt exemplaires sur whatman le mardi 26 janvier 1909.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

Suresnes. — Imprimerie ERNEST PAYEN, 13, rue Pierre-Dupont. — 5875

On nous demande souvent de quoi se compose officiellement une collection complète des cahiers.

A la date du premier janvier 1909, une collection complète des cahiers se compose officiellement de :

A. — *une collection complète de nos* éditions antérieures ;

B. — *une collection complète de nos* neuf premières séries ;

C. — *un abonnement à la* dixième *série ;*

D. — *une inscription pour un exemplaire du* Polyeucte.

Ces quatre éléments sont également indispensables et nulle collection ne peut, dans le commerce de la librairie, être tenue pour complète si elle manque, en tout ou en partie, de l'un quelconque de ces quatre éléments.

A. — *nos* éditions antérieures *sont énumérées à la fin du premier cahier de la présente série ;*

B. — *nos* neuf premières séries *sont énumérées à la fin du premier cahier de la présente série;*

C. — *les conditions de l'abonnement à la* dixième *série, qui est la serie en cours, sont énoncées ci-après;*

D. — *les conditions de l'inscription pour un exemplaire du* Polyeucte *ont été énoncées en tête du premier cahier de la présente série.*

Il a été tiré de ce cahier et du cahier précédent vingt exemplaires sur whatman ainsi distribués :

premier exemplaire de souche, exemplaire du gérant ;

deuxième exemplaire de souche, exemplaire de l'administrateur ;

troisième exemplaire de souche, exemplaire de l'imprimeur ;

dix exemplaires d'abonnement, numérotés de 1 à 10 exemplaires d'abonnement ;

et sept exemplaires d'auteur numérotés a, b, c, d, e, f, g *exemplaires d'auteur.*

Tous nos exemplaires sur whatman sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur ; nos tirages d'exemplaires sur whatman sont rigoureusement limités au nombre d'abonnements à chaque instant souscrits ; nous ne vendons point d'exemplaires sur whatman en dehors de l'abonnement ; l'abonnement sur whatman à cette dixième série est de deux cents francs pour tous pays.

Les Cahiers de la Quinzaine *sont composés à la main, en caractères fin dix-huitième siècle (Didot) de la fonderie Mayeur (Allainguillaume, J. Saling et compagnie successeurs), 21, rue du Montparnasse, à Paris, sixième arrondissement.*

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième, de la troisième, de la quatrième, de la cinquième, de la sixième, de la septième ou de la huitième série.*

Pour savoir ce qui a paru dans les cinq premières séries des cahiers, 1900-1904, envoyer un mandat de cinq francs à M. André Bourgeois, même adresse : on recevra en retour le catalogue analytique sommaire, 1900-1904, de nos cinq premières séries, *premier cahier de la sixième série, un très fort cahier de XII+408 pages très denses, in-18 grand jésus, marqué cinq francs.*

Pour s'abonner à la dixième série des cahiers, qui est la série en cours, envoyer en un mandat à M. André Bourgeois, même adresse, le prix de l'abonnement ; on recevra les cahiers parus, et de quinzaine en quinzaine, à leur date, les cahiers à paraître de cette dixième série.

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration; ces fonctions ***demeurent libres.***

Nos Cahiers paraissent par séries: une série paraît ***dans le temps d'une année scolaire, d'une année ouvrière, d'octobre-novembre à juin-juillet; l'abonnement se prend pour une série.***

On peut souscrire cet abonnement à tout moment de l'année, mais l'abonnement ainsi souscrit est, de droit, ***valable pour la série en cours.***

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle* ***pendant le cours de cette série :***

Abonnement ordinaire	Paris, départements, Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie.....	**vingt francs**
	Autres pays de l'Union postale universelle.....	**vingt-cinq francs**
Abonnement sur whatman.....		**deux cents francs pour tous pays**

Les exemplaires sur whatman, tirage non réimposé, sont numérotés à la presse et imprimés au nom du souscripteur; le tirage à part sur whatman a commencé de fonctionner au premier janvier 1906; les inscriptions pour cet abonnement particulier sont reçues en tout temps et reçoivent un numéro d'ordre déterminé automatiquement par le rang même qu'elles occupent dans l'ordre de l'arrivée, les numéros les plus bas venant naturellement aux premières inscriptions; c'est ce numéro d'inscription qui devient automatiquement le numéro du tirage réservé à chacun des souscripteurs; l'édition sur whatman est strictement limitée au nombre d'exemplaires à chaque instant souscrit.

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, six timbres de dix centimes.

Nous engageons nos abonnés de certains pays à nous demander un abonnement recommandé ; *tous les cahiers de l'abonnement recommandé sont empaquetés à part et* recommandés *à la poste: la recommandation postale, comportant une transmission de signature, garantit le destinataire contre certains abus: pour cette recommandation, pour tous pays, en sus,* cinq *francs.*

Automatiquement et sans augmentation de prix les exemplaires sur whatman sont tous recommandés et envoyés aux souscripteurs dans des enveloppes-sacs.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi jusqu'au 31 décembre 1908 on pouvait encore avoir pour vingt francs les onze cahiers non épuisés de la neuvième série.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi depuis le premier janvier 1909 la neuvième série incomplète se vend vingt-huit francs.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris, cinquième arrondissement, toute la correspondance sans aucune exception. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom. Nous ne répondons pas des manuscrits qui nous sont envoyés ; nous n'accordons aucun tour de faveur pour la lecture des manuscrits ; nous ne lisons les manuscrits qu'à mesure que nous en avons besoin ; les œuvres que nous publions appartiennent aux cahiers, du seul fait de cette publication, en toute propriété littéraire, sans aucune réserve, et sans autre signification ni contrat ; les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

Notre *catalogue analytique sommaire* 146

DU MÊME AUTEUR *aux* Cahiers de la Quinzaine 149

MAXIME VUILLAUME. — mes cahiers rouges.... 151

V. — *par la ville révoltée* 153

grands jours 155

L'ENTRÉE DES PRUSSIENS 157
- Premier mars 1871 157
- Bonjour, petit soldat! 158
- Parisse! Parisse! 160
- Cochon de Prussien! 161
- Cuirassiers blancs 162
- *Vergiss mein nicht* 163

LE 18 MARS 164
- Aux armes! aux armes 164
- aux Buttes Montmartre! 166
- à Berlin les canons 167
- Crosse en l'air 169
- le plus beau jour de ma vie! 170

LA COLONNE 172
- Survivants d'Austerlitz 172
- Place Vendôme 174
- César écroulé 176
- Victoire et Revers 178
- quatre ans après 180

ceux qui se battent 183

AUX ARMES, CITOYENS! 185
- la nuit du 3 avril 185
- Bataillons qui défilent 187
- dans les lilas 189

TYPES D'INSURGÉS 191
- l'Hercule 191
- Voltaire et Rousseau 193

LE COUVENT DES OISEAUX 197

FUITE DANS LES CATACOMBES 202

CANAILLE HÉROIQUE 206
deux témoignages 206
les beaux brigands ! 207
enfants de la Commune 208

çà et là 211

LA PIÈCE DE LA COMMUNE 213
de la Monnaie au Onzième 213
la pièce « au Trident » 214
Reliques 215

A SAINT-LAURENT 218

AU CLUB SÉVERIN 223

CAFÉ D'ORSAY 229

CONCERT AUX TUILERIES 232

matin de bataille 239
sous l'Odéon 241
un pavé, citoyen 242
chez Lapeyrouse 244
rue Gay-Lussac 246
le Panthéon va sauter ! 248

LA RUE ROUGE 251
Petits chasseurs 253
Cluny 254
la boutique à Roullier 256
Saint-Séverin 262

On nous demande souvent 265

Il a été tiré de ce cahier 267

Pour savoir ce que sont 269

Nos cahiers sont édités 271

Table de ce cahier 275

AP
20
C15
sér.10
no 6-8

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY